L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES.

PARTIE TROISIÉME

QVI CONTIENT

LA DEFFENSE DE L'EXTENSION & des Parties Libres de l'Ame.

Par Mr DE LA CHAMBRE.



A PARIS,
Chez CLAVDE BARBIN, au Palais, ſur le Perron de la Ste Chapelle, au Signe de la Croix.

M. DC. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MONSEIGNEVR MONSEIGNEVR SEGVIER CHANCELIER DE FRANCE.



ONSEIGNEVR,

Ie ne doute point que vostre Grandeur qui favorise toutes les Découvertes qui se font dans les Arts & dans les Scien-

ces, ne veuïlle honorer de ſa protection celle que je penſe avoir faite de Certaines Parties de l'Ame qui ne ſont point attachées au Corps & qui ſont les ſeules qui font toutes les operations Intellectuelles. Car elle appuye ſi ſolidement l'Immortalité de l'ame, qu'il y a ſujet de s'eſtonner que tant de grands Perſonages qui ont travaillé là deſſus, ne ſe ſoient point adviſez d'vne choſe qui eſt ſi conforme à la raiſon & qui leve toutes les difficultez que l'on peut former ſur cette matiere. Les Preuves dont je me ſers pour la ſoûtenir me paroiſſent tout à fait juſtes & concluantes: Mais pour dire le vray il me falloit encore quelque Experience qui peuſt convaincre les yeux & le jugement, & qui ne laiſſaſt plus aucun doute d'vne Verité

ſi importante. Ie l'ay trouvée, MONSEIGNEVR, *en voſtre Perſonne*, & *ceux qui ont l'honneur de vous voir dans les Fonctions de voſtre Charge, avouëront avec moy qu'il eſt impoſſible que vous puiſſiez en meſme temps, entendre le rapport de deux differentes affaires, en lire vne troiſiéme*, & *prendre encore garde à ce qui ſe paſſe ailleurs; Que voſtre Eſprit ne ſoit bien détaché du Corps*, & *qu'il n'ait beaucoup de ces Parties Libres qui ne ſont point aſſujeties à vne action ſinguliere, comme le ſont toutes les Facultez qui ſont vnies à la matiere. Je ſçay bien que c'eſt bleſſer en quelque ſorte le Reſpect que je vous dois de vous intereſſer en cette Cauſe* & *de vous y appeller pour Teſmoin; Vous qui eſtes le*

ſouverain Iuge de toutes les affaires du Parnaſſe auſſi bien que de toutes celles de la France. Mais, MONSEIGNEVR, *ce n'eſt pas moy qui prens cette liberté, c'eſt la Maitreſſe de tous les Iuges, c'eſt la Verité que vous avez tant de fois deffenduë dans les Parlemens, dans les Conſeils, & dans la Sorbone, qui vous reclame encore en cette rencontre. Elle n'auroit pas beſoin d'vn ſi puiſſant ſecours ſi elle n'avoit qu'à refuter les foibles raiſons d'vn Cenſeur qui l'a attaquée: Mais,* MONSEIGNEVR, *elle veut s'eſtablir dans l'Empire des lettres, & pretend meſme que la Poſterité qui aura vne veneration eternelle pour voſtre Nom & pour les Qualitez admirables de voſtre Eſprit, la recevra avec applaudiſſement, la*

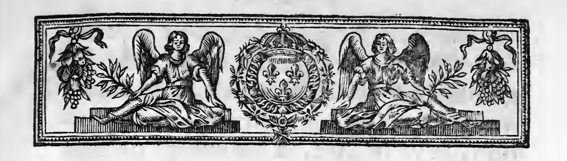
voyant appuyée d'vn ſi grand Teſmoignage. Je crois que c'eſt pour la derniere fois qu'elle emploira ma plume à ſa deffenſe ; Car mon aage avancé m'advertit que je ſuis vn vieux ſoldat qui a fait toutes ſes Campagnes, & qui n'a plus rien à faire qu'à poſer ſes Armes au Temple d'Hercule & à luy rendre ſes vœux pour l'heureux ſuccez qu'elles ont èu. Je le fais donc, MONSEIGNEVR, *avec toute la* Reconnoiſ*ſance que je dois avoir des Bontez que vous avez euës pour moy : & vous rends graces de cét honneſte loiſir que vous avez donné à mes Eſtudes, de l'approbation dont vous les avez favoriſées, & particulierement de cét Honneur ſingulier que vous m'avez fait d'avoir bien voulu que j'aye contri-*

bué à la conſervation de la plus belle vie du monde. Aprés cela, il n'y a plus rien qui ſoit en mon pouvoir que de publier par tout les obligations que je vous ay, & de faire des vœux au Ciel que voſtre Gloire & voſtre Proſperité durent auſsi long temps que vous le meritez, & que le ſouhaite,

MONSEIGNEVR,

De voſtre Grandeur

Le tres-humble, tres-obeiſſant,
& tres-fidelle ſerviteur
LA CHAMBRE.



PREFACE.

SI tu as veû, Lecteur, mon Systeme de l'Ame, & ce que le Sieur Petit Medecin dans Paris a escrit contre le cinquiéme Livre de cét Ouvrage; Tu t'estonneras peut-estre que je me sois engagé à deffendre les opinions que j'y ay tenuës. Moy qui ay fait vne publique Protestation que ce n'estoient que de simples Conjectures, de la verité desquelles je ne voulois point estre garand: Et qui ne suis plus en âge de reüssir en ces sortes d'exercices où il faut plus de feu d'Esprit & plus d'enjouëment que la vieillesse ne m'en peut donner. Car outre que la Critique demande toute la subtilité & toute la finesse dont l'Art de

raiſonner ſe ſert pour découvrir la juſteſ-ſe des conſequences, elle ennuye & de-gouſte bien-toſt, ſi le ſel & le ſuccre n'entrent abondamment en ſa compoſi-tion; Ie veux dire, ſi ſes raiſons ne ſont entremeſlées de quantité de pointes ingenieuſes, & d'agreables railleries. Et je confeſſe que toutes ces delicateſſes ne ſont plus de mon vſage.

Neantmoins quand tu ſçauras le motif qui m'a inſpiré ce Deſſein, je m'aſſeure que tu ne trouveras pas eſtrange qu'avec tous ces defauts j'aille au ſecours de mes chers Enfans, & que je m'oppoſe aux inſultes qu'on leur fait. Car il faut que je l'advouë: Il ne m'eſt jamais entré de Penſée dans l'Eſprit, pour laquelle j'aye plus eu de complaiſance que celle qui m'a donné le ſoupçon que l'Ame a des Parties Libres & détachées de la matiere, par le moyen deſquelles ſe font les Actions Intellectuelles. Elle m'a paru ſi conforme à la raiſon; les preuves dont je l'ay appuyée me ſemblent ſi convainquantes; & elle deffend ſi puiſſamment

l'Immortalité de l'Ame, que je ſuis excu-ſable ſi je me ſuis laiſſé flater par elle ; & ſi j'ay creû que par honneur & par con-ſcience je la devois deffendre contre les attaques qu'on luy feroit.

I'euſſe bien deſiré que de plus Intelli-gens que n'eſt mon Cenſeur, ſe fuſſent voulu donner la peine de l'examiner, afin de voir les derniers efforts que l'on peut faire contre elle ; & s'il y a enfin quelques raiſons qui ſoient capables de la deſtruire & de me deſabuſer. Car pour celles qu'il a propoſées, elles ſont ſi foi-bles que c'eſt les refuter que de les lire ; Et c'eſt vne choſe ſurprenante que dans vn ſi grand nombre il n'y en ait pas vne ſeule qui ſoit juſte & concluante ; n'é-tant toutes que de purs Paralogiſmes qui pechent ou dans les regles des conſe-quences, ou dans la connoiſſance des matieres dont il veut parler. De ſorte que s'il y a lieu de me blaſmer, c'eſt de m'eſtre amuſé à reſpondre à chacune, & d'avoir perdu le temps que j'aurois em-ployé à de meilleures choſes. Il ſemble

mesme qu'il eust esté plus seant pour moy de demeurer dans la resolution que le conseil de mes Amis & mes Occupations m'avoient fait prendre d'abord, de mespriser vn si chetif Adversaire, & de ne fomenter point la vanité qu'il recherche de faire entrer en lice avec luy tous ceux qui ont quelque nom dans les Lettres. Mais depuis j'ay consideré que je devois avoir plus d'égard à mon Ouvrage qu'à sa Personne; & que sa mauvaise Critique me donnoit lieu de fortifier ma Conjecture par les nouvelles Raisons que j'y pouvois adjouster, & par l'éclaircissement que je donnerois aux autres; la briefveté que les Sçavans recherchent dans les Raisonnemens ne m'ayant pas alors permis de les estendre comme je puis faire maintenant.

C'est-là le veritable & l'vnique motif qui m'a engagé à cette Replique. Car si la Question des Parties Libres de l'Ame ne se fust point trouvée dans mon Ouvrage, & que je n'eusse eu qu'à deffendre l'Extension des Natures Spirituelles

que tant de Grands Perſonnages ont ſoûtenuë ; je ne me fuſſe pas mis en peine de reſpondre aux frivoles & pueriles raiſons dont il l'a combatuë. Les injures meſme qu'il a vomies contre moy & contre tous ceux qui ont favoriſé mon Opinion, ne m'auroient pas donné aſſez d'indignation pour me faire mettre la main à la plume ; ſçachant bien que c'eſt le ſtile ordinaire de ceux qui ſortent fraiſchement de l'Eſchole ; & que le meſpris eſt le juſte chaſtiment que ces Emportemens meritent.

Ie ſçay bien qu'il ne manquera pas de dire que ces Plaintes ſont injuſtes, & qu'il m'a traité de Clariſſime par tout ſon Livre ; qu'il a loüé ma façon d'eſcrire dans ſa Preface, & qu'il m'a fait l'honneur de me confier ſon manuſcrit pour en ſolliciter le Privilege. Mais qu'il ſçache auſſi que je ne me ſuis point laiſſé abuſer par ces civilitez injurieuſes.

Car j'ay bien reconnû que ſon Clariſſime eſtoit vn Clariſſime de Comedie, à qui il a levé le maſque quand il luy a re-

proché tant de fautes de jugement, tant
Pag. 223. de larcins, & qu'il l'a appellé Cavillateur,
Pag. 112. Chicaneur impudent, & Philosophe de
mauvaise foy. Mais la confiance qu'il a
euë en ma sincerité est encore bien plus
odieuse que ce ridicule personnage qu'il
m'a fait faire. Pourquoy s'adresser à moy
pour donner tesmoignage que son Livre
meritoit de voir le jour ? n'y en avoit-il
pas d'autres qui estoient destinez pour
cela, ausquels il se pouvoit adresser, s'il
n'eust eu dessein de me faire insulte ?
Tout fier de la victoire qu'il pensoit avoir
remportée, il vouloit me venir braver
jusques chez moy, & repaistre ses yeux
de la confusion où se devoit trouver vn
Ennemi vaincu. Pour dire le vray, aprés
m'avoir mal-traité en tant de façons, il
faut bien qu'il ait vn front d'airain, ou
qu'il n'en ait point du tout, de m'avoir
encore demandé l'approbation des outra-
ges qu'il m'a faits, & de m'avoir obligé
de souscrire à ma condamnation. Ie l'ay
pourtant fait, non point par generosité,
comme il m'est arrivé autrefois pour les

Ouvrages

Ouvrages de Messieurs Chanet & de Maignaz: Mais pour luy oster la creance que je redoutasse sa Censure, & pour luy faire voir le mépris que je fais de tous les faiseurs de semblables libelles.

Ie ne veux point parler de sa Preface, c'est vne Piece faite aprés coup, par le conseil de ses amis plustost que de son mouvement propre. Comme ils luy ont representé que son procedé n'estoit point d'honneste homme, & qu'il luy attireroit l'envie & la haine de tout le monde; Ne voulant pas se desdire, il a creû qu'il suffiroit de donner des loüanges à ceux qu'il avoit outragez, & que ce seroit vn liniment qui adouciroit le mal qu'il leur auroit fait. De sorte qu'on peut dire qu'il a soufflé le chaud & le froid en mesme temps, & que ses loüanges sont semblables à celles de ces gens qui tuoient autrefois le monde en le loüant. En effet, encore que cette Preface ne fust destinée que pour les Douceurs qu'il avoit à dire; neantmoins il n'a pas plustost loüé mon stile d'estre fleuri, que comme vne de ces mouches venimeuses qui corrompent les Plin.

fleurs qu'elles touchent, il ne l'ait fletri en le notant de langage populaire, & du mauvais vſage que j'en fais. Et tout cela pour relever le choix qu'il a fait de la Langue Latine, comme de celle dont les Sçavans ſe ſervent ordinairement, & qui à ſon advis, eſt plus propre pour les Diſcours philoſophiques que ne ſont les langues vulgaires.

Il n'eſt pas neceſſaire de dire ce que je penſe là-deſſus, je m'en ſuis aſſez expliqué ailleurs: Mais je veux bien qu'il ſçache que je reconnois ſon artifice, & qu'il n'a pas voulu eſcrire en François; ce qu'il devoit pourtant faire, puiſqu'il attaquoit vn Livre François, & que le choix des armes eſt deû à celuy qui eſt attaqué: il n'a pas voulu, dis-je, le faire, non ſeulement parce qu'il a jugé qu'il auroit bien de la peine à y reüſſir; mais encore parce qu'il a creû, qu'en faiſant paſſer ſa Cenſure chez les Eſtrangers, ils ne manqueroient pas de luy donner gain de cauſe, n'ayant point connoiſſance de mon Ouvrage, & qu'il triompheroit là d'vn Ennemi qui ne s'y deffendroit point.

Pour moy qui n'ay pas vne ambition ſi vaſte, ni qui aille ſi loin, je ſeray tres-ſatisfait de mes Eſtudes ſi elles me donnent quelque petit honneur dans mon Païs : Et ſi peu qu'elles puiſſent contribuer à la gloire de la France, je ne me ſerviray jamais d'vne autre langue que de la ſienne, quand il faudra qu'elles paſſent dans le Public.

Ce n'eſt pas que la Latine ne ſoit plus commode pour les Sciences, parce que depuis long-temps elle a fait proviſion de termes propres pour les expliquer : Mais il y faut accouſtumer la noſtre, comme les Grecs, les Romains & les Arabes ont fait la leur, & les imiter du moins en cela, qu'ils n'ont jamais donné à vne eſtrangere l'honneur des choſes qu'ils ont eſcrites. Et je puis dire à l'honneur de la Langue Françoiſe, qu'elle eſt plus modeſte & n'eſt pas ſi abondante en injures que toutes celles-là : car c'eſt vne choſe ſurprenante qu'il s'en trouve de plus de cinquante ſortes dans le petit Livre du Cenſeur. De maniere que ces rares Conſeillers qui luy ont perſuadé d'eſcrire contre

moy, & d'employer le Latin dans ſa Critique, n'ont pas bien connu ſon temperament ni ſon humeur, & ont mis des armes dangereuſes entre les mains d'vn furieux.

Le pourroit-on appeller autrement, aprés les paroles outrageuſes qu'il a dites de Monſieur Gaſſendi; aprés le meſpris dont il traite le merveilleux Louïs de Grenade, & l'incomparable Scaliger; aprés les menaces qu'il fait à tous les Philoſophes de ces derniers temps. Certainement il a bien beſoin de l'Ellebore qu'il ordonne aux autres; & on ne doit pas trouver eſtrange ſi aprés ces Emportemens je ne garde pas avec luy les meſures que mon humeur & ma couſtume m'ont fait obſerver juſques icy avec ceux qui m'ont fait l'honneur d'examiner mes Opinions.

Pag. 230.

Ce ſont là, Lecteur, les Eſclairciſſemens que je te devois donner à l'égard de mon Cenſeur, il y en a d'autres qui regardent mon Ouvrage, & qui te ſont neceſſaires ſi tu veux te donner la peine de le lire. Il faut donc que tu ſçaches que le ſu-

jet de la Chicane que le Cenſeur m'a faite, eſt tiré du cinquiéme Livre de mon *Syſteme*, où je prouve que l'Ame a vne Extenſion, & par conſequent des Parties, vne Figure & vne Grandeur, parce que ce ſont les ſuites neceſſaires de la Quantité. Et venant aprés au détail de toutes ces choſes; je montre que cette Extenſion n'eſt pas corporelle & categorique, mais ſpirituelle & tranſcendante. Que des parties qu'elle a les vnes ſont vnies au Corps pour faire les actions corporelles, & que les autres en ſont détachées pour faire les Intellectuelles. En ſuite je taſche de marquer quelle eſt la Figure & la Grandeur qu'elle a.

De ces cinq Articles le Cenſeur ne s'eſt attaché qu'aux trois premiers, ayant dit peu de choſe de la Grandeur de l'Ame, & rien du tout de ſa Figure. De ſorte que toute ſa Critique ſe peut reduire à trois points. Au premier il pretend faire voir que l'Ame n'a point d'Extenſion. Au ſecond, que tout ce que j'ay dit de la Nature de cette Extenſion eſt imaginaire. Au troiſiéme, qu'elle n'a point de

parties qui ne ſoient vnies au Corps. C'eſt pour cela que j'ay diviſé tout cét Ouvrage en trois Parties, pour oppoſer à ces trois Attaques. Dans la premiere, je deffends l'Extenſion de l'Ame. Dans la ſeconde, la nature & les conditions de cette Extenſion. Et dans la troiſiéme, les Parties Libres & détachées du Corps.

Mais avant que d'entrer en matiere, j'ay creû qu'il eſtoit à propos de tirer de mon Syſteme la Piece qui eſt le ſujet de cette conteſtation, & de la mettre à la teſte de cette Deffenſe, afin que tu puiſſes remarquer tout d'vne veuë la ſuite de mes Raiſons, qui eſt interrompuë par les contredits qui ſe ſont faits ſur chacune: Et que tu voyes la mauvaiſe foy de mon Adverſaire, qui paroiſt dés les premieres lignes de ſa Cenſure. Car pour s'excuſer de ce qu'il n'a attaqué que l'Extenſion de l'Ame, qui eſt la plus petite partie de mon Syſteme, il aſſeure que j'ay dit que c'eſtoit le fondement de tout mon Ouvrage, qui eſt vne fauſſeté que la ſeule lecture de mon eſcrit rend manifeſte. Ie dis bien que c'eſt le fondement

de tout ce que j'ay à dire de la Grandeur, de la ſituation & des mouvemens de l'Ame : Mais elle ne l'eſt pas de toutes les diverſes connoiſſances qu'elle a, ni de ſon Souvenir, ni de ſa Reminiſcence, qui ſont les plus nobles & les plus frequentes actions qu'elle produit, & qui font la plus grande partie de mon Syſteme.

Au reſte comme j'ay plus de ſoin de me deffendre que de l'attaquer, je n'examine point la pluſpart des choſes qu'il a dites en ſon Premier Livre, parce que ce ſont ou des Digreſſions inutiles qui ne me regardent point, ou des paſſages ramaſſez de divers Auteurs, dont il veut faire le fondement de ſa Cenſure, quoy qu'en matiere de raiſonnemens les autoritez ne ſoient point eſcoutées. De ſorte que hors le VI. & le VII. Chapitre, où il attaque ma premiere Raiſon, tout le reſte ne merite pas de reſponſe. Sans le vouloir donc ſuivre pas à pas, j'ay propoſé mes Raiſons au meſme ordre que je leur avois donné en mon Syſteme, & j'ay ramené à chacune tout ce qu'il a dit en divers endroits contre elle. Toutes ſes pa-

roles ſont en Italique, & les chiffres qui ſont à coſté marquent les pages de ſon Livre, d'où elles ont eſté tirées.

Aprés cela, Lecteur, je n'ay plus rien à te dire, ſinon que la maniere dont je traite mon Cenſeur ne te doit pas faire croire que je ſois fort en colere; les diſputes qui naiſſent entre gens de Lettres ſont des combats de Theatre, où ceux qui feignent & repreſentent mieux la paſſion que doit avoir leur perſonnage, divertiſſent & inſtruiſent davantage leurs ſpectateurs. Agamemnon & Achille s'y diſent des injures atroces, Aiax & Vlyſſe s'y font des reproches ſanglans: Mais aprés tout cela quand ils quittent la Scene ils oublient leur querelle & demeurent bons amis comme auparavant. Cela pourra arriver entre mon Cenſeur & moy, & d'autant plus facilement que nous devons eſtre contens l'vn de l'autre, luy d'avoir profité de mes advis, & moy d'avoir tité advantage de ſa Cenſure.



TABLE DES ARTICLES.

PREMIERE PARTIE.

Que l'Ame a vne Extension.

SECONDE PARTIE.

Quelle est l'Extension de l'Ame.

TROISIE'ME PARTIE.

De la Grandeur & des Parties de l'Ame.





DISCOVRS DE L'EXTENSION ET DES PARTIES DE L'AME,

Qui a esté le Sujet de la Critique du Censeur.

Extrait du V. Livre du Systeme de l'Ame.

De l'Extension de l'Ame.

CHAPITRE I.

L'EXTENSION de l'Ame estant le fondement sur lequel est appuyé tout ce que nous avons à dire de sa Situation, de sa Grandeur & de ses Mouvemens, il la faut bien establir, & dire premierement, *Que l'Ame a vne extension.* ART. I.

Que toute substance creée de quelque ordre qu'elle soit, est bornée; parce qu'il n'y a que Dieu seul qui soit immense & sans bornes. Or tout ce qui est borné doit necessairement avoir vne extension: Car qui dit qu'vne chose est bornée, dit qu'elle a des extrémitez; Et l'on ne peut concevoir des extrémitez qu'il n'y ait vne Extension qui soit terminée par elles.

Il ne nous faut point dire, Qu'vne chose peut estre Bornée en deux manieres, ou à raison de son estenduë, ou à raison de sa vertu : parce que comme il y

Quantitas molis, quantitas virtutis.

a vne quantité d'estenduë, & vne quantité de vertu; il faut qu'il y ait aussi deux sortes de Bornes qui respondent à l'vne & à l'autre. Car cette distinction est inutile icy, dautant que lors qu'on dit, Que tout ce qui est creé est borné, & qu'il n'y a que Dieu qui soit immense & sans bornes: Cela ne se peut entendre que de la Borne qui appartient à la Quantité d'estenduë; puisque cela est opposé à l'immensité de Dieu qui n'est considerée qu'à l'égard de son estendüe, & non pas à l'égard de sa vertu & de sa puissance. Si nous disions Que tout ce qui est creé est fini & borné, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit infiny; Il y auroit lieu de nous objecter l'equivoque du mot, Infini, parce qu'il regarde la vertu aussi bien que l'estenduë. Mais le terme, d'immense, est restraint à la seule estenduë: C'est pourquoy on peut dire que la Puissance de Dieu est infinie, mais on ne peut pas dire que sa Puissance est immense.

Il ne sert de rien aussi de dire Qu'il y a deux sortes d'Extension, l'vne qui est formelle, & l'autre virtuelle; Et que celle des Substances Spirituelles, n'est que virtuelle. Parce que si cela estoit, elles ne seroient bornées que virtuellement. Cependant la borne qu'elles ont est aussi formelle & veritable que celle des Corps: Et par consequent si elles sont bornées formellement & veritablement, il faut qu'elles soient estenduës de la mesme maniere. Il est vray que leur Extension est d'vne autre espece que la corporelle; mais cela n'empesche pas que ce ne soit vne veritable & formelle extension: Tout de mesme que leur substance, quoy qu'elle soit differente de celle des Corps, ne laisse pas d'estre vne vraye & formelle substance, & non pas seulement vne substance virtuelle.

Cela presupposé, il faut necessairement conclure que l'Ame Humaine qui est creée, & qui par con-

fequent eſt bornée, doit avoir vne Extenſion : Mais c'eſt vne Extenſion qui eſt conforme à ſa nature, c'eſt à dire qui eſt ſpirituelle & indiviſible comme elle.

Et certainement il ne faut pas reduire l'Extenſion à la ſeule Quantité corporelle ; les Anges ont la leur propre, les accidens meſme ſpirituels comme les vertus, la grace divine, la lumiere de gloire ſont plus ou moins grandes, ſont égales ou inégales ; Et Dieu n'eſt immenſe que parce que ſon eſtenduë eſt infinie. S'il vouloit meſme par ſa toute-puiſſance deſtruire la quantité corporelle de quelque corps : (car cela luy eſt auſſi aiſé à faire que de deſtruire ſa ſubſtance en conſervant ſa quantité, comme il fait à tous momens ſur nos Autels) ſi dis-je, il dépoüilloit vn corps de toute ſa quantité phyſique & corporelle, ce corps-là ne laiſſeroit pas d'avoir toutes ſes parties ſubſtancielles ; Et l'on ne pourroit pas dire que dans la plus petite de toutes, il y euſt autant de ſa ſubſtance & de ſon entité qu'en toutes les autres enſemble. Or qui dit des parties, qui dit grandeur, qui dit égalité ou inégalité, qui dit plus ou moins d'entité, dit neceſſairement Extenſion.

Il ne faut pas nous objecter que l'Extenſion eſt meſme choſe que la Quantité, & qu'il n'y a de Quantité que dans les choſes corporelles. Car outre que cela eſt faux generalement parlant, puiſque le Nombre qui eſt vne des premieres eſpeces de la Quantité ſe trouve dans les choſes ſpirituelles : On peut juger par ce que nous avons desja dit qu'il y a deux ſortes d'Extenſion & de Quantité Continuë. L'vne eſt Phyſique & Categorique ; l'autre eſt Metaphyſique & Tranſcendante. La premiere s'appelle dans l'Eſchole Quantitative qui rend les corps impenetrables. La ſeconde ſe nomme Entitative qui meſure l'entité des choſes, & qui ſouffre la penetration. Celle-cy eſt eſ-

ſencielle à toutes les choſes creées, parce qu'elles ſont eſſenciellement bornées. L'autre eſt neceſſaire à tous les corps, qui ſont dans le monde pour faire leurs fonctions naturelles; car s'ils n'avoient cette Quantité qui reſiſte à la Penetration, les autres corps pourroient ſe meſler & ſe confondre avec eux, & les empeſcher de faire aucune de leurs actions. La Nature leur a donc donné cette Quantité pour fixer & determiner chacunes de leur parties, afin qu'elles ne ſe confondiſſent point, & qu'elles ſe maintinſſent dans l'vnité qui eſt neceſſaire aux organes pour faire les fonctions auſquelles ils ſont deſtinez.

Les Subſtances Spirituelles n'en ont pas beſoin, parce que leurs actions ne dépendent d'aucun organe, & que toutes leurs parties ſont homogenes & de meſme nature: C'eſt pourquoy elles n'ont point eu d'autre Quantité que l'Entitative qui ſouffre la penetration. Car l'Ame penetre toutes les parties du corps, les Anges paſſent à travers toutes choſes, & ſe penetrent les vns les autres, comme les rayons penetrent l'air, & ſe penetrent eux-meſmes ſans s'vnir & ſans ſe confondre.

Mais il faut reprendre la ſuite de nos preuves, & dire que ſi l'Ame n'avoit vne Extenſion, elle ſeroit indiviſible comme vn Point où l'eſprit ne ſe peut figurer aucunes parties: Or il eſt impoſſible, naturellement parlant, qu'vn meſme Point ſoit en meſme temps en des endroits differens & ſeparez l'vn de l'autre; autrement il auroit des parties pour remplir ces endroits-là & ne ſeroit plus vn Point. Cependant l'Ame eſt en toutes les parties du Corps, & par conſequent elle n'eſt pas indiviſible comme vn Point. Il faut donc qu'elle ait quelque Extenſion pour pouvoir eſtre en meſme temps en tous les membres qui ſont ſeparez l'vn de l'autre.

On a beau dire qu'elle n'eſt eſtenduë que par accident, qu'elle ne l'eſt pas de ſoy, & que ce n'eſt qu'à cauſe du Corps avec lequel elle eſt vnie. Car de quelque façon qu'on ſe puiſſe figurer vn Point, il ne peut jamais eſtre eſtendu de ſoy ni par accident. D'ailleurs, il eſt certain qu'elle a la meſme Extenſion que l'Ange, & on ne peut pas dire qu'il ſoit eſtendu par accident; puiſqu'il n'y a rien qui ſoit joint avec luy par le moyen dequoy il ſoit eſtendu. Outre que les formes qui ſont Eſtenduës à raiſon de leur ſubjet, ſont diviſibles du moins par accident; or l'Ame n'eſt point diviſible de ſoy, ni par accident.

Mais quoy! l'Ame eſt toute en chaque partie du corps quelque petite qu'elle ſoit. Cecy a beſoin d'explication, car il eſt certain que toute la ſubſtance de l'Ame n'eſt pas en vne ſeule partie, puiſqu'elle eſt auſſi en toutes les autres; Et de dire qu'elle eſt toute en vn endroit, & qu'en meſme temps elle eſt auſſi toute en vn autre; ce ſont des paroles qu'on ne ſçauroit entendre, & qui ne ſignifient rien. Car qui dit tout, exclud tout ce qui eſt hors de luy; Et ſi l'Ame eſt toute en vne ſeule partie, il faut que tout ce qui eſt hors de cette partie ne ſoit plus de l'Ame, ou qu'il y ait autant d'Ames qu'il y a de parties. Cela ſe doit donc entendre de l'Eſſence & de la Nature de l'Ame, & non pas de ſon Entité. Car il eſt vray que l'Eſſence des choſes homogenes, eſt toute en chacune de leurs parties, auſſi bien que dans le tout: mais il n'en eſt pas ainſi de l'Entité qui ſe partage diverſement, & n'eſt pas toute en chaque partie comme l'Eſſence. En effet vne goutte d'eau a toute l'eſſence & la nature de l'eau: mais elle n'a pas tant de l'entité de l'eau qu'en a vne riviere. Il en eſt de meſme de tous les accidens abſolus; le moindre degré de chaleur a toute l'eſſence de la chaleur, mais il n'a pas tous les degrez qui s'y

ὅλον, τοῦ μηδὲν ἔξω. Cujus nihil eſt extra.

peuvent adjouster. Cela se peut encore expliquer des puissances de l'Ame qui sont toutes radicalement en chacune de ses parties; car il est vray qu'en ce cas-là elle est toute en tout le corps & toute en chaque partie du corps.

Enfin l'Ame estant de mesme nature que les Anges, doit avoir vne Extension si ceux-cy en ont quelqu'vne: or il est indubitable que s'ils se meuvent comme la Metaphysique & la Theologie nous apprennent, il faut qu'ils ayent quelque Extension. Parce que vn Poinct indivisible ne se peut jamais mouvoir: dautant que le mouvement estant au rang des choses continuës, & le point adjousté à d'autres ne pouvant faire aucune continuation, il ne peut produire aucun mouvement. Car puisque le Mouvement n'est autre chose que le mobile qui change de place & qui coule d'vn endroit à l'autre; si le Mobile n'est qu'vn point, il ne peut faire de flus ni de changemens qu'en des points: Or quelque nombre de points que ce soit, ne peut jamais faire aucune quantité continuë, ni par consequent aucun mouvement.

Ioint que tout ce qui se meut est en partie dans l'endroit d'où il part, en partie dans celuy où il va; car s'il estoit tout dans l'vn ou dans l'autre de ces endroits, il ne se mouvroit point. Or le mobile ne se peut partager en des lieux differens qu'il n'ait diverses parties qui respondent à ces lieux-là: & par consequent le Poinct qui n'a point de parties, ne sçauroit jamais se mouvoir.

Mais pourquoy apportons-nous des raisons pour prouver vne verité qui est reconnuë de tous les Philosophes & de tous les Theologiens? Car ils disent non seulement que l'Ame est coestenduë au corps, c'est ainsi qu'ils parlent, & qu'elle s'estend quand il croist, & se resserre quand il diminuë: mais encore que les

Anges peuvent occuper vn plus grand ou vn plus petit eſpace, & qu'à meſure qu'ils ſont d'vn ordre plus parfait & plus eſlevé, ils ont la vertu de s'eſtendre davantage.

Il eſt vray que comme la pluſpart preſuppoſent que toutes ces ſubſtances ſont indiviſibles comme des Points, les vns tiennent que l'Extenſion qu'elles ont, n'eſt pas vne veritable extenſion, & qu'elle n'eſt que virtuelle. Les autres veulent bien que ce ſoit vne veritable Extenſion, mais qu'elle a pour ſubjet vne ſubſtance indiviſible.

Les vns & les autres ſe trompent aſſeurément. Car pour ce qui eſt de l'Extenſion virtuelle; c'eſt celle qui n'eſt pas veritablement Extenſion, mais qui par vn eſtre plus eminent fait tout ce que l'Extenſion veritable pourroit faire. Et il eſt certain que l'Extenſion par laquelle Dieu eſt immenſe, eſt de cét ordre-là; car c'eſt par ſon Eſſence meſme qu'il eſt infiny, & cette Eſſence contient eminemment & virtuellement la force de la veritable Extenſion. Il n'en eſt pas ainſi de l'Extenſion des Subſtances Intellectuelles qui ſont creées; comme elles ſont veritablement bornées, & que leurs bornes ſont effectives & non point virtuelles, il faut que l'Extenſion qu'elles ont, le ſoit auſſi.

Quant à ceux qui croyent que c'eſt vne veritable Extenſion; on leur peut dire, qu'il eſt inconcevable que l'Extenſion ſpirituelle qui a des parties aſſignables puiſſe modifier vn Point qui n'en a point du tout. Ne faut-il pas que le ſubjet de cét accident ſoit par tout où eſt cét accident; & puiſque l'Extenſion de l'Ame & de l'Ange occupe vn grand eſpace, ne faut-il pas que leur ſubſtance ſoit auſſi dans le meſme eſpace, autrement l'accident n'auroit aucun ſubjet. Et en ce cas-là elle ne ſera pas indiviſible comme vn Point.

Mais quoy ! c'eſt le ſentiment commun de l'Eſchole qu'vn Ange ſe peut reduire à vn Point. Non, cela ne peut eſtre veritable. La quantité demeurant quantité ne ſe peut reduire à vn Point qui n'eſt pas quantité ; autrement elle ſeroit & ne ſeroit pas quantité. Et par conſequent l'Extenſion de l'Ange qui eſt vne veritable quantité, ne ſçauroit eſtre reduite à vn Point ; parceque l'Ange eſt eſſenciellement borné, & a par conſequent vne Extenſion eſſencielle qui ne luy peut eſtre oſtée : Autrement il ſeroit borné, & ne ſeroit pas borné, il ſeroit eſtendu & ne ſeroit pas eſtendu.

Concluons donc que l'ame & toutes les Subſtances Spirituelles ont vne veritable Extenſion & ne ſont pas indiviſibles comme des Points.

Et certainement comme l'Homme eſt l'abregé de tout l'Vnivers, & que ſon Ame eſt creée à l'image & à la reſſemblance de Dieu ; il faloit qu'elle fuſt dans tout l'Homme comme Dieu eſt en tout le monde, & que ſa ſubſtance fuſt reſpanduë en toutes les parties du corps, comme Dieu eſt par ſon Eſſence en toutes les parties de l'Vnivers. Car puiſque Dieu contient eminemment & virtuellement toutes les perfections qui ſont formellement dans les creatures, & qu'il a vne Extenſion virtuelle ; il faut que cette Extenſion ſoit reellement & formellement dans les Natures creées, & principalement dans les Subſtances Spirituelles ; puiſque la perfection des choſes va par degrez, qu'elle commence dans les plus baſſes, & qu'elle s'augmente dans les plus hautes pour eſtre accomplie dans la Divinité.

L'Extenſion eſt ſans doute vne perfection dans les corps, & meſme les plus nobles ſont plus grands & plus eſtendus que les autres : Eſt-il donc vray-ſemblable que les choſes les plus excellentes euſſent eſté

priuées de cét aduantage : & que Dieu qui se fait admirer par la grandeur des Cieux & des Astres, eust fait les Anges & les Ames qui sont sans comparaison plus nobles qu'eux, aussi petits que des Points ; & qu'il eust approché si prés du non-estre, des Natures qui ont vne si grande abondance de l'Estre, comme parlent les Platoniciens.

Tout ce qui fait icy de la difficulté, c'est que les Anges & les Ames sont indiuisibles, & qu'il y a peine à conceuoir qu'vne chose Indiuisible ait vne Extension qui presuppose diuerses parties dont il semble que la diuision se puisse faire. Mais cela est facile à resoudre, si l'on obserue qu'il y a deux sortes d'Indiuisible, & deux sortes de Diuision. Car vne chose est Indiuisible, ou par impossibilité, n'ayant aucunes parties quelles qu'elles soient comme le point : ou par la resistance à la Diuision : car quoy qu'elle ait des parties, elles ne peuuent jamais estre actuellement diuisées ; soit parce que sa nature se destruiroit si on la pouuoit diuiser, soit parce qu'il n'y a point de cause qui le puisse faire. Telle est l'Ame, l'Ange, & si l'on veut tels sont les Atomes dans l'opinion de Democrite, & tels sont les Cieux dans celle d'Aristote qui croit qu'ils sont indissolubles, & qui partant ne se peuuent diuiser.

Quant à la Diuision, il y en a vne qui est reelle & se peut faire effectiuement ; l'autre n'est qu'imaginaire : & c'est celle que l'Esprit fait dans les choses qui ont à la verité quelque extension, mais dont les parties ne se peuuent diuiser actuellement. Car il mesure & designe les portions qu'elles ont, comme si elles se pouuoient separer en effet : C'est pourquoy on les appelle Parties Assignables ou Virtuelles. Quoy que ce dernier mot ne soit pas si propre en cette matiere, dautant qu'on peut dire de toutes les parties diuisibles

qui ne ſont pas actuellement diviſées, qu'elles ſont virtuelles, puiſque dans la plus ſaine Philoſophie, il n'y a point de parties actuelles dans le tout, & qu'elles n'y ſont qu'en puiſſance. En tout cas celles de l'Ame n'y ſont pas d'vne maniere plus noble quant à l'exiſtence, que celles de quelque corps que ce ſoit, puiſque les vnes ni les autres n'y ſont point effectivement, du moins ſelon cette opinion-là.

Quoy qu'il en ſoit, comme l'Ame a vne Extenſion veritable, & qu'il eſt impoſſible de concevoir vne Extenſion ſans parties quelles qu'elles ſoient; ces parties-là ſont ſeulement aſſignables dans les ſubſtances Intellectuelles: c'eſt pourquoy comme elles ne ſe peuvent diviſer actuellement, elles font que l'Ame toute eſtenduë qu'elle eſt, demeure indiviſible; non par impoſſibilité, mais par reſiſtance à la diviſion, comme nous avons dit.

Pour retourner à l'Extenſion Entitative qui eſt la ſeule qui ſe trouve dans l'Ame, on pourroit demander de quel ordre elle eſt. Eſt-ce vn accident abſolu comme la quantité corporelle, ou vne ſimple modification telle qu'eſt la Seſſion à l'égard d'vn Homme qui eſt aſſis? Certainement ſi c'eſtoit vn eſtre abſolu, elle pourroit eſtre ſeparée par la puiſſance Divine du ſubjet où elle eſt, comme la quantité du Pain l'eſt dans le tres-auguſte Sacrement; ET en ce cas il faudroit ou que la ſubſtance qui la ſouſtient s'aneantiſt quand elle ſeroit deſpoüillée de cette extenſion entitative, ou qu'il s'y fiſt vn progrez à l'infini. Car ſi Dieu aprés avoir oſté à vn corps ſa quantité Corporelle, luy vouloit encore oſter l'Entitative, il eſt certain que ſa ſubſtance ne periroit pas pour cela, puiſque cette Extenſion ne fait point partie de ſon eſſence, ſuppoſé que ce ſoit vn accident abſolu; ET par conſequent toutes ſes parties ſubſtancielles ſubſiſteroient encore, &

auroient leur Extension entitative: Et s'il ostoit cette seconde Extension, il en arriveroit encore de mesme, & ainsi à l'infini. De sorte que nous pouvons asseurer que ce n'est qu'vne modification, qui comme toutes les autres ne peut jamais par quelque puissance que ce soit estre separée de sa substance, demeurant substance; tout de mesme que la session ne se peut jamais separer de l'Homme qui est assis, tandis qu'il est assis. Cette Extension est vne proprieté qui est comme essencielle à toute substance, parce que toute substance creée est de soy & essenciellement bornée comme nous avons dit, & a par consequent vne extension essencielle. Ce qui confirme la verité que nous avons proposée cy-devant, que l'Ame ni l'Ange ni quelque autre substance que ce soit ne peuvent jamais estre reduites à vn point.

Ce sont-là les raisons qui nous font croire que l'Ame a vne veritable Extension, & qui nous obligent à condamner ceux qui croyent que c'est la rendre corporelle que de luy donner aucune quantité: comme si l'on ne pouvoit pas concevoir vne Quantité spirituelle, aussi bien qu'vne Substance spirituelle. Car s'il estoit de l'essence de la Quantité en general qu'elle fust corporelle, il n'y auroit aucune de ses especes qui ne fust corporelle; parce que tout ce qui est de l'essence du genre, se trouve en toutes ses especes. Et en ce cas-là le Nombre qui est vne de ses principales especes, ne se pourroit trouver dans les substances Intellectuelles sans les rendre Corporelles. Cependant, il est certain que le Nombre est vne quantité qui se reconnoist dans les Esprits; Et dix Anges font vn nombre aussi reel & aussi proprement dit, que celuy de dix arbres ou de dix pierres; sans qu'on croye pour cela que c'est rendre ces Anges corporels quand on leur attribuë ce nombre-là. Comme la Quantité nume-

rale ſe trouve donc reellement dans ces Subſtances Spirituelles, & qu'on ne dit pas qu'elle y ſoit virtuellement; il en eſt de meſme de la Quantité continuë: Car l'extenſion qu'elles ont ne les rend pas diviſibles comme nous avons montré; qui eſt tout l'inconvenient qu'il y auroit à craindre, & pour lequel éviter on a introduit des Indiviſibles qui ſont diviſibles, c'eſt à dire des Chimeres & des choſes impoſſibles & inconcevables.

Des Parties de l'Ame.

CHAPITRE II.

Que l'Ame a des Parties. ART. I.

PVISQVE l'Ame a vne veritable Extenſion, il eſt neceſſaire qu'elle ait auſſi des Parties. Car tout de meſme qu'on ne peut concevoir vne choſe bornée qu'elle n'ait quelque Extenſion; on ne peut auſſi concevoir vne Extenſion qu'elle n'ait des Parties, ſinon actuelles, du moins aſſignables & virtuelles, comme nous avons dit. En effet, ſi l'Ame a vne Extenſion, cette Extenſion a des extremitez, & ces extremitez ſont eſloignées l'vne de l'autre, autrement il n'y auroit point d'Extenſion. Or ces extremitez bornent la ſubſtance de l'Ame; il faut donc que la ſubſtance qui eſt bornée par vne de ces extremitez ſoit auſſi eſloignée de celle qui eſt bornée par l'autre. Et cela ſuffit pour dire que l'Ame a des parties differentes; puiſqu'il eſt vray de dire que comme vne extremité n'eſt pas l'autre, la ſubſtance qui eſt terminée par celle-là eſt differente de celle qui l'eſt par celle-cy. Et de vray s'il en eſtoit autrement, toutes

les ſituations que l'Extenſion porte neceſſairement avec ſoy, ſeroient confonduës; ce qui eſt en haut ſeroit en bas, ce qui eſt à droit ſeroit à gauche, ce qui ſeroit vers l'Orient ſeroit vers l'Occident. Car ſi vn Ange occupe vn eſpace, il eſt certain qu'il a des bornes qui reſpondent à toutes ces differences de ſituation; ET s'il n'a aucune partie qui les determine, elles ſeront toutes confonduës. Ainſi l'extremité de l'Ame qui eſt au ſommet de la teſte, ſera aux pieds; ET celle des pieds à la teſte, &c.

Il y a donc des Parties dans les Subſtances Spirituelles, mais elles ne ſont qu'aſſignables & virtuelles. C'eſt pourquoy comme elles ne ſe peuvent diviſer actuellement, elles font que l'Ame toute eſtenduë qu'elle eſt, demeure indiviſible, non par impoſſibilité, mais par la reſiſtance à la diviſion, comme nous avons montré cy-devant.

Que toutes les Parties de l'Ame ne ſont pas vnies au Corps. ART. II.

DE toutes ces Parties-là on ne ſçauroit douter qu'il n'y en ait qui ſoient vnies au Corps, & qui font les actions de la vie vegetative & ſenſitive. Mais la queſtion eſt de ſçauoir s'il y en a quelques-vnes qui ſoient libres & deſtachées de la matiere pour former les actions intellectuelles. Car ſi cela ſe trouve veritable, il n'y aura plus lieu de douter de ſon immortalité; l'on aura vne preuve indubitable & convainquante de ſa nature ſpirituelle; ET l'on deſtruira le plus fort argument que l'on propoſe ordinairement contre elles. Voyons donc s'il y a des raiſons qui puiſſent ſouſtenir vne verité ſi importante, & diſons,

Que toutes les choſes qui ſe touchent immedia-

tement doivent eſtre égales & proportionnées l'vne à l'autre; en ſorte qu'il y ait autant de parties qui touchent, comme il y en a de touchées. Car ſi la choſe qui touche n'a qu'vn point pour toucher comme le cercle qui eſt appuyé ſur vn plan, la choſe qui en eſt touchée ne peut eſtre touchée qu'en vn point. Et ſi la choſe touchée n'a qu'vn pied d'eſtenduë, celle qui la touche, quoy qu'elle en ait davantage, ne la peut toucher que dans cette meſure. Cela eſtant veritable, il faut que l'Ame qui touche toutes les parties du corps, puiſqu'elle eſt vnie avec elles, ne les touche que conformément à l'eſtenduë qu'elles ont; ET que ſi toutes ces parties n'ont pour exemple que cinq pieds d'eſtenduë, l'Ame n'employe auſſi que cinq pieds de ſon Extenſion pour les toucher. De ſorte que ſi ſon Extenſion eſt plus grande que celle du corps, il faudra qu'il y ait quelques-vnes de ſes parties qui ne ſoient pas vnies immediatement avec luy. Or il eſt conſtant que l'Ame humaine a, dez le premier moment de ſa Creation, toute l'Extenſion qu'elle peut jamais avoir, & qu'elle eſt auſſi grande quand elle anime le petit corps d'vn Enfant, que lors qu'il eſt parvenu à ſa juſte grandeur: ET nous montrerons cy-aprés qu'en quelque Homme que ce ſoit, elle eſt incomparablement plus grande que ſon Corps. C'eſt donc vne neceſſité qu'elle ait beaucoup de parties qui ne ſoient pas vnies avec le Corps de cét Enfant, puiſque ſon Extenſion eſt bien plus grande que la ſienne. Au reſte, il ne faut pas s'arreſter icy au mot de, Toucher, qui ſemble ne ſe dire que des Corps. Il eſt general à toutes les choſes qui ſont appliquées & jointes aux autres; car on dit que le chaud & le froid touche les parties, que le bien & le mal touche l'Ame; Et quand vn Ange s'applique & ſe joint à quelque ſubſtance, il la touche à ſa maniere; ET ce

toucher-là a rapport & proportion avec le Toucher materiel & sensible.

En second lieu, l'Ame doit avoir des parties libres, & qui ne soient point attachées au Corps pour animer les membres qui croissent. Car celles qui sont vnies, ne se détachent pas des parties du Corps qu'elles animent pour aller donner la vie aux portions de la matiere qui survient de nouveau, & qui fait croistre les membres. C'en sont donc d'autres qui ne sont pas encore liées ni assujetties au Corps, qui sont employées à cét vsage.

D'ailleurs quand vn bras ou quelque autre membre est couppé, la substance de l'Ame qui l'animoit ne se separe pas avec luy, & ne perit pas aussi, puisqu'elle est indivisible & incorruptible. Il faut donc qu'elle rentre dans le Corps & qu'elle se reünisse à son tronc & à sa masse. Or elle ne s'vnit pas alors aux autres parties du Corps, parce qu'elles sont desja animées: elle demeure donc libre sans s'attacher à aucune.

Ie sçay que sur ce point on dit dans l'Eschole, que l'Ame cesse d'animer le membre couppé, sans qu'elle se retire & sans qu'elle fasse aucun mouvement. Mais ce sont des paroles qui pour resoudre vne difficulté l'embarrassent davantage, & laissent plus de doutes qu'elles n'apportent d'esclaircissement. Car enfin l'Ame estoit presente à la partie avant qu'elle fust couppée; Et elle n'y est plus aprés la separation qui en a esté faite. Il faut donc ou que la portion & l'entité de l'Ame qui l'animoit s'aneantisse, ou qu'elle demeure dans l'espace qu'elle occupoit; ou qu'elle se retire; Et comme les deux premiers sont impossibles, il s'ensuit qu'elle se meut & qu'elle rentre dans le Corps.

De plus, si toutes les parties de l'Ame estoient

vnies au Corps, elle ne pourroit produire aucune action qui ne fuſt corporelle. Car ſi la maniere d'agir reſpond à la maniere d'eſtre, toute l'Ame eſtant dans la matiere ne pourroit agir qu'avec la matiere: Cependant, il eſt certain qu'elle fait des actions qui ne ſe reſſentent point de ce Principe, & qui en ſont indépendantes. Il faut donc qu'elle ait quelques parties qui ne ſoient point vnies avec la matiere, par le moyen deſquelles elle produit ces actions-là.

Enfin, ſi toute l'Ame eſt vnie au Corps, toutes ſes puiſſances & ſes Facultez le doivent eſtre auſſi; parce que elles ne ſont point differentes reellement de ſa ſubſtance, ou du moins elles en ſont inſeparables. Or ſi cela eſt, il n'y en aura aucune qui ne ſoit determinée, dautant que c'eſt le *maleſice de la matiere*, comme parle Ariſtote, de determiner tout ce qui eſt joint & vni avec elle. Cependant, il eſt certain que l'Entendement eſt vne Faculté qui n'eſt point determinée, & qui eſt vniverſelle, puiſqu'elle peut juger de toutes choſes, & qu'elle forme des notions vniverſelles. Il eſt donc neceſſaire qu'il ne ſoit pas vni avec la matiere, & qu'il y ait par conſequent quelque partie de la ſubſtance de l'Ame qui ſoit détachée du Corps, pour mettre cette Faculté en eſtat d'agir ſelon ſa nature.

Par toutes ces raiſons nous ſommes perſuadez que l'Ame a diverſes parties dont les vnes ſont vnies & liées avec le Corps, qui font les actions corporelles; Et d'autres qui ſont libres & détachées de la matiere, par leſquelles les intellectuelles ſe forment.

Et certainement, puiſque la Nature Spirituelle ſe devoit vnir à la Corporelle, pour achever ce miracle des miracles, qui eſt le milieu & le lien de toutes les choſes qui ſont dans l'Vnivers; il faloit que dans cette vnion l'Eſprit ne deſcheuſt pas tout à fait de

ſes

ſes avantages naturels, & que ſe renfermant dans le Corps, il conſervaſt en quelques-vnes de ſes parties, ce détachement de la matiere, & cette liberté d'agir par ſoy-meſme qui ſont de ſon eſſence.

Où ſont les parties libres de l'Ame.

Toute la difficulté qui reſte icy eſt de ſçavoir où ſont ces Parties de l'Ame qui ſont libres & détachées de la matiere. Car ſi elles ſont avec celles qui ſont vnies au Corps, elles s'y doivent vnir auſſi, puiſqu'elles ont la meſme inclination & la meſme diſpoſition à s'vnir que les autres: ET qu'en effet nous avons dit cy-devant que ce ſont elles qui vont animer les portions de la matiere qui ſurviennent aux membres qui croiſſent: auquel cas elles ne ſeront plus libres. Que ſi elles ne ſont pas avec celles qui ſont vnies; en quel endroit du Corps peuvent-elles eſtre? ce ne ſera pas dans les parties vivantes, autrement elles ſeroient vnies avec elles; ni dans les humeurs ou dans les vuides qui ſont dans le Corps, car on pourroit dire qu'ils ſeroient animez.

Comment l'Ame s'vnit au Corps. ART. III.

POVR reſoudre vn point ſi difficile, il faut ſçavoir comment l'Ame s'vnit au Corps: ET c'eſt vne queſtion fort debatuë dans l'Eſchole, & qui a ſes raiſons de part & d'autre. Car comme ces deux ſubſtances ſont tout-à-fait oppoſées, les vns tiennent qu'il faut qu'il y ait quelque milieu qui les approche & qui ſoit comme vn entremetteur deſintereſſé qui les accorde enſemble. Et ce milieu ne peut eſtre autre que l'Vnion qui eſt vne modification neceſſaire pour faire que les choſes ſeparées ou differentes s'vniſſent, puiſqu'elles ne peuvent eſtre vnes que par l'vnion qui eſt intervenuë entre elles. Et qu'en effet il n'y a point d'autre raiſon, pourquoy vn Ange qui

s'applique à toutes les parties d'vn Corps, & qui les penetre, ne s'vnit point avec luy, sinon qu'il n'y a point d'vnion entre eux qui les puisse lier ensemble.

Les autres croyent que cette Vnion est vaine & inutile, parce que les modifications ne different point reellement des choses modifiées. Ainsi ou cette vnion sera dans le Corps ou dans l'Ame; Si c'est dans le Corps elle sera corporelle, & n'aura aucune liaison avec l'Ame; Si elle est dans l'Ame, elle sera spirituelle & n'aura aucun rapport avec le Corps; Et il faudra vne autre vnion qui les assemble estant si opposées, sur laquelle neantmoins les mesmes difficultez tomberont; & ainsi cela ira à l'infini. Ils disent donc que l'Ame & le Corps s'vnissent immediatement, parce que l'acte & la puissance ont vn rapport essenciel l'vn à l'autre, & que l'acte & la forme inclinent de soy-mesme à perfectionner la puissance & la matiere, & celles-cy à estre perfectionnées par les autres; que ce sont enfin deux parties qui doivent faire vn tout & qui demandent à s'vnir. De sorte qu'il n'est point besoin qu'il y ait aucun milieu ni aucune vnion qui precede comme vne disposition necessaire pour les vnir. Il est vray qu'aprés qu'elles sont vnies, il y a vnion entre elles, mais c'est vne suite & non pas vn prealable; c'est le terme & l'effet de l'habitude qu'ils ont de s'vnir ensemble, & non pas la cause & le principe qui les vnit.

Cette opinion est sans doute la plus seure, mais à parler franchement elle ne determine pas assez les choses & elle demeure en des notions trop vagues, pour faire comprendre le secret de cette Vnion. Car pour dire que l'acte & la puissance ont rapport & inclination pour s'vnir ensemble, cela ne satisfait pas entierement l'Esprit, & il peut demander surquoy est fondé ce rapport & cette inclination? pourquoy

ce ſont les parties d'vn tout? & enfin pourquoy l'Ange n'a pas inclination de s'vnir avec le Corps où il eſt entré, & dont il penetre toutes les parties auſſi bien que l'Ame?

Il faut donc dire que l'Inclination eſt vne pente ou vn poids ſecret qui pouſſe les choſes à leurs fins, parce que chacune tend naturellement à la perfection de ſon eſtre, & que ſa perfection conſiſte dans ſa fin: C'eſt pourquoy celles qui ſont actives ne demandent qu'à agir, parce que l'action eſt la fin où elles tendent. Or ſi elles ne peuvent agir que par le moyen d'vne autre, elles ont la meſme inclination de s'vnir à elle, puiſqu'elles ne peuvent arriver à leur fin, que par ſon ſecours. Et c'eſt-là le Principe qui donne à l'acte & à la forme l'inclination de s'vnir à la puiſſance & à la matiere, parce qu'ils ne peuvent agir ſans elles.

Ainſi l'Ame toute ſpirituelle qu'elle eſt, a des vertus qu'elle ne peut mettre en exercice ſans les organes corporels; c'eſt pourquoy elle a inclination naturelle de s'vnir au Corps. Et cette vnion eſt ſi eſtroite qu'elle ne s'en peut détacher que par la corruption des organes: D'autant qu'elle ne doit faire avec le Corps qu'vn meſme Principe de toutes les actions corporelles. Il n'en eſt pas ainſi de l'Ange: Comme il n'a aucune vertu qui ait beſoin du Corps pour agir, il n'a point auſſi d'inclination naturelle pour s'vnir à luy; Et quoy qu'il penetre toutes ſes parties, il ne ſe lie ni ne s'attache point à elles, & les quitte auſſi quand il luy plaiſt.

Pour venir donc à la deciſion de la difficulté propoſée, il faut obſerver que quand la Matiere a receû autant de ſa forme qu'il eſt neceſſaire pour faire les actions auſquelles elle eſt deſtinée; elle n'en peut recevoir davantage, parce que le ſurplus ſeroit inutile,

& que la Nature ne fait rien en vain. Et par consequent si la forme a plus de parties qu'il n'en faut pour remplir la capacité de la matiere, c'est vne necessité que ces parties ne s'vnissent point avec elle. Or nous avons montré que l'Ame Humaine a plus d'extension que le Corps; elle a donc plus de parties qu'il n'en faut pour l'animer.

Mais comme ces parties n'ont qu'vne Extension entitative & metaphysique qui n'empesche point la penetration, elles se penetrent & entrent l'vne dans l'autre. De sorte que celles qui sont Libres, se meslent avec les autres qui sont vnies : avec cette difference que celles-cy animent le Corps & ne s'en peuvent détacher; au lieu que les Libres ne contribuent point aux actions corporelles, & qu'elles peuvent quitter les parties du Corps ausquelles elles estoient jointes.

Pour comprendre cela plus facilement, il n'y a qu'à considerer ce qui se passe dans la Lumiere sensible: car elle a comme l'Ame des parties fixes, & d'autres qui sont libres. La Lumiere radicale est vnie & attachée au Corps lumineux sans s'en pouvoir separer: mais il y en a vne autre qu'elle respand hors de soy, qui avant qu'elle sorte du Corps lumineux penetre toutes ses parties sans s'vnir avec elles, & qui les quitte en effet pour s'escouler dans le diaphane. Non, il ne faut pas croire que la lumiere qu'vne chandelle respand dans l'air vienne seulement de la superficie exterieure de la flamme, elle sort de toutes ses parties. Et vne marque evidente que cela est veritable, c'est que nous voyons le dedans de la flamme, & que l'Image en doit par consequent venir à nos yeux: Et la lumiere porte elle-mesme son Image, comme nous avons montré ailleurs. En ce cas-là avant que de sortir elle se joint avec celle qui est

fixe & radicale: Mais elle ne s'vnit pas avec elle, non plus que les rayons de divers flambeaux qui esclairent vn mesme lieu.

Par toutes ces raisons, il est aisé de voir que toutes les parties de l'Ame qui sont libres, peuvent estre au mesme endroit que les fixes, puisqu'elles se penetrent sans s'vnir avec elles. Mais cela ne conclud pas qu'elles ne soient aussi dans les Cavitez du Corps, & dans les Humeurs mesmes qui ne sont point animées. Car il n'y a aucun inconvenient en cela, puisqu'elles ne s'vnissent pas à elles, quoy qu'elles y soient presentes. Enfin l'Ame a vne estenduë qui occupe sans interruption, tout ce qui est enfermé dans les bornes du Corps où elle est, tout de mesme que la lumiere remplit tout vn vase de crystal, quoy qu'il soit vuide ou plein de liqueur.

Quelles sont les fonctions des Parties de l'Ame. ART. IV.

IL n'est pas besoin de montrer quelles sont les fonctions des Parties de l'Ame; car nous avons desja marqué l'employ qu'elles avoient; puisque celles qui sont vnies au Corps font les actions de la vie vegetative & de la sensitive; Et que celles qui en sont détachées, & qui sont libres, sont destinées pour faire les actions qui sont indépendantes de la matiere. Ce n'est pas que toutes n'ayent la puissance de faire les vnes & les autres, estant homogenes & de mesme nature; mais la difference qui s'y trouve ne vient que de ce que les vnes sont vnies, & que les autres ne le sont pas; Et que l'vnion determine les vnes aux fonctions corporelles, les autres demeurant indifferentes à toutes: car celles qui sont libres ne laissent pas à tous momens de s'vnir à la matiere qui survient

pour faire croiſtre les membres , comme nous avons dit. Et cette derniere conſideration doit faire croire qu'elles ſont reſpanduës par tout le Corps , & qu'elles ne ſont pas reduites à vn certain endroit, afin d'eſtre toutes preſtes à animer cette nouvelle matiere qui ſurvient à toutes les parties du Corps.

Il ne reſte plus qu'à ſçavoir ſi elles doivent agir toutes enſemble, quand il y a quelque Action Intellectuelle à faire , ou s'il n'y en a que quelques-vnes qui y ſoient employées. La raiſon qu'il y a d'en douter, c'eſt qu'on ne ſent point que l'on raiſonne ailleurs que dans la téſte, de ſorte qu'il ſemble qu'il n'y a que celles qui ſont en cét endroit qui travaillent. D'vn autre coſté ſi cela eſt veritable , toutes les autres ſeront en repos , & outre que l'Ame eſt de la nature de la flamme qui ne peut jamais ſe repoſer, elles ſeront inutiles, puiſqu'elles ne ſerviront jamais à l'action principale à laquelle elles ſont deſtinées.

Pour reſoudre cette difficulté, il faut preſuppoſer que l'Entendement n'agit point que l'Imagination ne luy ait preſenté les objets ſur leſquels il doit agir: de ſorte qu'il eſt neceſſaire que les parties Libres qui ſont les plus proches de l'organe de l'Imagination ſoient les premieres qui reçoivent ces objets & qui agiſſent auſſi les premieres ſur eux. Mais comme l'Image qu'elles s'en forment, en quoy conſiſte la Connoiſſance comme nous avons montré cy-devant, eſt vne qualité, & comme vne lumiere qui ſe reſpand par toute l'Ame; on peut dire qu'il n'y a aucune de ſes parties libres qui ne concoure à cette action, & que celles qui ſont dans la teſte commencent la connoiſſance, & que les autres l'achevent & la conſomment. Et parce qu'elle eſt plus forte dans la teſte à cauſe de l'operation de l'Imagination qui ſe meſle avec elle; de là vient qu'on ſent que la Connoiſſance ſe fait en

ce lieu-là pluſtoſt qu'en vn autre endroit.

On ne peut pas dire la meſme choſe des Mouvemens de la Volonté qui ſe font auſſi par les parties libres de l'Ame, comme nous dirons cy-aprés. Car bien que le Iugement practic qui les ordonne, ſoit auſſi vne notion & vne Image qui ſe reſpand dans toute l'Ame : il n'eſt pas neantmoins tousjours ſuivi du mouvement ; parce que la volonté qui en eſt le Principe, eſt libre, & n'execute pas tousjours les conſeils & les ordres de l'Entendement. Et l'Ame meſme peut faire mouvoir quelques-vnes de ſes parties libres ſans agiter les autres, comme elle peut faire mouvoir l'appetit naturel ſans le ſenſitif, ou comme vn Ange ſe peut mouvoir en vne partie de ſon extenſion, & non pas en toutes. Or de meſme que la Connoiſſance Intellectuelle ſe ſent & ſe reconnoiſt dans la Teſte, parce que l'Imagination qui y eſt placée agit avec elle: Auſſi les Mouvemens de la Volonté, ſe ſentent mieux dans le Cœur, à cauſe que c'eſt le ſiege de l'Appetit ſenſitif qui joint ordinairement ſes mouvemens avec ceux de la Volonté.

De la Figure de l'Ame.

CHAPITRE III.

PVISQVE l'Ame a vne Extenſion, & que cette Extenſion eſt bornée, il faut de neceſſité qu'elle ait vne Figure. Car la Figure n'eſt qu'vne determination de l'extenſion & de la quantité des choſes, ou, ſi l'on veut, vne diſpoſition de leurs extremitez. Et l'on ne peut concevoir vne ſubſtance de quelque nature qu'elle puiſſe eſtre, qui ſoit bornée de toutes parts, qu'on ne conçoive en meſme temps la Figure que ſes bornes luy donnent.

Qu'on ne die point comme on a objecté à Scaliger qui tient cette opinion, que la Figure est vne suite, & pour parler à leur mode, vn germe de la quantité corporelle. Car la Figure est de mesme nature que l'Extension qu'elle termine : si l'Extension est quantitative & corporelle, la Figure est aussi corporelle: Mais si elle est spirituelle comme est celle de l'Ame, sa Figure est aussi spirituelle & metaphysique.

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que la Figure de l'Ame & des Anges soit fixe & determinée comme celle des corps solides. Elle est vague & changeante comme celle de l'air & des liqueurs qui prennent la figure de tous les corps solides qui les environnent. Et la difference qu'il y a, c'est que la varieté des Figures qui surviennent à ceux-cy se fait par necessité, & que celle qui se trouve dans les Substances spirituelles dépend de leur volonté. Car comme elles meuvent toutes leurs parties comme il leur plaist, elles se donnent aussi la figure qu'elles veulent.

Il est vray que l'Ame assubjetit la sienne à celle du Corps tandis qu'elle l'anime, parce qu'elle est vnie avec luy : mais quand elle en est separée, elle a la liberté de prendre telle Figure qu'elle veut, aussi bien que les Anges.

On pourroit neantmoins dire que puisque son Extension est plus grande que celle du Corps, & qu'elle a des parties qui sont libres & destachées de la matiere, elle pourroit s'estendre par leur moyen au delà du Corps. Car cette pensée est desja tombée dans l'esprit de quelques-vns, qui ont voulu rendre raison par-là de l'ascendant que la presence de certaines personnes leur donne sur les autres; Et de beaucoup d'effets de Sympathie & d'Antipathie qui semblent marquer quelque escoulement & quelque effusion de l'Ame au delà du Corps qu'elle anime.

Mais

Mais quoy que cette conjecture ait quelque apparence de verité; il est neantmoins plus seur de dire que toute l'Ame est renfermée dans le Corps, & que c'est veritablement, comme Platon a dit, sa prison ou son tombeau d'où elle n'a pas la liberté de sortir. Aussi-bien les parties qu'elle feroit passer au delà, ne pourroient pas agir sur les objets qu'elles atteindroient, puisque dans l'estat où elle est, elle ne peut connoistre que par le moyen des especes sensibles, & des organes corporels dont ces parties seroient dépourveuës : Or la Nature ne fait rien en vain. Toute l'Ame a donc les mesmes bornes que le Corps qu'elle anime, & quoy qu'elle ait vne plus grande extension que luy, toutes ses parties se resserrent dans l'espace qu'il occupe, se penetrant l'vne l'autre & se meslant ensemble sans s'vnir & sans se confondre, comme il arrive aux rayons de la lumiere.

Au reste quoy que la Figure de l'Ange & de l'Ame separée soit vague & changeante, & qu'ils se la donnent telle qu'il leur plaist; il y a lieu de douter s'il n'y en a point quelqu'vne qui leur soit naturelle. Car comme les choses fluides qui prennent la Figure de tous les Corps solides qui les environnent, se remettent en celle qui leur est propre quand elles sont en liberté; comme l'eau qui reprend de soy la Figure ronde; le sel, la cubique; le crystal, l'hexaedre, & ainsi des autres : n'est-il pas vray-semblable que les substances spirituelles en ont aussi quelqu'vne qui leur est naturelle, laquelle elles reprennent quand le mouvement qui la changeoit vient à cesser. En effet l'Extension & la Figure sont naturellement devant le mouvement; car il faut qu'vne chose soit estenduë & bornée avant qu'elle se puisse mouvoir. D'où il s'ensuit qu'outre toutes ces Figures que les Substances spirituelles prennent en se remuant, elles

en ont vne premiere qui devance tous leurs mouvemens, & qui est determinée par la Nature comme est leur entité & leur extension. Si cela est ainsi nous ne leur en oserions attribuer vne autre, que la Circulaire qui est la plus simple & la plus parfaite de toutes, & qui par consequent convient mieux aux natures les plus simples & les plus nobles. C'est pourquoy sans parler de la rondeur de tous les Corps qui composent le Monde, la Lumiere qui est si proche des Natures spirituelles se respand naturellement en rond; jusques-là, que la flamme des chandelles qui n'est pyramidale que par la precipitation qu'elle se donne pour fuïr l'air qui est son ennemy, devient toute ronde au milieu de l'eau de vie. Enfin on n'a pû concevoir la Divinité que comme vne sphere dont le centre est par tout, & la circonference nulle part. De sorte qu'il est vray-semblable que si l'Ange & l'Ame ont quelque Figure naturelle, ce doit estre la Circulaire comme celle qui est propre aux choses les plus excellentes : & que portant l'image & le charactere de Dieu, ils doivent estre comme luy des spheres lumineuses; mais des spheres dont le centre est determiné, & la circonference bornée.

De la Grandeur de l'Ame.

CHAPITRE IV.

L'Ame de l'Homme est plus grande qu'aucune autre.
ART. I.

COMME les Astronomes ne se contentent pas de marquer la Situation & la Figure des Corps qui composent leurs Systemes, & qu'ils montrent en-

core quelle en eſt la Grandeur ; nous ſommes en quelque façon obligez de chercher auſſi celle de l'Ame, puiſque nous nous ſommes engagez à les imiter en ce diſcours. Il eſt vray que cela nous ſera bien plus difficile qu'à eux, puiſqu'ils ont divers moyens pour meſurer les Corps du monde: Leur Situation, leurs Ombres, & le Sens ſoûtiennent leurs conjectures ; mais nous n'avons rien de tout cela qui nous puiſſe ſecourir. Car comme cette queſtion tombe principalement ſur l'Ame ſeparée du Corps : qui peut dire l'eſpace qu'elle occupe en cét eſtat ? y a-t-il aucun fondement qui en puiſſe donner le moindre ſoupçon ? & s'eſt-il jamais trouvé de Philoſophe qui ait tenté vne ſi difficile entrepriſe ? De ſorte qu'ayant à marcher dans ces obſcuritez ſans guide & ſans lumiere, il eſt preſque impoſſible que nous diſions rien ſur ce ſubjet qui puiſſe ſatisfaire l'eſprit ; Et quelque vrayſemblance qu'il y ait dans nos penſées, nous confeſſons ingenuëment que ce ne ſont que de belles viſions & des ſonges agreables qui ſont plus propres à divertir qu'à inſtruire le Lecteur.

Pour leur donner quelque commencement favorable, il les faut appuyer ſur vne verité ſolide. A ſçavoir que la Quantité & l'Extenſion, ſoit corporelle ſoit metaphyſique, eſt de deux ſortes : L'vne eſt propre & interieure ; l'autre eſt exterieure & locale. La Theologie, le Lycée & le Sens nous apprennent cette diſtinction. Car dans le tres-Auguſte Sacrement, le Corps de I. C. a toute ſa quantité interieure, qui neantmoins ne reſpond pas au lieu que naturellement il devroit avoir. Dans la Condenſation, quand vne choſe eſt reduite à vn plus petit volume, elle ne perd rien de ſa quantité interieure ; comme il ne s'y adjouſte rien quand elle ſe rarefie, & tout le changement qui y arrive ſe fait dans l'Extenſion locale.

Enfin nous ſçavons qu'vne tapiſſerie eſt auſſi grande quand elle eſt pliée, que quand elle eſt tenduë, quoy qu'elle occupe plus d'eſpace quand elle eſt tenduë : Or quoy que la Quantité interieure ſoit le principe & la cauſe de la locale; car vne choſe ne s'eſtend qu'autant qu'elle a de cette premiere quantité : nous ne pouvons neantmoins connoiſtre celle-cy que par l'Extenſion locale, & nous ne pouvons juger de la veritable Grandeur d'vne choſe que par la puiſſance qu'elle a d'occuper vn plus grand ou vn plus petit eſpace.

La queſtion eſt donc de ſçavoir juſques où l'Ame ſe peut eſtendre. Car on ne peut pas dire qu'elle n'a point d'autre Extenſion que celle du Corps qu'elle anime, puiſque l'Ame d'vn Enfant a bien plus d'Extenſion que ſon Corps, comme nous avons dit cy-devant : Et ſi toutes les Ames ſont égales, comme on croit, ſe trouvant des Hommes de plus grande & de plus petite ſtature, il faut qu'elle ſoit reſſerrée dans les petits, & qu'elle n'y ait pas toute l'eſtenduë qu'elle peut avoir. De la reduire auſſi à la plus grande taille que nous voyons maintenant parmi les Hommes; l'Hiſtoire Sainte & Profane, nous objecteroit les Geans qui ont autrefois paru dans le monde. De ſorte que l'on ne peut douter que du moins elle n'ait maintenant autant d'Extenſion qu'elle avoit en ces Corps-là, preſuppoſé que toutes les Ames ſoient égales. Mais cela ne reſout pas entierement la queſtion, car puiſqu'elle eſt reſſerrée dans les Hommes d'aujourd'huy, on peut demander ſi elle ne l'eſtoit point auſſi dans ces grands Coloſſes.

Qui diroit donc qu'elle ſurpaſſe en Grandeur toutes les autres Ames, non ſeulement celles des Elephans & des Baleines; mais encore celle des plus grands arbres; ne feroit pas à mon advis vne pro-

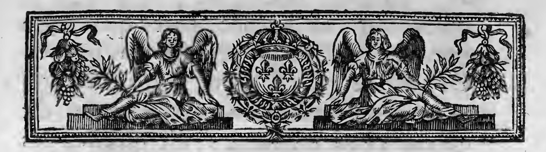
position si extravagante. Car il est vray-semblable que ce que la Nature a fait dans l'ordre des Corps du monde, où elle a donné aux plus parfaits vne plus grande extension, comme aux Cieux & aux Astres: Et dans l'ordre des Anges où ceux qui sont d'vne plus haute Hierarchie ont la vertu de s'estendre davantage, & d'occuper de plus grands espaces. Il est disje vray-semblable qu'elle l'a aussi pratiqué dans l'ordre des Ames, & qu'elle a donné aux plus nobles vne plus grande estenduë. Auquel cas l'Ame humaine qui est incomparablement plus noble que toutes les autres, aura aussi vne extension plus grande que la leur.

Cette raison dit quelque chose & fait voir pour le moins que l'Ame Humaine est beaucoup plus grande que tous les Corps qui vivent: Mais elle ne determine rien & laisse tousjours sa Grandeur incertaine. Il faut sans doute pour la mesurer plus exactement prendre quelque autre chose que les Corps: Et puisque la mesure & la chose mesurée doivent estre d'vn mesme ordre, il faut la comparer avec les Substances Angeliques qui sont de sa nature. Car quoy qu'elles soient d'vn Ordre plus eslevé; si nous pouvons neantmoins connoistre leur Grandeur, nous ne serons pas fort esloignez de celle de l'Ame, puisque le Prophete nous apprend que Dieu ne l'a faite qu'vn peu moindre qu'elles. *Paulò minor ab Angelis.*

Mais le moyen de connoistre la Grandeur des Anges? Et si nostre Ame ne peut rien dire de certain de la sienne, quelle apparence y a-t-il qu'elle puisse mesurer vne chose qui est si esloignée d'elle? A cela on peut dire qu'il y a des choses esloignées qui se peuvent plus facilement mesurer que d'autres qui sont proches; Et qu'il est plus aisé de trou-

ver la Grandeur du Soleil que d'vne Comete ou d'vn autre Meteore de l'air. Aprés tout il paroiſt bien que celle de l'Ange eſt plus aiſée à deſcouvrir, puiſqu'il y a beaucoup de Philoſophes qui l'ont cherchée, & qu'il n'y a jamais eu perſonne qui ait oſé examiner celle de l'Ame. &c.





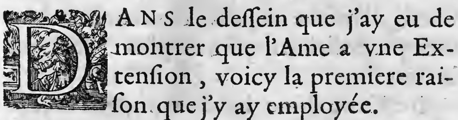
DEFENSE
DE L'EXTENSION ET DES PARTIES LIBRES DE L'AME.

Que l'Ame a vne Extension.

I. PARTIE.

ARTICLE I.

I. Raison pour l'Extension de l'Ame, de ce qu'elle est bornée.



DANS le dessein que j'ay eu de montrer que l'Ame a vne Extension, voicy la premiere raison que j'y ay employée.

Toute substance de quelque ordre »

„ qu'elle soit, est bornée, parce qu'il n'y a
„ que Dieu qui soit immense & sans bornes.
„ Or tout ce qui est borné doit necessaire-
„ ment avoir vne extension. Car qui dit
„ qu'vne chose est bornée, dit qu'elle a des
„ extremitez, & l'on ne peut concevoir des
„ extremitez qu'il n'y ait vne extension qui
„ soit terminée par elles.

Imprudens incurrit in id vitium quod petitionem principii vocant.

Pour détruire ce Raisonnement nostre Censeur dit *que je suis tombé dans le vice que les Logiciens appellent Petition de principe*, quand on suppose vne chose qui est en question comme si elle estoit prouvée. Et pour donner quelque couleur à cette imposture, il me fait parler des Anges, dont je ne dis pas vn mot; il anticipe les consequences que je tire, dont il n'est pas encore temps de parler; ET pour faire vne pointe de l'ombre où il dit que je suis demeuré au milieu de tant de lumiere, il tasche de jetter des tenebres dans mes propositions qui sont plus claires que le jour.

Page 32.

Il asseure donc hardiment, *que je suppose que il y a vne Extension spirituelle*

le ſans l'avoir prouvée. Mais il eſt aiſé de voir dans le Raiſonnement que je viens de propoſer que je ne parle point d'Extenſion corporelle ni ſpirituelle. Il eſt vray que dans la reduction que j'en fais à l'Ame humaine, je conclus aprés, que l'extenſion qu'elle a doit eſtre ſpirituelle. Mais outre que je n'en eſtois pas encore là, & qu'il devoit avant que d'en venir à cette conſequence, examiner les principes dont je la devois tirer : il eſt certain que ce n'eſt pas là, ſuppoſer vne extenſion ſpirituelle, c'eſt pluſtoſt la demontrer. Car ſi j'ay bien prouvé que l'Ame a vne extenſion parce qu'elle eſt bornée; il faut de neceſſité que cette extenſion ſoit ſpirituelle, puiſque l'Ame eſt ſpirituelle. Et en ce cas-là tous les Philoſophes dont il parle qui tiennent, que tout ce qui a vne extenſion eſt vn corps, ſe ſont abuſez auſſi bien que luy. *Pag. 10.*

Il ne ſe contente pas de m'avoir impoſé cette beveuë, il veut *que j'aye fait encore la meſme faute, en ſuppoſant ſans preuve que tout ce qui eſt creé a vne extenſion, quoy que ce ſoit là, dit-il, le ſujet de noſtre* *Pag. 32.* Multo apertiùs principium petit.

procez. En verité ce petit homme est ridicule, & se chatoüille pour se faire rire. Car outre qu'il altere ma proposition, n'ayant pas dit que tout estre creé est borné, parce que les points & les momens ne sont point bornez, ce sont seulement les bornes; Et il y a vne grande difference entre estre borné & estre la borne. Quand je l'aurois faite, comme il veut, seroit-ce supposer vne chose que de la tirer par vne consequence necessaire d'vne proposition bien establie? Si tout ce qui est creé est borné; Et si tout ce qui est borné a vne extension; ne s'ensuit-il pas necessairement que tout estre creé a vne extension? A son compte toute consequence sera vne supposition vicieuse, sera petition de Principe.

Pag. 34. Propiùs ad nugas accedit. Idem per idem.

Enfin il conclud son chapitre, en disant *que c'est se moquer du Monde de vouloir prouver qu'vne chose a vne extension, parce qu'elle a des bornes, & que ce sont-là de ces propositions vaines que l'Eschole appelle Nugatoires, parce que avoir des bornes & avoir vne extension est vne mesme*

choſe. Quoy ! la borne ſera la meſme choſe que la quantité ? ce qui eſt indiviſible & ce qui eſt diviſible ? A la verité la borne appartient à la quantité ; mais ce n'eſt pas la quantité : Le point eſt bien de la ligne ; mais ce n'eſt pas la ligne ; parce que la borne eſt indiviſible, τὸ γὰρ πέρας ἀδιαίρετον, οὐ τὸ πεπερασμένον. Il eſt vray que lors qu'on dit qu'vne choſe a des bornes, on conçoit en meſme temps qu'elle a vne extenſion : mais ce ſont deux propoſitions differentes ; la derniere eſtant vne conſequence & vne ſuite neceſſaire de l'autre.

Le Lecteur jugera par cét échantillon quelle doit eſtre l'indignation & la peine que j'auray à traiter avec vn homme qui raiſonne ſi mal & qui confond ainſi les choſes.

ART. II.

Explication du mot borné. *L'immenſe & l'infini ſont differens.*

QVOY qu'en comparant la Borne des choſes creées avec l'immenſité de Dieu, il n'y avoit pas lieu de douter que je parlois de la borne qui convient à

l'eſtenduë ; puiſque l'immenſité eſt vne eſtenduë de l'Eſſence Divine ; neantmoins pour oſter tout ſoupçon d'équivoque, j'ay incontinent adjouté au raiſonnement precedent ce qui ſuit.

„ Il ne nous faut point dire qu'vne cho-
„ ſe peut eſtre bornée en deux façons, ou
„ à raiſon de ſon eſtenduë, ou à raiſon de ſa
„ vertu ; parce que comme il y a vne quan-
tité d'eſtenduë & vne quantité de vertu,
„ il faut qu'il y ait auſſi deux ſortes de bor-
„ nes qui répondent à l'vne & à l'autre. Car
„ cette diſtinction eſt inutile icy : dautant
„ que lors qu'on dit que tout ce qui eſt creé
„ eſt borné, parce qu'il n'y a que Dieu ſeul
„ qui ſoit immenſe & ſans bornes ; cela ne
„ ſe peut entendre que de la borne qui ap-
„ partient à la quantité d'eſtenduë, puiſque
„ cela eſt oppoſé à l'immenſité de Dieu qui
„ n'eſt conſiderée qu'à l'égard de ſon eſten-
„ duë, & non pas à l'égard de ſa puiſſance.
„ Si nous diſions que tout ce qui eſt creé
„ eſt fini & borné, parce qu'il n'y a que
„ Dieu qui ſoit infini : il y auroit lieu de
„ nous objecter l'équivoque du mot, Infini,

Quantitas molis quantitas virtutis.

parce qu'il regarde la vertu auſſi bien que »
l'eſtenduë. C'eſt pourquoy on peut dire »
que la puiſſance de Dieu eſt infinie; mais »
on ne dit pas que ſa puiſſance eſt immenſe. »

Cét éclairciſſemeut a tellement ébloüi noſtre Critique qu'il eſt allé demander ſecours aux Grammairiens, aux Poëtes & aux Orateurs, pour ſçavoir ce que c'eſt que l'Immenſité. Il l'a meſme oſtée à Dieu en le reſtraignant dans les bornes du Monde; & ce qui eſt le plus eſtrange ſans ſe ſouvenir du bon advis qu'il a donné de ne parler [redacted] des choſes Divines qu'avec grande circonſpection, il a eſté ſi temeraire, d'aſſeurer que Dieu ne pouvoit faire vn autre Monde, ni produire d'autres eſpeces que celles qui ſont en celui-cy. Il eſt aiſé de juger par là en quel aveuglement il eſt tombé, puiſqu'il s'eſt égaré ſi loin & qu'il s'eſt jetté en de ſi grands precipices.

Quant à ce qui me regarde, pour ſoutenir la diſtinction que j'ay apportée, il ne me reſtoit rien à faire qu'à montrer que l'Immenſité de Dieu ne pouvoit eſtre conſiderée qu'à l'égard de ſon eſtenduë. Mais

qui euſt creû que cela fuſt neceſſaire aprés avoir conſulté l'origine de ce mot, & l'vſage qu'il a en toutes les plus belles langues.

Car comme vne choſe n'eſt Immenſe que parce qu'elle ne ſe peut meſurer ni eſtre égalée par quelque meſure que ce ſoit: Il eſt certain que le mot de *Meſure* convient premierement & par conſequent dans ſa propre & naturelle ſignification à ce qui eſt étendu. *Menſura*, dit Ariſtote, *eſt id quo quantum cognoſcitur*: & ſi on l'applique à d'autres choſes, il faut que ce ſoit par metaphore & par analogie. Cela eſtant ainſi il eſt neceſſaire qu'il en ſoit de meſme du mot *Immenſe*, & que ſa premiere & naturelle ſignification regarde l'eſtenduë, comme celuy de Meſure. Que ſi les Poëtes & les Orateurs le tranſportent à d'autres choſes, c'eſt par figure & par le privilege qu'ils ont d'orner les matieres dont ils parlent, avec des termes qui ne leur ſont point naturels. Il faut pourtant remarquer que l'éloquence Françoiſe ne ſe donne pas tant de liberté dans l'vſage

figuré de ce mot, comme fait la Latine, & elle feroit quelque ſcrupule de dire comme Virgile & Ciceron; le deſir immenſe de la gloire, la convoitiſe immenſe.

Noſtre Cenſeur s'eſt donc trompé quand il a dit *que Immenſe & Infini n'eſtoient qu'vne meſme choſe.* Car il eſt vray que tout ce qui eſt immenſe eſt infini, mais tout ce qui eſt infini n'eſt pas immenſe. L'Infini eſt le genre qui convient à toutes les choſes qui n'ont point de bornes de quelque nature qu'elles ſoient: mais l'Immenſe en eſt vne eſpece qui ne ſe dit proprement que de l'étenduë. *Pag.*

Qu'il ſçache donc que cette Diſtinction eſt neceſſaire, *& que ce n'eſt pas vne ſotte curioſité, ni vne delicateſſe impertinente, de trouver quelque difference entre ces deux termes.* *Pag. 43.* Ineptè curioſulum, delicatum faſtidium.

Mais que ſert-il de luy apprendre ces choſes, puiſqu'il proteſte *que quand toute l'Academie Françoiſe les luy auroit confirmées, il ne l'en voudroit pas croire: parce,* dit-il, *que ce n'eſt qu'vne Aſſemblée de Gens dont tout le travail & toute l'induſtrie n'eſt* *Pag. 42.*

employée qu'à polir leur langue maternelle, & à peſer le ſon & la cadence des mots, au lieu d'en chercher le veritable ſens, & la juſte application aux choſes.

Qu'eſtoit-il beſoin de mettre icy l'Academie en jeu; quel avantage pouvoit-il tirer du meſpris qu'il fait d'vne Compagnie qui eſt eſtimée de tous ceux qui aiment la gloire de la France: qui eſt compoſée de tant de Perſonnes illuſtres par leur condition & par leur eſprit; Et à qui toutes les Sciences ont obligation de la politeſſe qu'elle leur a donnée. Ignore-t-il que quand elle ne feroit autre choſe que de polir le langage François, il faut qu'elle ſçache la proprieté & le bel vſage des mots qui y entrent; Et que pour cela elle connoiſſe parfaitement les choſes auſquelles ils ſe doivent juſtement appliquer? Mais quelles choſes? toutes celles dont noſtre langue peut parler: toutes celles dont les Theologiens, les Mathematiciens & les Philoſophes ſe doivent ſervir: toutes celles enfin que les Poëtes & les Orateurs employent en leurs Ouvrages. C'eſt auſſi de

de toutes ces ſortes de gens dont l'Academie ſe trouve heureuſement compoſée; mais qui a eu ce malheur de ne pouvoir gagner les bonnes graces de noſtre Critique; à qui pourtant elle pouvoit enſeigner beaucoup de choſes qu'il ne ſçait pas, & principalement la modeſtie qui eſt incompatible avec le ſçavoir pedanteſque. Cela ſoit dit en paſſant, car c'eſt charité de luy donner ſouvent de pareils advis.

Pour retourner à noſtre diſtinction, je voy bien que quand elle ſeroit approuvée par noſtre Cenſeur, il la rendroit inutile au ſujet où nous ſommes: Puiſqu'il dit, *qu'il n'y a aucune eſtenduë en Dieu, non pas meſme celle qu'on appelle virtuelle, & que l'Immenſité qu'on luy attribuë ne regarde que ſa puiſſance.* Il eſt vray qu'il y en a quelques-vns qui ont eſté dans cette opinion, & qui ont taſché de la ſoûtenir par les raiſons qu'il a rapportées. Mais il ſe trouve qu'en eſtabliſſant ce qu'ils pretendent, elles confirment l'opinion contraire, & laiſſent des conſequences neceſſaires de l'Immenſité divine telle que nous l'avons conceuë. *Pag.* 49.

Ie ne me devrois pas mettre en peine de faire voir la verité de ce que je dis icy: car comme l'Eschole a esté rebatuë vne infinité de fois de ces matieres, je m'estois contenté en parlant de l'Immensité divine de suivre la notion qui estoit la plus commune, *hanc esse communem animi conceptionem & omnes naturali instinctu ita sentire*, & qui est aussi la plus conforme au sentiment que nous devons avoir des perfections de Dieu. Car il ne faut pas douter qu'elle ne soit la plus raisonnable & mesme la plus seure, puisque celle que tient nostre adversaire luy a fait vn chemin qui mene droit dans le blaspheme: *Incomparabilem viam ad blasphemandum*, comme disoit S. Basile à Eunomius. En effet il a esté obligé en détruisant l'Extension divine de soutenir les propositions que nous avons marquées cy-devant, qui sont tout à fait temeraires & injurieuses à la Grandeur & à la Majesté de Dieu. De sorte qu'à l'oüir parler si hardiment de ces choses là, il semble qu'il ait pris l'Esprit de cét Eunomius, qui se vantoit de n'ignorer rien de ce qui

Plotin. Enn. 6. lib. 4. cap. 2.

regardoit la Divinité, & d'avoir vne connoiſſance auſſi parfaite de Dieu que Dieu meſme.

ART. III.

Dieu eſt immenſe à raiſon de ſon eſtenduë.

NONOBSTANT toutes ces conſiderations, il faut reſpondre à ſes argumens qu'il croit invincibles, & montrer que les conſequences qu'il en tire ſont impertinentes, comme parle l'Eſchole, & ne détruiſent point l'extenſion virtuelle de l'Eſſence divine, ni par conſequent l'Immenſité telle que nous l'avons propoſée.

Il dit donc, *que Dieu eſt par tout, qu'il eſt tout en chaque endroit du Monde, & qu'il y eſt d'vne maniere indiviſible; que cela eſtant ainſi, il eſt impoſſible de s'y figurer aucune eſtenduë.* Et moy je réponds que l'Antecedent eſt vray, mais que la conſequence eſt fauſſe. Pag. 48.

Dieu eſt ſans doute dans le Monde de la plus parfaite maniere qu'il y peut eſtre, & partant il y doit eſtre comme l'eſſence eſt dans les choſes: c'eſt à dire tout en tout,

& tout en chaque partie; parce qu'on ne peut concevoir vn plus parfait moyen d'estre que celuy-là. C'est pourquoy voulant mettre en abregé sa toute-puissance dans le tres-auguste Sacrement, il a voulu que le Corps de I. C. y fust de cette maniere, comme la plus parfaite & la plus merveilleuse de toutes, y estant tout entier sous chaque parcelle des especes Sacramentales.

Mais comme ce sacré Corps ne laisse pas d'avoir son estenduë nonobstant cette maniere indivisible d'estre; ET que mesme toutes les choses creées ont aussi leur extension quoy que leur essence soit toute entiere indivisiblement en chacune de leurs parties; il s'ensuit qu'on ne peut valablement inferer que Dieu n'a point d'estenduë, de ce qu'il est tout entier & d'vne maniere indivisible en chaque partie du Monde.

Voilà comment cette vnique raison dont nostre adversaire s'est servy avec quelque apparence de verité, luy est inutile: car pour les autres qu'il a entassées en-

ſemble, ce ne ſont que divers paſſages qu'il a tirez de divers Autheurs dont meſme il n'a pas bien compris le ſens. C'eſt pourquoy on luy peut dire qu'il reſſemble à cét Athenien qui s'imaginoit que tous les vaiſſeaux qui abordoient au port de Pyrée luy appartenoient. Car il s'eſt figuré que tout ce que les plus ſçavans ont dit ſur ce ſujet favoriſe ſon opinion, quoy qu'il ne luy ſerve de rien & qu'il la détruiſe meſme quelquefois.

N'eſt-il pas admirable, quand il met S. Thomas de ſon party, lorſque celui-cy expliquant comment Dieu eſt preſent à toutes choſes par ſon eſſence, il dit, *que ſa ſubſtance y eſt comme cauſe de toutes les choſes. Car il s'eſt imaginé que S. Thomas avoit conſideré la ſubſtance & la cauſe comme deux choſes ſeparées, & que la ſubſtance divine n'eſtoit pas dans les choſes en effet; mais ſeulement comme l'habitude, & l'ordre de principe effectif.* C'eſt ainſi qu'il parle, ayant emprunté ces termes de Porphyre & de Durand, qu'il n'entend point. Or il eſt aiſé de voir que c'eſt là le ſentiment du Cenſeur,

Page 50.

Pag. 53.

puiſque aprés avoir loüé Tatian & Clement Alexandrin de ce que pour refuter l'opinion des Stoïques, qui tenoient que Dieu penetroit toutes choſes, ils leur objectent, que il faudroit que Dieu fuſt dans les vers, dans les cloaques, & dans les choſes les plus ſales. Il conclud qu'il n'y a aucun inconvenient en cela, *parce qu'il n'y eſt que comme la Cauſe & comme le Principe effectif de l'eſtre des choſes.* De ſorte qu'il ſuppoſe qu'il n'y eſt pas ſubſtanciellement, parce que s'il les penetroit, il faudroit que ce fuſt par ſa ſubſtance. Mais pour dire la verité, qui dit que Dieu eſt par tout comme cauſe, comme principe, qu'il y eſt par puiſſance, par ordre, par habitude, ou en quelque autre maniere que ce ſoit, dit qu'il y eſt ſubſtanciellement, car tout ce qui eſt en Dieu eſt la ſubſtance de Dieu; Et quand il produit ou conſerve les choſes c'eſt immediatement par ſa ſubſtance, car c'eſt la maniere d'agir qui luy eſt propre & ſinguliere. Comme il agit donc par tout, quand ce ne ſeroit qu'en conſervant toutes choſes, il faut que ſa ſubſtance ſoit par tout,

& qu'elle ait par consequent l'estenduë & l'immensité dont nous parlons. Et cette consequence est si juste que Suarez tient que l'opinion contraire est non seulement fausse & contraire à la doctrine d'Aristote, mais qu'elle est suspecte en matiere de foy, *non solùm falsam & doctrinæ Aristotelis repugnantem, sed & parùm tutam in fide.* En effet qui nie l'extension de l'Essence divine, détruit son immobilité & sa puissance infinie; car si la substance de Dieu n'est estenduë par tout, il faudra qu'elle se meuve pour arriver où elle n'est pas: & puisque sa vertu n'est pas differente de sa substance, elle ne pourra atteindre où sa substance ne sera pas respanduë.

1. Part. tract. 1. lib. c. 2.

Quant aux passages que nostre Censeur a tirez de Porphyre & de Durand, qui disent *que Dieu est dans les choses par habitude & par ordre, & que l'ordre est aux esprits ce que la situation est aux corps.* Si ces termes sont bien entendus ils ne détruisent pas l'extension de l'essence Divine, au contraire ils la designent & l'expliquent. En effet Durand dit que Dieu est dans les

Pag. 51. 53.

choſes par ſa preſence immediate, & comme il parle ailleurs par la coëxiſtence de l'eſſence divine avec les choſes, (ce qui eſt bien contraire à ce que dit le Cenſeur) mais comme les corps qui ſont en quelque lieu ont rapport & habitude avec le lieu où ils ſont, c'eſt à dire avec les corps qui les environnent; auſſi l'eſſence divine a le meſme rapport avec les choſes où elle eſt; car quand Dieu dit qu'il eſt au Ciel, il a à cét eſgard rapport & relation avec le Ciel; Et ce rapport eſt l'ordre ou l'habitude dont ils parlent, qui eſt par conſequent aux natures ſpirituelles ce que la ſituation eſt aux corporelles; quoy que ce ſoit d'vne maniere plus excellente, comme dit Durand; parce que les corps eſtant placez ne ſe touchent que par leurs extremitez, au lieu que les eſprits penetrent les choſes où ils ſont & les touchent en toutes leurs parties. Mais à le bien prendre ces mots d'*ordre* & d'*habitude* ne diſent autre choſe que ſituation: & ſi ces Docteurs ne ſe ſont pas ſervis de celui-cy, c'eſt qu'ils ne connoiſſoient point d'autre ſituation que celle

des

des corps, quoy que les esprits ayent aussi la leur. De là on peut conclure que si Dieu est present à toutes choses, & s'il les penetre & les touche en toutes leurs parties, s'il a ordre & habitude avec elles; il faut puisqu'elles sont estenduës qu'il le soit aussi à sa maniere, autrement il n'auroit à cét égard aucun rapport, ordre, ni habitude avec elles.

C'est donc avec raison que nous avons dit, que ces termes designent & expliquent l'Extension de l'Essence divine. Et si ces Auteurs ne se sont pas servis de cette façon de parler qui eust esté beaucoup plus intelligible, & qui eust mesme esté plus vniverselle, puisqu'elle eust marqué la maniere comment Dieu est au delà du Monde, à laquelle cét ordre est inutile: C'est que le mot d'Extension pour les choses spirituelles n'estoit pas encore en vsage parmy les Philosophes & les Theologiens. Car il luy en est arrivé comme à beaucoup d'autres qui ont esté introduits pour exprimer plus nettement les choses, tesmoin les termes de *hypostase*, de *transsubstan-*

tiation , d'*entité* , d'*extension virtuelle* , &c.

Quoy qu'il en soit, si par ceux d'Habitude & d'Ordre ces Auteurs ont entendu autre chose que l'Extension dont nous parlons, ce sont des sentimens particuliers qui ne peuvent estre la regle de ce que les autres en doivent croire ; et en matiere de choses qu'il faut decider par raisonnemens, les autoritez n'ont pas grande autorité.

S'il ne faloit point d'autres preuves pour soustenir l'Extension Divine, nous aurions dequoy remplir cét Article du seul nom des Philosophes anciens, des Peres de l'Eglise, & des plus celebres Theologiens qui sont venus aprés eux ; mais cette maniere d'agir n'est bonne que pour les Legistes à qui il est honteux de parler sans citer les Loix & les Iurisconsultes. Par tout ailleurs il faut des Raisons ; & tous ces Passages d'Auteurs ne sont que des détours qui amusent le Lecteur, & qui allongent le chemin qui meine à la verité. C'est pourquoy nous pouvons dire selon ces

maximes, que la meilleure partie de la Critique de noſtre Cenſeur luy demeure inutile : car prés de la moitié conſiſte en autoritez Grecques & Latines, dont il a farci ſon petit ouvrage. Ce qui fait bien voir qu'il ſe ſert bien plus de ſa memoire que de ſon jugement, & qu'il recherche plus la qualité de Docte que de Sçavant. Mais il n'a pas ſans doute pris garde aux belles & veritables paroles que Pindare dit de ceux qui ne ſçavent rien que ce qu'ils ont appris des autres, μάθοντες δὲ οἱ λαβροὶ παγγλωσσίᾳ κόρακες ὡς γηρύετον εἰς ὄρνιχα θεῖον. Ils ſont, dit-il, importuns par leur Babil, & comme des Corbeaux ils criaillent inceſſamment contre le Aigles. C'eſt ce qui luy eſt arrivé icy : car aprés avoir ennuyé ſes lecteurs par ſes longues & inutiles citations, il attaque les plus grands hommes de ces derniers temps ; & n'ayant rien de ſolide ni de raiſonnable à leur oppoſer, il ſe mocque d'eux, & les charge d'injures & d'outrages. A ſon advis ce que dit M. [a] Yſambert de l'immenſité divine eſt odieux & frivole. [b] Grenade eſt ignorant en ces

[a] Hæc comparatio planè odioſa. futile & ſtipula levius. *Pag.* 60.

[b] In his parum verſatus & nullius authoritatis.

matieres. Il fait passer M. Gassendi pour vn hebeté & pour vn extravagant; & ce qui donne de l'indignation à tous ceux qui ont connu cét Homme admirable en sçavoir & en sagesse, il dit que ses raisons sont dignes de la fange & des ordures d'Epicure. Se peut-il rien dire de plus outrageux & de plus injuste? Ie ne veux pas entreprendre la deffense de ces grands Personnages, leurs escrits & leur reputation les deffendent assez; & ils auroient autant de sujet de se plaindre du secours qu'on leur donneroit contre vn si foible ennemy, qu'ils en ont de se mocquer des pueriles raisons qu'il apporte contre eux. Ce n'est pas qu'il ne croye avoir tout l'avantage que la victoire peut donner, & qu'il ne triomphe en son cœur de tous ces Messieurs-là. Car il s'est imaginé qu'il est le dernier des Heros que le Ciel a reservé à ce siecle-cy pour purger la Philosophie de toutes ses erreurs. Mais il le faut laisser dans ces ridicules resveries, & sans nous égarer avec luy dans les digressions temeraires qu'il a faites pour prouver que

Pag. 61. Quisnam adeò hebes.

Pag. 61. Quæ væcordia.

Pag. 64. Ejusdem stultitiæ est.

Pag. 61. Digna Epicuri volutabris.

Nihilominus ego renascenti errori propriis viribus pugnare insistam.

Dieu n'eſt nulle part, qu'il n'eſt point Pag. 44.
au-delà du Monde, qu'il n'en peut faire Pag. 67. Pag. 72.
vn autre, ni produire d'autres eſpeces que Pag. 75.
celles qui ſont en celuy-ci; Demeurons Pag. 77. &c.
dans les juſtes bornes que noſtre conteſtation nous demande, & ne quittons point noſtre principal ſujet.

ART. IV.

II. Raiſon de l'Extenſion de l'Ame, de ce qu'elle n'eſt pas indiviſible comme le Point.

LA ſeconde raiſon par laquelle nous avons montré qu'il eſtoit neceſſaire que l'Ame euſt quelque Extenſion, eſt celle-cy.

Si l'Ame n'avoit vne Extenſion, elle « ſeroit indiviſible comme vn Point où l'eſ- « prit ne ſe peut figurer aucunes parties: « Or il eſt impoſſible naturellement par- « lant, qu'vn meſme Point ſoit en meſme « temps en des endroits differens & ſepa- « rez l'vn de l'autre; autrement il auroit « des parties pour remplir ces endroits-là « & ne ſeroit plus vn Point. Cependant «

» l'Ame est en toutes les parties du Corps ;
» & par consequent elle n'est pas indivisi-
» ble comme vn point. Il faut donc qu'el-
» le ait quelque Extension pour pouvoir
» estre en mesme temps en tous les mem-
» bres qui sont separez l'vn de l'autre.

Nostre Censeur se donne icy carriere sur le mot de *Point* ; & si je ne craignois sa ferule, je prendrois la liberté de luy dire que quelque soin qu'il ait pris d'en marquer toutes les differences, il en a oublié la plus importante, qui est le Point d'honneur : Mais l'esprit magistral qu'il a, ne souffriroit pas que l'on raillast si familierement avec luy. C'est pourquoy il faut venir au Point dont est question.

Pag. 92. Il dit donc, *que c'est mal raisonner de conclure que si l'Ame n'a point d'extension, il faille qu'elle soit indivisible comme le Point ; parce qu'il y a d'autres choses que le Point qui sont indivisibles & sans parties, comme l'vnité entre les nombres, les momens du temps, &c. Ainsi l'Ame peut estre sans extension & estre indivisible d'vne autre maniere que le Point.*

Mais il devoit se ressouvenir non seulement de ce qu'il a tiré d'Aristote, que l'Indivisible qui a situation est ce que l'on appelle proprement le Point mathematique ; mais encore que nous estions luy & moy dans la recherche de la maniere comment l'Ame est dans les parties du Corps ; car cela regarde la situation de l'Ame. De sorte que c'est bien conclure suivant ses principes ; que si l'Ame n'a point d'Extension, elle doit estre indivisible comme le Point mathematique ; puis qu'elle auroit alors toutes les conditions de ce Point-là. Pag. 94.

Il dira peut-estre que c'est là vne mauvaise deffaite, & que la Situation n'est propre qu'aux corps : Mais c'est ce que je luy nieray ; car tout ce qui est susceptible du lieu soit circonscript, soit definitif, comme parle l'Eschole, l'est aussi de Situation.

Mais pourquoy ne voudroit-il pas que l'Ame fust indivisible comme le Point, puisqu'il dit en suite qu'elle ne peut connoistre le Point si elle n'est indivisible. Pag. 96.

Par ce rapport il faut qu'elle ſoit indiviſible comme le Point.

Pag. 94. Au reſte, je luy donne advis que quand Ariſtote a dit que le Point eſt μόνας θέσιν ἔχουσα, l'vnité qui a ſituation, il n'a pas pretendu que c'en fuſt la definition exacte; il eſtoit trop ſçavant dans les loix des definitions pour mettre l'Vnité pour le genre du Point. Car ſi l'Vnité ſe prend en ſa propre ſignification, elle appartient à la quantité numerale, auquel cas elle ne ſe peut appliquer au Point qui appartient à la quantité continuë. Que ſi l'Vnité paſſe pour vn genre tranſcendant & éloigné, ce ſeroit encore pecher contre les regles de la définition qui demande toûjours le genre proche & immediat. Car ſi on demandoit à noſtre Cenſeur ce qu'il eſt; & qu'il vinſt à dire, qu'il eſt vne ſubſtance raiſonnable: il ne ſe définiroit pas juſtement, il faudroit qu'au lieu de ſubſtance, il diſt qu'il eſt vn animal.

ART. V.

III. Raiſon pour l'Extenſion de l'Ame, de ce qu'elle ſe meut comme l'Ange.

APRES l'examen que noſtre Critique a fait de nos deux premieres Raiſons, je m'attendois qu'il attaqueroit la troiſiéme,

Qui montre que l'Ame doit avoir vne « Extenſion, ſi les Anges qui ſont de meſ- « me nature qu'elle, en ont vne; & qu'il « eſt neceſſaire qu'ils en ayent vne, puiſ- « qu'il eſt conſtant qu'ils ſe meuvent, com- « me la Theologie & la Metaphyſique « nous apprennent. 1° Parce qu'vn Point « indiviſible ne ſe peut jamais mouvoir, « dautant que le mouvement eſtant au « rang des choſes continuës, & le Point « adjouſté à d'autres ne pouvant faire au- « cune continuation, il ne peut produire « aucun mouvement. Car puiſque le mou- « vement n'eſt autre choſe que le mobile « qui change de place & qui coule d'vn « endroit à l'autre, ſi le mobile n'eſt qu'vn « Point, il ne peut faire de flus ni de chan- «

„ gement qu'en des points. Or quelque „ nombre de points que ce ſoit, ne peut „ jamais faire aucune quantité continuë, „ ni par conſequent aucun mouvement. „ 11° Parce que tout ce qui ſe meut, eſt en „ partie dans l'endroit d'où il part, en par- „ tie dans celuy où il va; car s'il eſtoit tout „ en l'vn ou en l'autre, il ne ſe mouvroit „ point. De ſorte que le mobile ne ſe pou- „ vant partager à des lieux differens qu'il „ n'ait diverſes parties qui répondent à ces „ lieux-là, il s'enſuit que l'Ange qui ſe „ meut a des parties, & par conſequent vne „ Extenſion.

Pag. 94.

Ayant donc veû qu'il a mis ces deux Raiſons en ſurſeance, & qu'il a quitté le ſtile de la chicane pour établir directement ſon opinion; j'ay creû d'abord que c'eſtoit vn ſtratagéme, & qu'il vouloit tenir mes forces ſeparées pour les deffaire plus facilement; ou que peut-eſtre la complaiſance qu'il a euë pour ſes raiſons les luy a fait précipiter avant que d'avoir détruit toutes les miennes. Mais enfin j'ay trouvé la veritable cauſe de ſon ſi-

lence ; c'eſt qu'il n'avoit rien à dire de conſiderable contre les Raiſons que je viens de propoſer : juſques-là meſme que dans le 7. chap. par vne modeſtie extraordinaire, il confeſſe ingenument qu'il ne connoiſt point quel eſt le mouvement des Anges. *Pag. 152.*

Peut-eſtre qu'il s'eſt voulu mettre par là au rang de ces grands hommes, dont parle Celſe noſtre Hippocrate Latin, qui quelquefois ont fait comme luy vne libre & ſincere confeſſion de leur ignorance. Pour moy, je ne luy veux pas envier cette gloire, mais il ne doit pas auſſi trouver mauvais que j'en tire cét avantage, que du moins l'Extenſion que je donne à l'Ame ſubſiſtera juſques à ce qu'il ait bien connu quel eſt le mouvement des Anges ; puiſqu'il ne luy reſte que ce ſeul moyen pour détruire la conſequence que j'en ay tirée.

Mais pour couronner ſa ſincerité, il faudroit qu'il confeſſaſt encore que mon raiſonnement l'a fort embaraſſé. Car on voit bien qu'il ne ſçait ſur quel coſté ſe

tourner, ni quel parti il doit prendre. Tantoſt il ſemble douter ſi les Anges ſont corporels; tantoſt s'ils ſe meuvent en effet, & s'ils paſſent d'vn lieu à l'autre. Voyons ſi ce que nous avons dit luy aura donné vn fondement raiſonnable pour entrer en des doutes ſi peu raiſonnables. Mais avant que d'en venir là, je voudrois bien ſçavoir pourquoy il n'a rien dit contre ma premiere raiſon. Eſt-ce qu'il n'a rien trouvé qui la puiſſe détruire? En ce cas-là il faudroit qu'il accordaſt que l'Ame a vne Extenſion: Car encore que toutes mes autres preuves fuſſent inutiles, celle-là demeurant ferme, ſoutiendroit toute ſeule ma propoſition. Eſt-ce qu'il l'a trouvée ſi foible, qu'il a creu qu'elle eſtoit indigne d'occuper ſa critique? Mais il me ſemble que du moins il en devoit donner avis au Lecteur, afin qu'il ne ſe laiſſaſt pas abuſer par la belle apparence qu'elle a. Qu'il ne nous diſe point qu'aprés avoir montré que le Point mathematique ne ſe dit pas de l'Ame ni de l'Ange, il avoit détruit

par là mon raisonnement, qui n'est fondé que sur cette sorte de Point. Car il n'estoit question alors que de la maniere comment l'Ame est dans le corps ; mais icy nous parlons du mouvement local de l'Ange où la nature de ce Point paroist davantage. Car il est certain que la Situation accompagne toûjours le mouvement ; Et si l'Ange est indivisible & sans parties, & que l'indivisible qui a situation soit le Point mathematique, il faudra que l'Ange soit indivisible comme ce point-là, & par consequent ma conclusion sera necessaire. Mais puisqu'il n'a point voulu s'arrester à cette raison, suivons-le dans l'attaque qu'il fait à l'autre.

Premierement, *il avoüe que tout ce qui se meut doit estre en partie dans le lieu d'où il part, & en partie dans celuy où il va, & qu'il faut par consequent qu'il ait vne quantité & des parties dans lesquelles il se puisse diviser.* Cela va bien jusques-là ; mais quand *il adjouste que ces conditions ne se peuvent rencontrer que dans le corps naturel ; & qu'il s'ensuit de-là que si l'Ange* Pag. 148.

ſe meut, il faut qu'il ait vn corps: C'eſt-là en quoy il s'eſt trompé, ne s'eſtant pas ſouvenu de la diſtinction que l'Eſchole a donnée du lieu Circonſcript & Définitif, & des parties Réelles & Aſſignables. Car le lieu Circonſcript appartient aux Corps, & le lieu Définitif eſt propre aux Eſprits. Mais quoy! les Anciens n'ont point parlé de cette diſtinction. Qu'importe, en eſt-elle moins bonne? Les Anciens n'ont pas tout ſceû, & c'eſt avec raiſon qu'on nous a comparez au Pygmée qui eſtoit ſur le col du Geant, & qui voyoit plus loin que luy. Car on a fait de nouvelles découvertes dans les ſciences qu'ils n'avoient point veuës.

Celle-cy en eſt vne qui regne maintenant par toutes les Eſcholes, & qui eſt tellement neceſſaire, que ſans elle on ne peut parler raiſonnablement des Intelligences. Car comme on ne peut pas dire qu'elles ſoient par tout comme Dieu, il faut qu'elles ſoient en vn endroit déterminé dans lequel elles ſoient, & non pas ailleurs; & c'eſt là en quoy conſiſte le

Lieu Définitif qu'on leur attribuë.

Quand donc l'Ange ſe meut, il faut qu'il ſoit en partie dans le lieu définitif d'où il part, & partie en celuy où il va, autrement il ne ſe mouvroit point, & par conſequent il a des parties qui répondent à ces deux endroits-là : mais ce ſont des parties virtuelles & aſſignables, qui ne ſe peuvent diviſer que par l'entendement, & qui ne laiſſent pas de faire vne extenſion veritable, laquelle ne peut eſtre que ſpirituelle, puiſque les Anges ſont des Eſprits. Le Cenſeur s'eſt donc bien trompé quand il a inferé qu'ils doivent eſtre corporels, s'ils ſe meuvent d'vn lieu à l'autre.

Voilà ſon premier doute bien éclairci; *Pag. 149.* voyons-en maintenant vn autre. *Il ne peut comprendre qu'il y ait aucune Extenſion Spirituelle; parce*, dit-il, *que nous n'en pouvons concevoir d'autre que celle dont les Sens nous donnent connoiſſance; & comme nous ne pouvons voir ni toucher les Anges, il eſt impoßible que nous puißions rien dire de certain de leur eſtenduë.* Ie m'eſton-

ne icy de deux choſes ; l'vne, comment vn homme qui s'écrie ſi ſouvent contre ceux qui ne prennent conſeil que de leur imagination pour les choſes ſpirituelles ; ne veuille conſulter que les ſens pour l'eſtenduë des Anges. L'autre, comment il a fait vne propoſition qui doit faire ſoupçonner qu'il n'a point de connoiſſance de Dieu ni de ſon Ame, puiſqu'il ne peut les voir ni les toucher. En verité cette façon de raiſonner eſt puerile, & ne merite pas d'eſtre relevée.

Pag. 149. *Mais*, dit-il, *il faudroit auparavant établir la ſpiritualité des Anges, dautant qu'aprés cela on pourroit inferer que s'ils ſe meuvent, ils ont vne extenſion ſpirituelle.* Voicy où il fait connoiſtre *qu'il doute s'ils ſont ſpirituels, parce qu'il aſſeure qu'il n'y a aucune raiſon naturelle qui le puiſſe démontrer, & qu'au contraire leur mouvement en fournit vne tres-preſſante pour faire croire qu'ils ſont corporels.*

Quant à ce dernier point, nous venons de montrer le contraire ; mais pour l'autre qui porte qu'il n'y a point de demonſtra-

monſtration qui établiſſe la ſpiritualité des Anges, ni meſme leur exiſtence: Il n'y a qu'vn mot à dire là-deſſus; peut-eſtre qu'il n'y a point de demonſtration ſcientifique, mais il y en a aſſez de morales & de topiques qui en ces matieres valent autant que les autres. Et quand il n'y auroit que le conſentement general de l'Egliſe, il eſt aſſez puiſſant pour la faire croire, & pour la préſuppoſer, ainſi que j'ay fait, comme vne verité qu'on ne pouvoit conteſter ſans erreur. Ce fondement poſé qui doit eſtre inébranlable, il faut par neceſſité que ſi les Anges ſe meuvent ils ayent vne Extenſion, & que cette Extenſion ſoit Spirituelle.

La queſtion ſe reduit donc à ſçavoir ſi les Anges ſe meuvent en effet. Mais jamais homme n'a eſté ſi flottant en ſes opinions que noſtre Cenſeur l'a eſté icy. Car d'abord il ſemble *qu'il tienne qu'ils ne ſe meuvent point;* *parce*, dit-il, *que le ſoupçon de leur mouvement ne pouvant eſtre venu que de l'Eſcriture Sainte, qui les fait deſcendre du Ciel en Terre, & aller en di-* Page 150.

Pag. 151. *vers lieux ; elle ne doit pas estre entenduë cruëment & à la lettre ; & qu'elle parle des Anges de la mesme maniere qu'elle a parlé de Dieu, le faisant aussi descendre en terre, & aller d'un lieu à l'autre, quoy qu'il soit certain qu'il ne se meut point estant essenciellement immobile. De sorte qu'il s'estonne comment je n'ay pas pris garde à cela quand j'ay apporté le tesmoignage de l'Escriture en faveur du mouvement des Anges.*

Avant que de respondre à l'explication qu'il donne aux passages de l'Escriture, je le dois advertir que je ne l'ay point employée pour soûtenir le sentiment que j'ay du mouvement des Anges, comme il est aisé de voir par mes paroles; et qu'il s'estonne mal à propos de ce que je n'ay pas pris garde à ce qu'elle dit de Dieu. Car je me souviens bien d'avoir proposé la mesme chose en faveur de ceux qui tiennent que les Anges sont aussi grands que tout le Monde ; & peut-estre ne se souvient-il pas luy-mesme d'avoir tiré cela de mes écrits pour en appuyer sa conjecture. Quoy

qu'il en ſoit, & luy, & ceux que je faiſois alors parler, ont tort de dire que le mouuement que l'Eſcriture donne aux Anges eſt ſemblable à celuy qu'elle attribuë à Dieu, parce que celuy des Anges eſt veritable, & l'autre n'eſt que metaphorique. Et la raiſon en eſt évidente; car Dieu eſt par tout, & n'a pas beſoin de ſe mouuoir; mais l'Ange qui eſt finy & borné & qui eſt en vn certain endroit déterminé, doit pour agir en vn autre ſe mouuoir pour y arriuer.

Aprés cela noſtre Critique change d'auis, & ſans ſe ſouuenir qu'il croit eſtre deſtiné pour inſtruire tous ceux qui écriuent, & purger la Philoſophie de toutes ſes erreurs; *Il auouë franchement qu'il ne ſçait point quel eſt le mouuement que l'Ecriture attribuë aux Anges.* Cette modeſtie eſt ſans doute digne de loüange en vn homme qui a ſi grande opinion de ſoy-meſme. Mais elle euſt eſté plus parfaite, *s'il n'euſt point excuſé ſon ignorance ſur la foibleſſe de l'eſprit humain.* Car il ſemble qu'il y a quelque vanité cachée Pag. 152.

ſous des paroles ſi generales, & qu'il ait creu que la capacité de ſon eſprit fuſt la meſure de tout ce qui peut entrer dans l'intelligence des hommes, & que ce qu'il ne ſçait pas deuſt eſtre ignoré de tous les autres.

Pag. 155. Parmi tant de doutes qui ont partagé ſon eſprit, *il s'eſt enfin reſolu de prendre le parti des Thomiſtes, qui tiennent que l'Ange n'a de lieu ni de mouvement que par l'operation exterieure qu'il fait en quelque endroit.* Ch. 8. p. 56. &c. Mais je doute fort qu'ils le veuïllent recevoir dans leurs troupes : Car quand ils verront qu'il deffend ſi mal leur cauſe, ils le prendront ſans doute pour vn eſpion pluſtoſt que pour vn de leurs partiſans. Quoy qu'il en arrive, il n'eſt pas à propos d'entrer dans l'examen de leur opinion, ni des mauvaiſes & pueriles raiſons qu'il a apportées pour reſoudre les difficultez qui s'y trouvent : Il faut le renvoyer à l'eſchole pour terminer, ſi elle peut, le debat qui diviſe depuis ſi long-temps ſes plus celebres Docteurs ſur cette matiere.

ART. VI.

Refutation de la premiere Raiſon du Cenſeur, contre l'Extenſion de l'Ame, de ce qu'elle juge des choſes indiviſibles.

EXAMINONS maintenant les Raiſons par leſquelles il pretend montrer que l'Ame ne peut avoir aucune Extenſion, & voyons ſi elles meritoient vne ſi grande complaiſance qu'elle deuſt luy faire rompre l'ordre que les loix de la cenſure luy demandoient. D'abord il veut profiter de ce qu'il a dit en ſon 4. chap. du 1. livre, de l'Indiviſibilité des Formes, pretendant avoir bien prouvé, Qu'il n'y en a aucune qui ait de l'extenſion. Mais outre que tous ſes raiſonnemens ne ſont autre choſe que ſophiſmes appuyez ſur des equivoques : outre que l'experience & la raiſon nous apprennent que l'ame des Plantes & des Inſectes eſt diviſible, & a par conſequent vne extenſion : Si nous avons bien prouvé que l'Ame humaine eſt eſtenduë, il faut neceſſairement que toutes les Rai-

ſons qu'il a apportées pour détruire l'Extenſion des Formes en general, ſoient fauſſes & inutiles à ſon deſſein. Ne nous amuſons donc pas à ces generalitez, venons au ſubjet particulier de noſtre conteſtation, & voyons s'il prouve bien que l'Ame humaine n'a point d'extenſion.

Pag. 96.
Si l'Ame, dit-il, *avoit vne eſtenduë, d'où pourroit eſtre venu le ſoupçon que les hommes ont eu qu'il y a des choſes qui n'en ont point. Comment auroit-on pû s'imaginer la ligne ſans largeur, la ſurface ſans profondeur, & le Point ſans parties. Car l'imagination qui ne connoiſt que ce qui eſt eſtendu ne peut pas avoir donné la connoiſſance de toutes ces choſes, & chacun peut eſprouver en ſoy-meſme s'il peut s'imaginer vn Point ſans aucune quantité: pour moy*, dit-il, *je ne le puis & perſonne ne le ſçauroit faire. Cependant la Geometrie nous apprend que l'on peut concevoir & le point ſans parties, & la ligne ſans largeur, & la ſurface ſans profondeur. Il faut donc qu'il y ait vne faculté en noſtre Ame qui n'ait point d'extenſion, & qui dans ſes opera-*

tions ne se serve d'aucune chose qui soit estenduë; Mais s'il y a quelque faculté qui n'ait point d'extension, il faut que l'Ame d'où elle procede n'en ait point aussi.

Voilà vne de ces grandes machines qui doivent détruire de fond en comble tout mon Systême. Mais qui verra les ressorts qui la font marcher jugera bien qu'elle ne fera pas tout l'effet que le Censeur s'est promis; & que le raisonnement qu'il y a employé est le plus confus & le plus mal soutenu qui ait jamais esté fait. Car outre qu'il ne contient aucune proposition ni aucune consequence qui ne soit fausse, il ne prouve point ce qui est en question.

Il doit montrer que l'Ame n'a point d'Extension : cependant toute sa preuve se reduit à faire voir qu'il y a vne faculté dans l'Ame qui n'a point d'Extension. Mais il ne s'agit pas de cela; & quand il y auroit vne faculté de cette nature, il ne s'ensuivroit pas delà que l'Ame n'eust aucune estenduë. En tout cas, il faloit establir solidement cette consequence, &

ne se contenter pas de dire, que puisqu'il y a dans l'Ame vne faculté qui n'a point d'estenduë, il faut que l'Ame d'où elle procede n'en ait point aussi. Car il n'y a point de Philosophe qui ne s'oppose à cette proposition.

Mais ce n'est pas assez de considerer en gros ce merveilleux raisonnement, il faut examiner toutes les pieces qui le composent.

Pag. 96. Il dit donc d'abord, *qu'il ne seroit jamais tombé dans la pensée des hommes qu'il y eust des choses qui n'eussent aucune extension, si l'Ame estoit estenduë.* Pourquoy cela? C'est comme si l'on disoit, qu'il ne fust jamais entré dans l'esprit des hommes qu'il y eust quelque chose d'infiny dans l'Vnivers, si l'Ame estoit naturellement finie & bornée: qu'il y eust des choses vniverselles, si l'Ame estoit vne substance singuliere. Non, il n'y a pas plus d'impossibilité que l'Ame ait vne Extension & qu'elle connoisse les choses indiuisibles ~~singulieres~~; que si elle estoit indivisible, & qu'elle connust celles qui sont estenduës. Si sa connoissance

noiſſance eſtoit vne pure paſſion, & vne ſimple reception des eſpeces que les ſens luy apportent, on pourroit croire qu'elle ne connoiſtroit les choſes que conformément à l'eſtat où elle ſeroit. Mais elle agit, elle compoſe, elle diviſe, & par les abſtractions qu'elle fait, elle conſidere les choſes d'vne autre maniere que les ſens ne les luy repreſentent.

Quand il dit enſuite, *que l'on ne peut s'imaginer vn Point ſans parties tel que les Geometres le conçoivent, parce que l'imagination ne juge que des choſes qui ſont eſtenduës, & qu'il faut par conſequent qu'il y ait vne faculté indiviſible, pour connoiſtre ce qui eſt indiviſible.* Pag. 96.

Il croit ſans doute que dans l'Homme l'Imagination peut toute ſeule faire connoiſtre quelque choſe; & c'eſt en quoy il s'abuſe, car nous ne pouvons rien connoiſtre que l'Entendement & l'Imagination n'y concourent enſemble, & ſi l'vn ou l'autre agit ſeparément, il ne nous en reſte aucune connoiſſance. La raiſon en eſt, que chaque choſe devant avoir vne

operation propre & conforme à ſa nature, la connoiſſance qui eſt propre à l'Homme doit eſtre mixte, & compoſée comme eſt ſa nature. Quand donc les Geometres connoiſſent le Point ſans parties, la Ligne ſans largeur, & la Surface ſans profondeur, l'Imagination fournit à leur Entendement la premiere notion du Point, de la Ligne, & de la Surface, elle les luy repreſente comme des extremitez, ſans les ſeparer des choſes qu'elles bornent. Et il eſt certain que l'Entendement les connoiſt d'abord ainſi; mais quand il vient à les ſeparer, il voit alors le Point ſans parties, la Ligne ſans largeur, & la Surface ſans profondeur.

Pag. 97. *De dire aprés cela qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait vne faculté qui ſoit indiviſible pour connoiſtre toutes ces choſes-là qui ſont indiviſibles*. Ie ne vois pas la neceſſité de cette conſequence; parce qu'il faudroit auſſi que l'Entendement euſt vne extenſion pour connoiſtre vne choſe eſtenduë. Ce que noſtre Cenſeur n'accordera pas. Et s'il dit que c'eſt alors l'Imagination qui

connoiſt l'eſtenduë; on luy objectera que les Anges connoiſſent les corps & leur quantité quoy qu'ils n'ayent point d'imagination comme nous.

Or parce qu'il a veû que quand il ſeroit vray que cette faculté fuſt indiviſible, il ne s'enſuivroit pas que l'Ame n'euſt point d'Extenſion; pour approcher ces notions qui ſont fort eſloignées les vnes des autres, il adjouſte *que cette faculté ne ſe doit ſervir d'aucune choſe qui ait extenſion.* Et il a voulu ſans doute marquer par là la ſubſtance de l'Ame: car quelle autre choſe qui ne ſeroit point eſtenduë pourroit ſervir à cette faculté, que la ſubſtance de l'Ame. Si cela eſt ainſi, qui eſt le Philoſophe qui ait jamais parlé de la ſorte? On dit bien que la cauſe ſe ſert de ſes inſtrumens, & que l'Ouvrier ſe ſert du marteau: mais ce ſeroit vne choſe ridicule de dire que le marteau ſe ſert de l'Ouvrier pour faire vn ouvrage. L'Ame eſt le principe & la cauſe de toutes ſes puiſſances, & ſes puiſſances ſont les inſtrumens qu'elle em-

Pag. 97.

ploye pour agir. On ne peut donc jamais dire qu'elles ſe ſervent de l'Ame en leurs actions, & vn Homme qui parleroit en des termes ſi éloignez du bon ſens & de la Philoſophie, ne ſe devroit jamais meſler de cenſurer les Philoſophes. Mais ne nous arreſtons pas à ſes façons de parler, nous aurions trop de choſes à corriger, voyons s'il a bien conclu ce long & confus Raiſonnement.

Pag. 97. *L'entendement*, dit-il, *eſt indiviſible, donc l'Ame d'où il procede doit eſtre indiviſible.* Premierement il poſe pour vne choſe bien eſtablie que l'Entendement eſt indiviſible: Mais s'il n'a point d'autre raiſon que celle qu'il vient d'apporter, & que nous venons de détruire, voilà ſon fondement à bas, qui luy ſera par conſequent inutile pour le deſſein qu'il a. Ie dis bien plus, quand il auroit bien prouvé cette propoſition, Ariſtote, Averroës, & tous les plus ſubtils Philoſophes n'approuveroient pas la conſequence qu'il en tire. Car Eux qui tiennent que l'Ame des beſtes eſt eſtenduë & diviſible, di-

roient qu'il ne s'ensuit pas que l'Ame humaine soit indivisible de ce que l'Entendement est indivisible, puisque le sens est indivisible selon eux, & qu'il procede de l'ame des brutes qui est estenduë.

Oüy ; mais il n'est pas de l'opinion de ces gens-là. A la verité cela merite grande consideration ; le sentiment d'vn si grand personnage peut bien mettre en equilibre ou emporter mesme le leur. Mais sans examiner maintenant qui d'eux ou de luy a meilleure raison, il resulte de ce que nous venons de dire que ces Auteurs qui estoient à ce que l'on dit assez bons Philosophes, n'ont point trouvé qu'il y eust absurdité qu'vne chose indivisible procedast d'vne cause qui auroit de l'Extension. Et cela suffit pour faire voir que la consequence de nostre Censeur n'est point necessaire, & qu'on luy peut hardiment nier ses premisses & sa conclusion.

D'ailleurs il ne voit pas que faute d'oster l'équivoque du mot *Indivisible*, je luy puis accorder que l'Ame & l'Enten-

dement ſont indiviſibles, ſans que cela bleſſe mon opinion, ni favoriſe la ſienne. Car ſuivant la remarque que j'ay faite en mon Syſteme, il y a deux ſortes de choſes qui peuvent eſtre Indiviſibles ; les vnes qui n'ont aucune extenſion, comme le Point, le Moment; les autres qui ont bien quelque extenſion, mais qui ne ſe peut jamais diviſer actuellement. Toutes les Subſtances ſpirituelles ſont de ce dernier genre, car elles ont vne extenſion, mais qui n'a point de parties qui ſe puiſſent diviſer actuellement, comme nous montrerons cy-aprés : auſſi eſt-ce vne extenſion qui n'eſt pas corporelle & categorique; elle eſt ſpirituelle, metaphyſique & tranſcendante. L'Ame eſtant indiviſible en ce ſens-là, il faut que l'Entendement qui eſt inſeparable de ſa ſubſtance ſoit auſſi indiviſible de la meſme maniere, & qu'il ait des parties aſſignables & virtuelles comme elle.

ART. VII.

Refutation de la seconde Raison, tirée de la Reflexion.

PASSONS à sa seconde Raison, qui peut-estre sera plus reguliere que celle-là. Il l'a tirée de la Philosophie Platonique, qui asseure que *tout ce qui se convertit sur soy-mesme doit necessairement estre spirituel. Car cette conversion se fait quand la chose qui se convertit & celle dans laquelle elle se convertit deviennent vne mesme chose, & se joignent en toutes leurs parties. Or il est impossible que cela se fasse dans vne chose estenduë, parce qu'ayant des parties diverses & distinctes elles ne peuvent se convertir les vnes dans les autres, & se reduire à l'vnité, autrement cette chose seroit estenduë & non estenduë. De sorte que l'Ame qui par l'aveu de tout le Monde est capable de cette conversion doit estre non seulement sans matiere, mais encore sans Extension.*

Nostre Censeur est vne vraye Cantharide qui gaste toutes les fleurs qu'elle

touche : Car je voy que les plus belles pensées des Auteurs dont il se sert se corrompent entre ses mains : il a tiré de Proclus vne maxime qui est veritable, mais le sens qu'il luy donne, & ce qu'il y adjouste la rendent fausse & ridicule.

Premierement, il croit que la Conversion dont parle Proclus se fasse par vn mouvement local, comme il est aisé à juger quand il dit que toutes les parties d'vne chose où se fait la conversion se doivent joindre & vnir ensemble : car pour se joindre il faut qu'elles se meuvent. Cependant Proclus ne parle que de la conversion qui se fait dans la connoissance, qui n'est pas vn mouvement local, mais vne simple alteration.

D'ailleurs, quand Proclus parle de la conversion de l'Ame, il entend ce que nous appellons ordinairement la Reflexion par laquelle l'Ame se replie & se reflechit sur sa propre connoissance. Et il est certain que cela prouve qu'elle est spirituelle ; non pas pour la raison qu'en

dit

dit nostre Critique, mais parce que l'Ame en se reflechissant sur elle-mesme fait abstraction de sa propre connoissance, & la considere comme separée de son sujet: Or il n'y a aucune puissance materielle qui puisse faire cette sorte d'abstraction, comme nous avons montré ailleurs. De sorte que Proclus a bien inferé de la Conversion de l'Ame, qu'elle estoit spirituelle: mais quand nostre Critique a voulu passer au-delà, & conclure ensuite qu'elle n'avoit point d'Extension, sa consequence est fausse & inutile, puisqu'il ne s'y fait aucun mouvement des parties sur lequel il l'avoit fondée.

Ie ne m'estonne pas qu'il tombe si souvent en cette sorte de defauts, parce qu'il a bien fait voir dans tout ce qu'il a écrit qu'il ne s'est pas fort appliqué à la Logique. Mais j'admire l'imprudence qu'il a euë icy, de ne considerer pas que la raison qu'il apporte détruit son opinion en la voulant establir. Car il veut prouver que l'Ame n'a point d'Extension; cependant il dit *qu'elle se convertit*

ſur ſoy-meſme, & que toutes les parties d'vne choſe qui ſe convertit ainſi doivent ſe joindre les vnes aux autres. Il faut donc que l'Ame ait des parties; & ſi elle a des parties, qu'elle ait vne Extenſion.

ART. VIII.

Refutation de ſa troiſiéme Raiſon, tirée des Images de la memoire.

Pag. 99.

SA troiſiéme Raiſon eſt priſe des Images qui ſe conſervent dans la memoire, & porte que *ſi l'Ame eſt eſtenduë il faut qu'elles le ſoient auſſi, parce qu'vne choſe ne peut eſtre receuë que conformément à l'eſtat de celle qui la reçoit; mais que c'eſt vne folie de croire qu'elles ſoient eſtenduës, parce que le Cerveau ſeroit trop petit pour contenir vn ſi grand nombre de choſes, & qu'il eſt impoſſible de concevoir comment elles pourroient eſtre dans l'Ame ſans confuſion.*

Majorem ad ſocordiam accedit.

Noſtre pauvre Cenſeur eſt bien malheureux: car il n'apporte aucune raiſon qui ne puiſſe eſtre employée contre luy.

Il dit, & il eſt vray, qu'vne choſe ne peut eſtre receuë que conformément à l'eſtat de celle qui la reçoit, & que c'eſt pour cela que les Images de la memoire doivent eſtre eſtenduës ſi l'Ame a quelque extenſion. Mais ne nous fournit-il pas là des armes pour le battre? Car il croit, & a raiſon, que ces Images ſont receuës dans le Cerveau, autrement pourquoy diroit-il *que le Cerveau ne les pourroit contenir ſi elles avoient quelque quantité:* Il faut donc qu'elles ſoient eſtenduës, puiſque le Cerveau qui les reçoit eſt eſtendu. Il adjouſte, *qu'eſtant en cét eſtat & en ſi grand nombre on ne ſçauroit concevoir comment elles ne faſſent pas confuſion.* Avant que de luy faire comprendre cette merveille, je voudrois bien qu'il me diſt s'il penſe qu'elles n'en deuſſent point faire ſi elles eſtoient indiviſibles. Car il ſemble que les choſes qui ont vne quantité propre, & qui eſt differente de celle des autres, peuvent eſtre mieux diſtinguées que celles qui n'en ont point. Il pourroit dire que cela ſeroit

bon ſi elles eſtoient ſeparées les vnes des autres, & comme cela ne peut eſtre parce qu'il n'y auroit pas aſſez d'eſpace dans tout le Cerveau pour donner à chacune ſa place particuliere quelque petite qu'elle fuſt, il eſt neceſſaire qu'elles ſoient indiviſibles. A la verité l'inſtance ſeroit raiſonnable; Mais nous y avons ſatisfait en noſtre Syſteme, où nous avons montré qu'elles ſont toutes enſemble en vn meſme endroit ſans faire confuſion, de la meſme maniere que les eſpeces ſenſibles de mille objets differens ſont dans vne meſme partie de l'Air ſans s'vnir & ſans ſe confondre. Or ces eſpeces-là ſont eſtenduës auſſi-bien que les images de la memoire parce qu'elles ſortent du corps, qu'elles y ſont receuës, qu'elles ſe rompent & ſe reflechiſſent. Ce n'eſt donc pas vne ſottiſe comme il parle, de croire que ces Images ſoient eſtenduës, au contraire ce ſeroit beſtiſe de ne le pas croire, non ſeulement par la raiſon que nous avons dite, mais encore parce qu'elles ſont materielles, qu'elles ſont produites

Socordiam. *Pag. 99.*

par des facultez corporelles, & que les maladies les effacent & les détruisent.

Neantmoins on pourroit dire en faveur de la Raison de nostre Critique, qu'il a entendu parler de la Memoire Intellectuelle dont les Images sont d'vn autre genre que celles de la Memoire Sensitive. Mais outre qu'il devoit marquer cette distinction pour oster l'equivoque qui se trouve en cette matiere ; ce qu'il dit du Cerveau n'a aucun rapport avec les Images intellectuelles, qui ne sont receuës dans aucune partie du corps, ni soutenuës d'aucun autre sujet que de l'Ame mesme. Quoy qu'il en soit, elles ont la mesme extension que l'Ame peut avoir, parce que si-tost que l'Entendement les a produites, elles se respandent comme vn éclair par toute sa substance: de la mesme maniere que celles de l'imagination se respandent par tout le Cerveau pour y estre conservées. Mais il n'y a point de confusion à craindre aux vnes & aux autres, comme nous avons amplement montré au quatriéme Livre de nostre Systeme.

ART. VI.

Refutation de sa quatriéme Raison, tirée de la nature du Sens, qu'il croit indivisible.

Pag. 99.

POVR quatriéme Raison il adjouste, *que non seulement la memoire est une faculté indivisible, mais encore que tous les sens sont de cette nature. 1° Parce que Aristote le dit. 2° Parce qu'ils connoissent les formes separées de la matiere, qui sont par consequent indivisibles. 3° Si l'Ame & les sens avoient quelque extension, ils ne pourroient connoistre comme ils font les diverses grandeurs des objets. Qu'enfin les plus doctes Platoniciens passent plus avant, & tiennent que mesme l'Ame vegetative n'est point estenduë, & que tout ce qu'on sçauroit dire contre leur opinion n'est pas considerable.* De tout cela il conclud qu'il n'y a point d'Ame qui ait extension.

Il faut examiner toutes ces propositions en détail, mais auparavant on peut dire en gros qu'elles ne prouvent point ce qui est en question. Car encore que toutes ces facultez fussent indivisibles, il

ne s'ensuivroit pas que l'Ame qui en est le sujet fust indivisible. A la verité vn sujet indivisible ne peut soutenir vne chose estenduë; mais vn sujet estendu peut recevoir vne chose indivisible, puisque le point est dans la ligne, & le moment dans le temps. De sorte que l'Ame peut estre estenduë quoy que ses facultez soient indivisibles, comme nous avons déja dit cy-devant.

Quand donc Aristote dit, *que ce qui sent, a vne grandeur, mais que le sens n'en a point;* il considere l'essence & la raison formelle du Sens, laquelle sans doute comme toute autre essence est indivisible, & qui à cét égard est toute en chaque partie de l'Ame. Mais cela n'empesche pas que la faculté n'ait son extension entitative, par laquelle elle est aussi toute en toutes ses parties. Il est vray qu'outre cette extension elle participe encore à celle de son organe, qui est quantitative & corporelle, mais ce n'est que par accident, celle-là n'estant propre qu'aux corps. *Page* 100.

Quant à ce que l'on dit, *que le ſens reçoit les formes des objets ſenſibles exemptes de toute matiere*, cela veut bien dire qu'elles n'ont pas la quantité qui accompagne la matiere, mais cela n'empeſche pas qu'elles n'ayent leur extenſion propre pour la raiſon que nous avons dite : Et par conſequent on ne peut pas dire qu'elles ſoient indiviſibles ; car celles qui ſe conſervent dans la memoire ne ſe diviſent pas ſeulement par l'eſprit, mais encore elles ſe ſeparent réellement, ſe diminuant peu à peu en ſorte qu'on ne ſe peut ſouvenir que d'vne partie des choſes qu'elles repreſentent. Et cette derniere obſervation fait bien voir que le Critique s'eſt bien abuſé, quand il a dit *que ces formes n'eſtoient point differentes de la fonction de l'Ame*, puiſqu'elles ſubſiſtent dans la memoire, encore que l'Ame n'agiſſe plus.

Pag. 100. Sa troiſiéme Raiſon par laquelle il veut prouver que le ſens eſt indiviſible, porte *que ſi l'Ame & les eſpeces ſenſibles avoient quelque extenſion propre le ſens de la veuë ne pourroit jamais connoiſtre la grandeur*

des

des objets quelle qu'elle fuſt, puiſque l'image par laquelle on la doit connoiſtre eſt reduite à vn point dans la prunelle, & par conſequent devenant ainſi indiviſible, elle ne peut repreſenter la quantité des objets. Contre cela on peut dire premierement qu'il n'eſtoit point de beſoin de joindre icy l'Extenſion de l'Ame avec les Eſpeces ſenſibles : car elle ne fait rien pour la Raiſon qu'il apporte, puiſque ſans elle ſa concluſion auroit toûjours ſon cours ; & que meſme quand l'Ame n'auroit point d'extenſion, l'indiviſibilité des Eſpeces toute ſeule rendroit impoſſible la connoiſſance de la grandeur des objets. Car comment vne eſpece indiviſible pourroit-elle repreſenter vne choſe eſtenduë ? D'ailleurs cette raiſon n'eſt pas en ſa place, puiſqu'il n'eſt pas icy queſtion des Eſpeces ſenſibles, mais de l'Ame & des ſens. Cela ſoit dit en paſſant pour marquer le peu de jugement qu'a noſtre Cenſeur, qui ne ſçait pas diſcerner les choſes qui luy ſont inutiles d'avec les neceſſaires, ni les lieux où il les doit placer.

Pag. 101. In puncto pupillæ recipitur.

Au fond ſa Raiſon eſt appuyée ſur deux fauſſetez ; l'vne que l'Eſpece eſt reduite à vn point dans la prunelle ; l'autre que la connoiſſance ſe fait en ce point là. Car comme la prunelle a ſa largeur, quoy que tantoſt plus grande, & tantoſt plus eſtroite, l'Eſpece qui y entre ſe conforme à ſon eſtenduë, & partant elle n'eſt pas alors reduite à vn point. Il eſt vray que ſes rayons paſſant à travers, ſe doivent aprés croiſer & ſe reduire par conſequent au point où ſe fait le croiſement ; mais ce n'eſt pas dans la prunelle que cela ſe fait, c'eſt dans l'humeur *vitrée*, où neantmoins la viſion ne ſe fait pas ; parce qu'il faut que l'Eſpece recouvre l'extenſion qu'elle avoit avant l'interſection de ſes rayons, pour toucher le ſens qui ne peut juger des choſes indiviſibles.

Ie ſçay qu'en quelque maniere que cela ſe faſſe, il y a de la difficulté à faire voir comment le ſens peut connoiſtre la grandeur des objets par la petite eſtenduë que l'Eſpece a dans la Retine où ſe

fait la viſion ; & noſtre Cenſeur l'a touchée en paſſant, mais il n'a apporté que la plus mauvaiſe opinion qu'on ait euë ſur ce ſujet. Il ſemble à la verité qu'il ne l'approuve pas ; mais n'ayant pas propoſé la veritable, il laiſſe, avec le ſoupçon qu'il l'a ignorée, ſon raiſonnement qui eſt fondé là-deſſus, douteux & incertain. Car s'il ne ſçait point comment le ſens de la veuë connoiſt la grandeur des objets ; pourra-t-il perſuader qu'il y ait abſurdité que ce ſens ait de l'extenſion ? Peut-eſtre qu'il eſt neceſſaire qu'il ſoit eſtendu pour la connoiſtre. Et c'eſt ce qu'on luy peut objecter encore ſur vne autre raiſon qu'il adjouſte à la precedente, & qu'il tire du meſme ſujet.

Car il dit *que ſi l'Ame & les ſens avoient quelque eſtenduë, ils ne pourroient juger de la grandeur des objets que conformément & ſelon le modele de celle qui leur eſt propre, & qu'ainſi ils leur paroiſtroient tous de pareille grandeur : tout de meſme que l'œil imbu de quelque couleur eſtrangere voit tous les objets ſous l'apparence de cette couleur.* Pag. 101.

Cette raison sans doute va plus droit que l'autre, mais elle n'est pas moins foible, quelque belle apparence que luy donne la comparaison dont elle est ornée.

Premierement, l'Extension de l'Ame n'est pas du mesme genre que celle des objets; car celle-là est entitative, & l'autre est categorique & quantitative : Et par consequent l'vne ne peut estre le modele ni la mesure de l'autre dans la connoissance. Secondement, l'Ame ne peut juger de la grandeur des objets conformément à la sienne, si elle ne connoist la sienne: Et comment connoistroit-elle la sienne, puisqu'elle ne se connoist pas elle-mesme? Ie dis bien davantage, elle ne connoist pas mesme son organe. Car il est certain que l'Ame sensitive ne peut agir sans luy, & que luy & elle tiennent lieu d'vne seule & vnique cause dans l'action qu'ils font. Et comme vne cause n'agit pas sur soy-mesme, l'Ame ne peut ni se connoistre, ni connoistre son organe. C'est pourquoy l'œil ni la faculté vi-

ſive ne ſe voyent point, le ſens du toucher ne ſent point ce qu'il eſt, ni la partie où il reſide.

D'ailleurs l'Ame ſenſitive ne connoiſt les objets de la veuë que par le moyen des eſpeces, mais l'Extenſion de l'Ame n'en peut avoir aucune; non ſeulement parce qu'elle n'eſt point colorée, mais encore parce qu'il faut que les eſpeces viennent de dehors, & par conſequent elle luy eſt inconnuë ; & n'eſtant point connuë, elle ne peut eſtre le modele, ni la meſure de la grandeur des objets qui viennent à ſa connoiſſance.

Il faut donc remarquer qu'il y a en toutes les choſes des proprietez & des conditions qui ne regardent que leur nature & leur exiſtence ſans avoir aucun rapport à leurs actions, comme ſont l'Vnité, la Singularité, l'Indiviſibilité, & autres ſemblables : car il y a des choſes qui n'agiſſent point, qui ne laiſſent pas d'avoir toutes ces proprietez. C'eſt pourquoy il n'y a aucune proportion à garder entre elles & leurs actions. En effet

ce ſeroit mal raiſonner de dire que parce que l'Ame eſt ſinguliere, elle ne peut connoiſtre que les choſes ſingulieres; que parce qu'elle eſt indiviſible, toutes choſes luy doivent paroiſtre indiviſibles. L'Extenſion entitative eſt de ce genre-là: car c'eſt vne proprieté qui regarde preciſément la nature & l'exiſtence de l'Ame, & quand elle n'auroit aucune puiſſance d'agir il faudroit qu'elle fuſt eſtenduë, puiſqu'elle eſt eſſenciellement bornée. Cela eſtant ainſi, noſtre Cenſeur jugera luy-meſme qu'il a mal conclu quand il a dit que ſi l'Ame a vne grandeur il faut qu'elle connoiſſe celle des objets ſenſibles conformément à la ſienne, parce que ſa connoiſſance eſt indépendante de ſon extenſion, & qu'il n'y a aucun rapport ni proportion entre elles.

C'eſt pourquoy il n'a pas bien pris ſes meſures quand il a comparé l'Extenſion de l'Ame à la couleur eſtrangere qui ſe trouve au devant du cryſtallin, parce que cette extenſion n'a aucune liaiſon avec le ſens, & n'a point d'eſpece pour

ſe faire connoiſtre; au lieu que cette couleur a la ſienne propre, qui ſe porte à l'endroit où la viſion ſe fait, qui touche le ſens & qui altere toutes les images des objets qui ſe meſlent avec elle.

Enfin noſtre Critique couronne toutes les belles raiſons que nous venons d'examiner par le témoignage des plus ſçavans Platoniciens, *qui tiennent que toutes les Ames, juſques à la vegetative meſme qui ſe trouve dans les Plantes, ſont indiviſibles, & n'ont aucune eſtenduë.* Mais comme il n'a pas compris le ſens de ceux qu'il a citez cy-devant, j'ay grand ſujet de douter qu'il ait bien entendu ces derniers. Et veritablement s'il eſtoit bien conſeillé, il ne traduiroit jamais hors de chez eux les ſentimens de ces grands Hommes, car je voy que par tout où il les a employez, il les a traittez ſi mal qu'ils auroient ſujet de s'en plaindre, & de dire que cette belle Academie où ils ont eſté élevez eſt en toutes façons tombée entre les mains des barbares.

Pag. 102.

ART. X.

Comment l'Ame eſt toute en tout le corps, & toute en chacune de ſes parties.

APRES cela le Cenſeur reprend ſon eſprit critique pour chicaner ſur l'explication que je donne à la maxime receuë dans l'Eſchole, que l'Ame eſt toute en tout le corps, & toute en chacune » de ſes parties. Car j'ay dit que cela ſe de» voit entendre de l'eſſence & de la nature » de l'Ame & non pas de ſon entité. Qu'il » eſt certain que toute la ſubſtance de » l'Ame n'eſt pas toute en vne ſeule partie, » puiſqu'elle eſt auſſi en toutes les autres; » Et que de dire qu'elle eſt toute en vn en» droit, & qu'en meſme temps elle eſt » auſſi toute en vn autre, ce ſont des pa» roles qu'on ne ſçauroit entendre, & qui » ne ſignifient rien. Car qui dit tout, ex» clud tout ce qui eſt hors de luy, & ſi » l'Ame eſtoit toute en vne ſeule partie il » faudroit que tout ce qui eſt hors de cet» te partie ne fuſt plus de l'Ame, ou qu'il » y euſt autant d'Ames qu'il y a de parties.

Que

Que cela ſe doit donc entendre de l'eſſen- «
ce & de la nature de l'Ame ; parce que «
l'eſſence de toutes les choſes homogenes «
eſt toute en toute la choſe & toute en «
chaque partie, mais non pas l'entité qui «
ſe partage diverſement. Car vne goutte «
d'eau a toute l'eſſence & toute la nature «
de l'eau, mais elle n'a pas toute la ſubſtan- «
ce de l'eau qui eſt en toute la riviere. «

Sur tout cela noſtre Critique ſe met d'abord à déplorer le malheur de la Philoſophie *qui ne peut propoſer aucune verité pour certaine & évidente qu'elle ſoit, qui ne puiſſe eſtre éludée par quelque deſtour artificieux, ou par quelque diſtinction nouvelle. Que la pluſpart veulent accommoder les choſes à leur ſens, & non pas leur ſens aux choſes ; & que toute la diverſité d'opinions qui diviſe les Philoſophes, vient de ce que les vns conſultent leur entendement, & que les autres ſe laiſſent conduire par leur imagination.*

Delà il conclud *que ce ſont ces derniers qui croyent que l'Ame a quelque extenſion, parce que l'imagination qui les inſtruit ne*

peut rien conceuoir qui ne ſoit corporel, ni leur repreſenter l'Ame que comme vn corps; & qu'il ne faut pas s'eſtonner s'ils ne peuuent comprendre qu'elle ſoit toute en chaque partie, puiſque cela eſt contraire à la nature des choſes qui ſont eſtenduës, & par conſequent corporelles.

Enfin il finit le recit de toutes ces calamitez publiques par vne charitable exhortation qu'il fait à ceux qui veulent entrer en connoiſſance de ces formes immaterielles & metaphyſiques, de n'auoir aucun commerce auec les ſens, & d'éleuer leur eſprit au deſſus de leur imagination, qu'autrement ils paſſeront pour fous.

Ie ſuis d'accord de toute ſa theſe puiſqu'elle le regarde auſſi bien que ceux qu'il a voulu noter; mais pour ſon hypotheſe, je ne ſuis pas ſi fou que d'eſtre de ſon advis. Car vne choſe pour eſtre eſtenduë n'eſt pas corporelle, & vne extenſion ſpirituelle n'eſt pas vn ouvrage de l'imagination, mais d'vn entendement éleve au deſſus des ſens. Ce n'eſt pas que j'approuve cette grande abſtraction de

l'eſprit dont il parle; car il arrive ſouvent que le voulant eſloigner ſi fort de l'imagination, on l'eſloigne auſſi du ſens commun, c'eſt à dire du bon ſens. Témoin Averroës, qui eſt le premier, qui luy a donné cét advis, & qui a eu les plus extravagantes opinions ſur la nature de l'Ame qu'aucun ait jamais euës. Témoin encore Pierre Petit, qui s'eſt ſi fort alambiqué l'eſprit ſur la Nature divine, qu'il s'eſt imaginé que Dieu avoit les meſmes bornes que le monde, & qu'il n'en pouvoit créer vn nouveau, ni produire de nouvelles eſpeces en celuy-cy. N'en déplaiſe à tous ceux de qui il a emprunté ces extravagances, ce n'eſt pas ſeulement vne folie, c'eſt vne fureur que de les ſouſtenir.

Au fond pour me faire avouër que Pag. 109.
l'Ame eſt toute entiere en chaque partie du Corps, il me demande, *ſi je trouve impoßible qu'vne choſe ſoit au meſme temps toute dans tout l'eſpace qu'elle occupe, & toute en chacune de ſes parties. Car ſi je l'accorde, il faudra*, dit-il, *que je renonce*

à la foy que je dois avoir du Corps de I. C. dans l'Euchariſtie : & ſi je le nie, pourquoy Dieu n'aura-t-il pû faire dans l'Ame ce qu'il a fait dans vn Corps ? Et là-deſſus, parce que je puis dire que ce qu'il a fait en celuy-cy eſt vn Miracle, il ſe donne beaucoup de peine à montrer que ce qui eſt Miracle en vn ſujet ne l'eſt pas en vn autre, & qu'enfin la nature des Subſtances ſpirituelles eſtant toute admirable, ſa maniere d'eſtre le doit eſtre auſſi.

Ce tiercelet de Philoſophe ſe bat à la perche inutilement, & ſe met en peine de prouver meſme par des Miracles que l'Ame eſt toute en chaque partie : & le pauvre homme ne voit pas qu'il n'eſt pas queſtion de cela, puiſque j'en ſuis d'accord. Il s'agit de ſçavoir comment cela ſe doit entendre. Il me ſemble que c'eſt là le vice qu'on appelle *ignoratio elenchi*.

Ie reſponds donc à ſa demande, & luy dis que je luy accorde plus qu'il ne veut. Car je ne crois pas ſeulement que le Corps adorable de N. S. eſt tout entier ſous chaque partie des eſpeces Sacramen-

tales, mais que l'eſſence de toutes les choſes eſt auſſi toute en chacune de leurs parties : Et de plus que cette maniere d'eſtre eſt en quelque façon manifeſte & ſenſible dans la Lumiere qui porte l'image du corps lumineux dans tout l'eſpace qu'elle éclaire & toute en chacune de ſes parties. Mais comme j'ay dit cy-devant, toutes ces choſes-là pour eſtre de la ſorte ne laiſſent pas d'avoir leur eſtenduë. Car je ne veux pas mettre ſa foy à l'épreuve ſur cét article comme il a fait la mienne, luy mettant en queſtion s'il croit que le Corps adorable de N. S. n'ait pas ſon eſtenduë, & ſi toutes ſes parties ne ſont pas diſtinctes & ordonnées comme le corps humain le demande. Ie ne doute nullement de la creance qu'il en doit avoir. Mais ſi cela eſt ainſi, pourquoy l'Ame qui comme ce ſacré Corps eſt toute en chaque partie, n'aura-t-elle pas ſon eſtenduë comme luy ? Et ce doit eſtre là ſon ſentiment, puiſque tout ce grand diſcours inutile de Miracles, n'eſt que pour montrer que ce qui ſe fait dans le Corps

de I. C. se fait aussi dans l'Ame ; & par consequent il doit croire que puisque ce sacré Corps a son extension propre, l'Ame doit aussi avoir la sienne.

Quelque creance qu'il en ait, il est certain que tout ce qui se passe dans le tres-auguste Sacrement est miracle & vn miracle si singulier que la Toute-puissance de Dieu n'en a point donné d'autre exemple en quelque autre corps que ce soit. Mais le Miracle ne consiste pas dans la seule maniere d'estre tout en chaque partie indivisiblement, puisqu'il y a d'autres choses qui l'ont comme luy, sans miracle ; mais en ce que c'est vn corps qui ne peut souffrir l'indivisibilité en quelque maniere que ce soit sans le secours de la Toute-puissance. Car il y est comme l'essence est dans les choses, *per modum essentiæ*, disent les Theologiens. Ce qui fait bien voir à nostre Censeur que cette distinction n'est ni ridicule, ni nouvelle, & qu'elle ne donne point la gesne à la maxime de l'Eschole, comme il veut persuader.

Facetâ & novâ.

Au reste *quand de grace il veut bien ſuppoſer que c'eſt par miracle que les Subſtances ſpirituelles ſont dans les choſes de la meſme maniere que le Corps de I. C. eſt au Sacrement ; parce que*, dit-il, *leur nature eſt toute admirable.* Cette raiſon ne vaut rien pour ſoutenir cette ſuppoſition, dautant que ce n'eſt pas l'admiration qui fait le miracle, puiſqu'il y a mille choſes que nous admirons où il n'y a point de miracle. N'eſt-ce pas vn cas merveilleux qu'vn homme qui a tant leû Ariſtote le Maiſtre du Raiſonnement, n'ait point profité de ſes leçons & qu'il raiſonne ſi mal ; cependant il n'y a là aucun miracle, parce qu'il fait cela ordinairement & ſelon la portée de ſon eſprit, & que le miracle n'eſt que des choſes extraordinaires, & qui ne ſont point naturelles. Pag. 107.

Ie ne veux point toucher à la raiſon de S. Auguſtin, qu'il apporte mal à propos pour prouver que l'Ame n'a point d'extenſion : car elle ne montre autre choſe ſinon qu'elle eſt toute en chaque partie ; Pag. 109.

Et il n'eſt pas queſtion de cela, puiſque j'en ſuis d'accord; mais de ſçavoir ſi cette maniere d'eſtre exclud l'extenſion de l'Ame de la ſorte que je l'ay expliquée.

ART. XI.

Ce que c'eſt que le Tout. Calomnies du Cenſeur.

La doctrine de St Auguſtin ne luy a donc ſervi de rien, & moins encore ſon exemple; Car ſans ſe ſouvenir de la douceur & de la moderation de cét Homme incomparable; il l'a quitté l'eſprit tout plein de fiel & d'amertume qu'il a reſpanduë dans les injures qu'il a vomies contre moy, *diſant que je ſuis Sophiſte, vn chicaneur impudent, & vn Philoſophe de mauvaiſe foy.* Vn ſi furieux emportement fera ſans doute croire au Lecteur qu'il a découvert dans mon Ouvrage quelque nouvelle hereſie, ou quelque horrible blaſpheme que j'ay fait contre Dieu. Non, ce n'eſt point cela; c'eſt que j'ay appliqué la definition qu'Ariſtote a donnée du Tout, aux Subſtances ſpirituelles

Pag. 112. Mera cavillatio, nec ingenui Philoſophi, ſed protervè vitiligantis.

tuelles : ou pluſtoſt c'eſt que la raiſon que j'en ay tirée l'a mis en deſordre & l'a jetté dans la neceſſité de l'éluder par des outrages n'ayant rien de ſolide à luy oppoſer. Car ce qu'il dit qu'*Ariſtote n'a définy le Tout qu'à l'égard des choſes corporelles*, c'eſt vne de ces diſtinctions qu'on peut appeller avec luy nouvelles & ridicules. Puiſque Ariſtote n'a point fait cette reſtriction, que pas vn de ſes Commentateurs n'en a parlé, & que c'eſt dans ſa Metaphyſique où il traite des choſes generales qu'il a ainſi définy le Tout, qui par conſequent devoit convenir à tous les genres de choſes, qui pouvoient porter ce nom là. Et quand ces obſervations ne ſeroient pas conſiderables, la raiſon dont le Cenſeur appuye ſa reſtriction eſt impertinente : *Les exemples*, dit-il, *qu'apporte Ariſtote ſon de choſes corporelles*. Qu'importe : il a propoſé ceux qui eſtoient les plus connus ; il en a donné deux, & il pouvoit ſe contenter d'vn ſeul.

Mais outre cela, qui conſiderera les pa-

roles d'Ariſtote , verra bien que noſtre Critique ne les a pas entenduës. Οὗ γὰρ μηδὲν ἔξω τοῦτ' ἐστι τέλειον καὶ ὅλον. *cujus nihil extra est* , qui n'a rien hors de ſoy , qui a tout ce qui luy appartient. C'eſt là la veritable definition du Tout , & ce qu'il adjouſte aprés n'en eſt qu'vne explication. Οὕτω γὰρ ὁριζόμεθα τὸ ὅλον, οὗ πρὸς τὰ μέρη μηδὲν ἄπεστι, οἷον ἄνθρωπον ὅλον, καὶ κιβώτιον. *Car nous definiſſons ainſi le Tout , auquel il ne manque rien à l'égard de ſes parties.* Il ne dit pas à qui il ne manque aucune partie ; parce qu'vne partie qui n'auroit pas tout ce qui luy eſt neceſſaire ne rendroit pas la choſe entiere & parfaite.

Aprés tout je n'ay pas employé la définition d'Ariſtote , quoy que je me ſois ſervi de ſa penſée ; mais je l'ay miſe en
» termes plus forts & plus generaux. Qui
» dit, tout , exclud tout ce qui eſt hors de
» luy. C'eſt-là vne propoſition qu'on peut mettre au rang des notions communes qui ſont generales , & qui n'ont beſoin que du ſens commun pour eſtre entenduës & pour eſtre accordées. Sur vn ſi ſo-

lide fondement j'ay donc bien conclu, que ſi l'Ame eſt toute en vne partie, il faut que tout ce qui eſt hors de cette partie ne ſoit plus de l'Ame, ou qu'il y ait autant d'Ames qu'il y a de parties. Et parce qu'il eſt veritable qu'elle eſt en toutes les parties, il s'enſuit que cette totalité ne ſe peut entendre que de l'eſſence & de la nature de l'Ame, & non pas de ſon entité qui n'eſt pas toute en vne partie.

C'eſt en cét endroit que ſa bile s'eſt répanduë dans les injures que je viens de marquer, auſquelles meſme il a voulu donner le comble *en comparant mon opinion avec celle du plus impudent Athée qui fut jamais; forgeant à plaiſir vn dialogue de cét Impie avec le Preſtre qui l'aſſiſtoit*, que les plus exactes relations de ſa mort nous apprennent n'avoir jamais eſté fait, & que Vanin n'avoit garde de faire, eſtant auſſi grand Philoſophe que noſtre Cenſeur l'eſtime. Pag. 112.

Mais pour donner quelque vray-ſemblance à cette fable, il y devoit adjouter

vne verité, que pendant qu'on chaſtioit cét impoſteur, vn inſolent Critique ſouffroit auſſi le chaſtiment que meritent ceux qui ne gardent aucune moderation dans la cenſure qu'ils font des autres, & qui deshonorent la Philoſophie par les termes outrageux que l'envie & la malignité leur inſpirent. Pour moy, je ne me vangeray de ceux qu'il a vomis contre moy que par le mépris que j'en fais, & ne luy veux reprocher autre choſe ſinon qu'il eſt auſſi imprudent en matiere d'injures qu'en matiere de doctrine.

ART. XII.

Quelle difference il y a entre l'Entité & l'Eſſence.

NOVS voicy arrivez à ſon troiſiéme Chapitre, où j'aurois trouvé quelque ſujet de me conſoler par le nombre de ceux qu'il a mal traittez comme moy, s'il ne m'en avoit donné vn plus grand d'indignation, voyant vn jeune novice
Page 114.
qui ſort de l'eſchole *faire paſſer tous les Philoſophes des derniers ſiecles pour des Reſ-*

reurs, & tout ce qu'ils nous ont enseigné de nouveau pour des extravagances de la Philosophie malade, ou plustost mourante. Voilà la plus haute & la plus ridicule insolence dont vn homme pourroit estre capable ; & qui est d'autant plus estrange, qu'il condamne tous ces gens-là sans entendre ce qu'ils enseignent. Car ayant mis au rang de leurs erreurs la distinction de l'Essence & de l'Entité ; il dit *qu'ils appellent Entité, la multitude des parties homogenes, & qu'ils la font differente de la quantité.* Il s'abuse, les plus sçavans ne disent rien de tout cela : au contraire, ils enseignent, & il est vray, que l'Entité n'est point vne multitude, puisque la plus petite goutte d'eau a son entité particuliere, qu'vn degré de chaleur a aussi la sienne. De plus qu'elle se trouve dans les parties heterogenes aussi bien que dans les homogenes ; car la teste, l'œil & la main ont la leur propre. Enfin ils ne se sont point avisez de marquer qu'elle fust differente de la quantité, non seulement parce qu'il n'estoit pas necessaire aprés en

Inter alia deliria Philosophiæ ægrotantis vel potiùs morientis.

avoir expliqué la nature, mais encore parce que la quantité a la ſienne particuliere.

Il faut donc luy apprendre que le mot d'Eſſence ſe prend en deux façons ; ou comme la nature réelle & exiſtente d'vne choſe, ou comme la raiſon formelle de cette nature. La premiere s'appelle Entité, qui n'eſt autre choſe que l'Eſſence exiſtente & actuelle ; l'autre ſe nomme ſimplement Eſſence, qui eſt vne notion abſtraite & metaphyſique que l'Entendement ſe forme conſiderant cette nature ſeparée de tous ſes accidens & de ſon exiſtence meſme ; c'eſt-pourquoy elle eſt indiviſible, parce que l'eſprit la conçoit ſeparée de ſon extenſion, ſi tant eſt qu'elle en ait quelqu'vne. Cela eſtant ainſi, la diſtinction que l'on a faite de l'vne & de l'autre eſtoit neceſſaire, puiſqu'elle marque des choſes que l'on ſçait eſtre differentes : car toute l'eſſence de l'eau eſt dans vne goutte, mais toute la ſubſtance de l'eau n'eſt pas dans cette goutte : Et de plus quand il n'y auroit aucune eau, &

qu'il ſeroit meſme impoſſible qu'il y en euſt ſon eſſence ne laiſſeroit pas de ſubſiſter; mais non pas ſon entité, parce qu'il faut qu'elle ſoit, ou qu'on la ſuppoſe exiſtente.

Nonobſtant toutes ces raiſons noſtre Cenſeur dit, que *c'eſt vne réverie de la Philoſophie moderne qui eſt à l'agonie, & taſche de le montrer par deux moyens; l'vn* Pag. 114. *que les Anciens n'en ont point parlé; l'autre qu'elle détruit leurs principes.*

Mais qu'importe que les Anciens n'en ayent point parlé; ont-ils parlé de tout? Les Sciences qui eſtoient jeunes dans l'Antiquité ſe ſont accreuës par l'âge, & les experiences qu'elles ont faites leur ont donné des connoiſſances qu'elles n'avoient pas: C'eſt-pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi elles parlent maintenant plus juſte qu'elles ne faiſoient dans leurs premieres années. Il faut ſans doute avoir vn grand reſpect pour ces Hommes admirables qui nous ont ouvert le chemin de la Philoſophie, & qui nous ont fait part des connoiſſances qu'ils y avoient

acquises; mais ce respect ne doit pas aller jusques à l'esclavage, & ceux qui nous veulent assujettir à ne penser & à ne parle qu'avec les Anciens, meriteroient d'estre avec les Anciens. Aprés tout, si le Censeur sçavoit les regles du Syllogisme, il sçauroit qu'en matiere de preuves testimoniales l'argument negatif ne prouve rien : ainsi il doit souffrir sans murmure, qu'on mette *neant* sur cét Article.

Pag. 114.

L'autre ne luy sera pas alloüé non plus, car il l'a fondé sur la mauvaise notion qu'il a euë de l'Entité, qu'il croit faussement estre la multitude des parties homogenes, & que c'est elle qui en fait la distinction. Et là-dessus il s'écrie *que c'est ruiner les fondemens de toute la Philosophie ancienne, qui pose pour vn principe certain que toute la distinction & division des parties dépend de la quantité; d'où il conclud tacitement* (car il a oublié de s'en expliquer) *que si on introduit l'Entité dans les choses, la quantité y sera inutile. Parce que supposant que l'Entité est la multitude*

titude des parties, le nombre & la distinction des parties ne dépendra plus de la quantité. Mais je luy dis aussi que cette raison est inutile, parce qu'elle est appuyée sur vne definition de l'Entité qui ne vaut rien. De sorte que je suis d'accord avec luy de tout ce qu'il dit de la Quantité, pourveu qu'il sçache qu'il y en a vne Categorique & l'autre Transcendante. Car cela supposé, il est vray que toute distinction de parties vient de la Quantité, & que l'Entité mesme ne reçoit le plus ni le moins que par la Quantité qui se trouve en elle. Pag. 115.

Aprés cela, *il tombe sur la question tant debatuë dans les Escholes touchant la maniere dont les qualitez deviennent plus fortes; & pretend montrer que cela ne se fait point par aucune addition de degrez;* & veut sans doute inferer delà que les qualitez n'ont aucune entité, présupposant toûjours que l'entité consiste dans la multitude des parties. Pag. 117.

Mais outre que nous venons de montrer que ce fondement est faux; comme il ne

s'agit icy que de l'entité des ſubſtances, & principalement de l'Ame, & non pas de celle des accidens, qui n'eſt entrée en cette recherche que comme vn incident de la queſtion; nous ne voulons pas perdre le temps à refuter l'opinion qu'il a apportée là-deſſus: C'eſt aſſez de l'advertir que les qualitez qui ſont actuellement en quelque ſujet ont leur entité propre, puiſque l'entité n'eſt rien que l'eſſence actuelle & exiſtente. De plus, qu'elles croiſſent par quelque choſe qui leur ſurvient de nouveau, & qu'elles s'affoibliſſent en la perdant; & que cela ſuffit pour dire qu'elles ont des parties & par conſequent vne extenſion; car qui dit plus ou moins dit extenſion. Enfin, quand elles n'auroient rien de tout cela, il demeure neantmoins pour conſtant par la force de nos raiſons & par la foibleſſe de celles que noſtre Cenſeur a propoſées, que l'Ame a vne Entité, & que c'eſt à l'égard de cette entité qu'elle eſt répanduë en toutes les parties du corps.



Quelle est l'Extension de l'Ame.

II. PARTIE.

ART. XIII.

Il y a deux sortes d'Extension, la Categorique, & l'Entitative.

APRES avoir proposé ma premiere raison, qui montroit que l'Ame avoit vne extension, j'ay « dit immediatement aprés que « c'estoit vne erreur de reduire l'Extension « à la Quantité corporelle & categorique; « parce que les Anges avoient la leur pro- « pre aussi bien que les accidens spirituels, « comme les Vertus, la Grace divine, & la « Lumiere de Gloire, qui sont plus ou « moins grandes, qui sont égales ou iné- « gales. Et qu'outre cela, Dieu pouvoit « détruire toute la quantité corporelle de « quelque corps que ce fust sans luy oster « rien de sa substance; & qu'en cét estat il « *Pag.* 119.

» auroit encore toutes ſes parties integran-
» tes & ſubſtancielles ; d'où je concluois
» qu'outre la quantité Categorique, il y en
» avoit vne autre qu'on nommoit Entita-
» tive, parce qu'elle eſtoit attachée à l'enti-
» té des choſes. A quoy j'adjouſte maintenant vne conſideration qu'il eſtoit aiſé de tirer de mes paroles : que cette Extenſion Entitative eſt de deux ſortes, l'vne Spirituelle qui ſe trouve dans les choſes ſpirituelles, & l'autre Materielle qui accompagne les materielles ſoit ſubſtance ſoit accident. Car il eſt certain que l'extenſion d'vn corps dépoüillé de ſa quantité, n'eſt pas ſpirituelle, puiſqu'elle eſt attachée à la matiere.

Le Lecteur jugera bien que j'avois fort à propos joint cette diſtinction à la preuve que j'avois donnée de l'Extenſion de l'Ame, pour ne laiſſer pas le ſoupçon que je l'euſſe faite corporelle en luy donnant vne extenſion corporelle. Neantmoins, noſtre Cenſeur l'a malicieuſement détachée de ma raiſon, & l'en a eſloignée de plus de quatre-vingts pages ; afin que la

laissant ainsi suspecte il fist cependant couler plus favorablement ses objections comme tenant le party le plus seur & le plus raisonnable. Mais cét artifice luy sera maintenant inutile non seulement par la découverte que j'en fais, mais encore par la foiblesse que j'ay fait observer en tous ses raisonnemens.

Voyons donc comment enfin il se démeslera de ce Corps dépoüillé de toute sa quantité categorique, qui doit avoir dans cét estat toutes ses parties substancielles & integrantes. D'abord il dit *qu'il veut fortifier la consequence que j'en tire par vne maxime de l'Eschole, qui asseure qu'il y a plus de matiere en vn pouce de terre qu'en deux pouces d'eau ; & que ce plus de matiere ne se pouvant appliquer à la quantité puisqu'il y a moins de quantité en vn pouce qu'en deux, cela se doit entendre des parties qui sont propres à la matiere.*

Tout ce qui vient d'vn Ennemy doit estre suspect, & le secours qu'il offre est à craindre; c'est-pourquoy je ne puis me fier à celuy que me donne nostre Censeur.

Ie reconnois l'adreſſe qu'il a euë d'entortiller nos deux raiſons enſemble afin de pouvoir s'échaper de la mienne par le moyen de celle qu'il apporte ; & je voy que d'vn peu de terre il a formé de la pouſſiere pour jetter aux yeux du Lecteur. En effet, ſans plus parler du Corps dépouïllé de ſa quantité, il s'arreſte à ce Pouce de terre, & dit, *que le plus de matiere qui s'y trouve, & que les parties qu'on s'y figure n'y ſont qu'en puiſſance.* Mais ce terme, qui ſert d'eſchapatoire à tant de difficultez, ne ſe peut appliquer aux parties ſubſtancielles & integrantes qui demeurent dans le Corps privé de ſa quantité categorique. Car ſi on en admet l'hypotheſe on ne peut deſavouër qu'il n'ait vne teſte, des bras & des jambes ; & ces parties n'y ſont pas ſeulement en puiſſance, elles y ſont actuellement, auſſi bien que la matiere dont elles ſont faites.

Pag. 119.

I'accorde bien qu'elles ſont en puiſſance à l'égard de la quantité dont elles ſont dépouïllées ; mais non pas à l'égard de leur extenſion entitative ; parce que

cette extension n'est pas differente réellement de leur substance, n'estant qu'vne modification qui n'est jamais réellement differente de la chose modifiée. De sorte que si ces parties-là ont leur entité, & il n'en faut pas douter puisqu'on suppose qu'elles subsistent, il faut qu'elles ayent aussi leur Extension actuelle, parce qu'elles sont essenciellement & actuellement bornées, & que l'extension suit la nature de la borne, devant estre actuelle quand la borne l'est en effet.

Le Censeur adjouste, *que si ce corps dépoüillé de sa quantité ne laisse pas d'avoir son estenduë naturelle & ses parties integrantes dans lesquelles il se peut diviser, la quantité ne luy servoit de rien puisqu'elle ne luy pouvoit donner que ce que l'extension entitative luy donne. Et par consequent n'ayant toutes deux qu'vn mesme vsage elles ne sont point differentes; & tous ces divers termes par lesquels je les ay voulu distinguer sont inutiles, la multitude des noms ne diversifiant point les choses, & chacun ayant la liberté d'en donner plusieurs à vne* Pag. 120.

seule, comme les Arabes ont fait pour le chameau qu'ils ont appellé de trois cens soixante noms differens.

Pag. 121.

Nous parlerons tantost de ce que la quantité sert au corps ; mais en attendant je luy donne advis en bonne amitié que dans la seconde impression de son Livre il supprime cette ridicule erudition du Chameau qu'il a alleguée; car il n'est point vray qu'il ait trois cens soixante noms dans la Langue Arabique : Et sans doute il a pris le nombre que font les lettres numerales de son nom , pour celuy d'autant de noms differens. Vne si grande béveuë est digne de tous les noms qu'on a donnez à cette grosse beste, quand ils passeroient le nombre de trois cens soixante.

ART. XIV.

L'Extension Categorique donne l'Impenetrabilité. Les Corps glorieux perdent leur quantité Categorique.

NOSTRE Censeur, aprés avoir examiné tout ce que j'ay dit de la quantité

quantité Categorique, trouve *que je n'ay rien apporté qui la puisse distinguer de l'Entitative que l'Impenetrabilité qu'elle donne aux corps.* Il n'a pas bien cherché, car il auroit trouvé qu'outre cette difference qui est sans doute la plus considerable, elles different encore en ce que la Categorique est vn accident absolu qui peut estre separé de son sujet par la Toute-puissance de Dieu; mais que l'Entitative n'est qu'vne modification qui ne peut par quelque puissance que ce soit subsister separée de son sujet, parce que les modifications ne sont pas réellement differentes des choses modifiées: autrement ce seroit separer vne chose d'elle-mesme. Ie ne sçay pas ce qu'il eust pû dire contre cette distinction, mais contre l'autre il tasche de montrer que l'Impenetrabilité n'est pas vn solide fondement de la difference qui doit estre entre-elles. *La raison qu'il employe pour cela est tirée des Corps glorieux qui ont leur quantité naturelle & categorique, & ne laissent pas de se penetrer les vns les autres.* Mais à cét ar-

gument qui est commun dans les Escholes, on respond que ces corps-là ont veritablement & radicalement l'Impenetrabilité, mais que par le privilege de la gloire l'effet en est suspendu. De sorte que par tout où cét empeschement surnaturel ne se trouve point, la quantité ne manque jamais de communiquer l'impenetrabilité qui luy est naturelle.

Il n'y a point de personne raisonnable qui ne doive s'en tenir là, & approuver vne distinction qui est soustenuë du consentement general de toute la Theologie.

Cependant celà ne plaist pas à nostre Censeur qui dit, *que personne ne sçait au vray la source de l'impenetrabilité des corps, que peut-estre elle ne vient pas de leur quantité, mais ou de leur substance grossiere, ou de quelque autre qualité qui est propre à l'estat caduc & perissable où ils sont en ce monde, & dont ils sont délivrez dans la gloire.*

Il faut confesser qu'il y a quelques-vns de ces doutes-là qui sont assez raisonnables. Car il est difficile de comprendre

comment la quantité qui ne confifte qu'en de fimples furfaces, qui eft vn accident fterile & purement paffif, puiffe donner à la fubftance des corps cette invincible fermeté par laquelle ils fe refiftent mutuellement & fe deffendent les vns aux autres l'entrée dans le lieu qu'ils occupent.

A cela on pourroit dire premierement que fans de grandes & puiffantes raifons il ne faut pas s'oppofer au fentiment general de tous les Philofophes; car depuis que la Philofophie eft née il n'y en a point eu qui n'ait affeuré que la Quantité eft la feule qui rend les corps impenetrables; & s'il s'en eft trouvé quelques-vns qui femblent avoir dit le contraire, c'eft qu'ils ont pris la penetration dans le fens que le peuple luy donne, & non pas felon que les Philofophes l'entendent. D'ailleurs, qu'on examine tant que l'on voudra les diverfes difpofitions de la matiere, il ne s'en trouvera aucune qui puiffe eftre la caufe de l'Impenetrabilité. Car la fubtilité qui femble eftre la plus propre

pour la penetration y est inutile, puisque les corps les plus subtils ont la mesme resistence à la penetration que les plus grossiers, comme il est aisé à juger par les efforts qu'ils font quand ils sont pressez. Qu'enfin, il ne faut pas s'estonner si la quantité, quoy que ce ne soit qu'vn accident, cause cette fermeté dans les corps, puisque le froid en fait autant sur l'eau qu'elle glace, & qui de molle & coulante la rend dure & ferme, & la petrifie en quelque sorte. De maniere qu'on peut conclurre de là que la Quantité dans les corps corruptibles n'est pas vne simple extension, mais vne extension impenetrable : l'Impenetrabilité estant comme vne proprieté essencielle que Dieu luy a donnée pour fixer & determiner les corps & toutes leurs parties, afin qu'ils ne se confondissent point & qu'ils peussent sans empeschement faire les actions ausquelles ils sont destinez.

Si cela estoit ainsi, il y auroit lieu de croire que les Corps devenant glorieux perdent cette Quantité, qui ne convient

& ne ſe donne qu'aux corps periſſables; & que paſſant dans vn eſtat tres-parfait & qui approche de la ſpiritualité, ils ſont déchargez de toutes les imperfections de la matiere qu'ils avoient auparavant. Car puiſqu'ils en perdent la peſanteur, l'opacité & la denſité, pour eſtre agiles, tranſparens & ſubtils, quel inconvenient y a-t-il qu'ils en perdent auſſi la quantité corporelle, qui eſt la compagne de la corruption & qui ne leur eſt plus vtile pour fixer leurs parties, puiſqu'elles ne font plus les fonctions qu'elles faiſoient dans cette vie mortelle; Et que l'entitative qui leur reſte leur donne l'eſtenduë qui leur eſt neceſſaire, & n'empeſche point la penetration que demande leur ſubtilité. Enfin, le Corps en perdant la quantité corporelle ne perd rien de ſon eſſence, de ſon entité, ni de ſes parties, & acquiert la condition des choſes ſpirituelles, devenant en quelque façon ſpirituel, comme l'appelle S. Paul. En ce cas là l'objection des corps glorieux ne donneroit aucune atteinte à l'Impenetrabilité

par laquelle nous voulons que la quantité Categorique ſoit differente de l'Entitative.

Mais quelque vray-ſemblance qu'il y ait en cette conjecture, il la faut ſoumettre au jugement de nos Maiſtres, & nous contenter de ce que nous avons dit avec eux ſur ce ſujet.

ART. XV.

Refutation des Raiſons du Cenſeur, pour montrer que la Quantité Categorique n'eſt pas impenetrable.

Page 125.

NOSTRE Cenſeur perſiſte *à décrier noſtre diſtinction de la quantité, ſur ce que je donne à celle qui eſt Categorique le nom de Corporelle, & à l'Entitative ceux d'Intelligible & de Spirituelle.* *Parce*, dit-il, *que ſur ce modele il n'y a rien icy bas à qui on ne puiſſe appliquer ces differences; pourquoy ne pourra-t-on pas dire de la matiere auſſi bien que de la quantité qu'il y en a vne qui eſt corporelle & l'autre Spirituelle.*

Il y a ſans doute beaucoup de choſes

qui souffrent cette distinction ; car il y a des substances corporelles, il y en a aussi de spirituelles ; il y a des accidens de l'vne & l'autre sorte ; mais il y en a aussi ausquels elle ne se peut appliquer, parce qu'il y auroit contradiction. Qui diroit vne matiere spirituelle diroit en mesme temps que ce seroit vne matiere qui ne seroit pas matiere ; parce que la matiere & l'esprit sont negatifs l'vn de l'autre, & enferment vne opposition contradictoire. Pour dire le vray, cette objection n'est guere spirituelle, tant elle est grossiere, non plus que celle qu'il adjouste aprés, quand il dit que *si l'extension des Anges est vne quantité transcendante, comme je l'appelle, il faudra que chaque genre de choses ait la sienne propre, & qu'il y en ait vne non seulement pour les substances spirituelles, mais encore pour les accidens. Qu'ainsi outre que la division que nous en avons faite en deux especes ne sera pas complette ; ce sera confondre les natures de toutes choses & renfermer les lumieres de la Philosophie dans vn chaos de pensées indigestes & mal*

Pag. 126.

Omnem Philosophiæ lucem in vnum indi-

gestum cogitationum perplexissimarum & malè cohærentium chaos conflare.

ordonnées. Voilà bien de belles paroles perduës. Il n'y a aucun Terme Transcendant dont on ne puisse dire la mesme chose, & tous les Philosophes qui les ont introduits doivent estre tombez dans les mesmes absurditez que le Censeur me reproche. Chaque Terme Transcendant a vne notion generale qui souffre aprés ses distinctions selon les genres des choses ausquelles elle s'applique. Ainsi l'Extension a sa notion generale, qui se divise aprés en categorique & entitative ; & l'entitative est de deux sortes ; l'vne qui convient aux substances, & l'autre aux accidens : est-ce là confondre les choses ? Quand il y auroit là quelque chaos, ce ne seroit pas à nostre Censeur à le débroüiller, l'envie ni la malignité n'ont jamais esté employées à cela, il n'y a eu que l'amour.

Pag. 127.

Aprés cela, pour affoiblir la difference que nous avons donnée à la Quantité Corporelle, il entreprend de montrer *que cette quantité n'est pas necessairement ni de soy impenetrable, & que la penetration des corps*

corps n'eſt pas au deſſus du pouvoir de la nature. C'eſt-là ſans doute vne belle & grande entrepriſe, dans laquelle, s'il ne reüſſit pas, il aura toûjours merité la gloire d'avoir beaucoup oſé; & d'autant-plus qu'il a abandonné ſes protecteurs ordinaires, qui ſont les anciens Philoſophes. Pour moy qui ſuis du Païs des Conjectures, je n'ay garde de condamner ſon deſſein, & dans le peu de connoiſſance que nous avons des veritez philoſophiques, j'approuve qu'on mette à l'examen les maximes meſme les plus receuës, & qu'on les tourne de tout ſens pour voir celuy qui ſera le plus raiſonnable. Mais il ne faut pas pourtant s'écarter des opinions communes ſans avoir de grandes raiſons. Voyons donc ſi celles de noſtre Cenſeur ſont de ce nombre.

Il dit premierement que *s'il y avoit quelque choſe qui puſt empeſcher la penetration des corps, ce ſeroit la Quantité : mais qu'elle n'a pas ce pouvoir là, parce que ſa raiſon formelle ne conſiſte pas à n'eſtre point penetrée, mais à étendre la matiere ; & que* Pag. 128.

la penetration n'empesche point qu'elle ne l'estende. En second lieu ; puisque selon moy les Anges tout estendus qu'ils sont se penetrent les vns les autres, il s'ensuit que l'Extension de soy & de sa nature ne resiste pas à la penetration ; & que s'il y a quelque chose dans les corps qui s'y oppose, ce doit estre quelque autre disposition de la matiere ; & non pas son extension, parce qu'elle est la mesme aux vns & aux autres : & qu'enfin, il est inutile de la distinguer en Corporelle & Spirituelle, parce que ce ne sont point là des differences qui conuiennent à l'Extension.

Toutes ces raisons sont aprés enjoliuées de quelques autoritez qu'il a creû fauorables à son opinion. Mais pour les refuter en peu de paroles, c'est assez de dire que ce sont autant de Paralogismes, ou de Sophismes les plus grossiers qui se puissent faire ; car d'vne chose dite absolument ils portent consequence pour vne autre qui est conditionnée. N'est-ce pas se mocquer de raisonner ainsi ? L'Extension en general n'empesche point la pe-

netration, donc l'Extenſion categorique ne la doit point empeſcher. C'eſt comme ſi l'on diſoit : la ſubſtance de ſoy n'eſt ni vivante ni inanimée : donc l'animal n'eſt ni vivant ni inanimé. L'animal comme genre n'eſt ni raiſonnable ni irraiſonnable, donc l'homme n'eſt ni l'vn ni l'autre. En verité, il faudroit encore vne fois renvoyer à l'eſchole vn ſi pauvre Logicien. Qu'il ſçache donc qu'il eſt vray que la raiſon formelle, ou pour parler plus correctement l'effet formel de l'Extenſion generalement priſe eſt d'eſtendre les choſes : Mais l'Extenſion Categorique a cela de plus qu'elle les rend impenetrables, parce que l'impenetrabilité eſt la difference qui reſtraint l'Extenſion generale à cette eſpece. De ſorte que lors qu'il dit que la raiſon formelle de la quantité des corps c'eſt de les eſtendre & non pas de les rendre impenetrables ; il confond la raiſon formelle de l'Extenſion en general avec la raiſon formelle de la Quantité Categorique : en quoy il ſe trompe, parce que l'impenetrabilité eſt vne proprieté in-

ſeparable de cette quantité.

Ie ne veux pas luy reprocher qu'il
Pag. 129. m'impoſe icy vne choſe où je n'ay pas penſé, car *il me fait dire que je ne veux pas que les parties de l'Ange ſe penetrent les vnes les autres, parce que leur ſubſtance ſe pourroit reduire à vn point, ce qui ſelon moy eſt vne choſe impoßible.* Non, je n'ay point tiré cette conſequence qui ne vaut rien; car je tiens que les parties de l'Ange ſe peuvent penetrer, & que pour cela elles ne ſçauroient jamais eſtre reduites à vn point. I'ay bien dit que l'Ange qui eſt eſſenciellement eſtendu ne peut ſe reduire à vn point, parce qu'il ſeroit alors eſtendu & non eſtendu; & que la quantité demeurant quantité ne peut eſtre reduite à vn point, parce qu'elle ne ſeroit plus quantité. Mais il ne ſe trouvera en aucun endroit de mon diſcours que j'aye avancé que les parties de l'Ange ne ſe penetrent point; au contraire en parlant de la Quantité Categorique, j'ay aſſeuré qu'elle n'avoit eſté donnée aux corps que pour fixer & déterminer leurs parties

afin qu'elles ne ſe confondiſſent point, & qu'elles peuſſent faire leurs actions : Et qu'elle n'eſtoit point neceſſaire aux ſubſtances intellectuelles, parce que leurs actions ne dépendent d'aucun organe, & que toutes leurs parties ſont homogenes. Que pour ces raiſons elles n'avoient point eu d'autre quantité que l'entitative, qui ſouffre la penetration. Mais il ne faut pas s'eſtonner s'il n'a pas bien leû ce que j'ay écrit, l'Envie a la veuë mauvaiſe.

Que ſi ſes yeux l'ont trompé pour ce qui me regarde, ſon jugement a bien fait vne plus grande béveuë dans les autoritez qu'il a apportées pour ſouſtenir ſa conjecture, car elles ne parlent que de la penetration priſe populairement dont il n'eſt pas icy queſtion. Et quand meſme elles luy ſeroient favorables, ce n'eſt pas icy le lieu de les faire valoir, puiſqu'il n'y a que la raiſon qui y puiſſe eſtre écoutée. Paſſons donc à l'inſtance qu'il fait contre l'Extenſion que j'appelle Corporelle.

ART. XVI.

Refutation des Raisons du Censeur, pour prouver que la Quantité ne peut estre appellée Corporelle.

Pag. 136.

IL dit premierement *que d'estre Corporel ou Incorporel sont des differences estrangeres à la nature de l'Extension, parce qu'elles n'entrent point en son essence, & que l'Extension estant commune aux corps & aux esprits, c'est un genre qui doit estre abstrait & separé de toutes ces differences.*

2° *Que ces differences appartiennent au genre de la substance privativement à tout autre; parce que de l'union de la matiere & de la forme naist immediatement l'estre corporel; de sorte que ce ne peut estre une difference de l'Extension qui est un accident, si ce n'est que l'on fust si ignorant que de donner une mesme difference à la substance & à l'accident.*

Qu'enfin, *les differences sont toûjours du mesme ordre de choses que le genre, & partant que l'estre corporel est du mesme ordre qu'est la substance, & ne peut estre de celuy*

de la quantité; d'où il conclud par ſurabondance de droit, que par ce principe, la penetrabilité & l'impenetrabilité ne conviennent point à l'Extenſion, puiſqu'elles ſont auſſi d'vn autre genre, la penetration appartenant au mouvement local, ou à la ſituation.

Toutes ces raiſons ne prouvent autre choſe ſinon que noſtre Cenſeur eſt ou ignorant ou Sophiſte. Car outre que la premiere tombe dans le meſme vice que celle qu'il a apportée cy-deſſus contre l'Impenetrabilité; & qu'il n'eſt pas icy queſtion de l'Extenſion en general, qui de ſoy n'eſt ni corporelle, ni ſpirituelle, non plus qu'elle n'eſt ni penetrable ni impenetrable; mais de l'Extenſion Categorique, qui eſt neceſſairement impenetrable & corporelle.

Ce terme de Corporel, ſe prend en deux façons, ou pour ce qui eſt corps; ou pour ce qui convient & appartient au corps: car il y a des ſubſtances corporelles & des accidens corporels, tout de meſme qu'il y a des ſubſtances ſpirituel-

les & des qualitez ſpirituelles. S'il n'a pas ſceû cette diſtinction que tout le monde ſçait, qu'il l'apprenne, & qu'il confeſſe en meſme temps que c'eſt mal raiſonner de dire que l'Extenſion ne peut eſtre corporelle, parce qu'il n'y a que les ſubſtances qui puiſſent eſtre appellées ainſi, puiſqu'il y a d'autres choſes qui ſont corporelles. Mais s'il l'a ſceuë, il ne peut éviter le blaſme d'avoir voulu abuſer le Lecteur par vn equivoque.

Pag. 137. Il n'a pas mieux reüſſi dans ſa derniere raiſon: car outre qu'il confond la penetration avec la penetrabilité, qui ſont deux choſes differentes, la penetration eſtant vn mouvement, & la penetrabilité vne qualité dont la penetration eſt l'effet; il s'eſtend inutilement ſur les conditions des differences eſſencielles: car il n'eſt pas icy queſtion de ces differences-là, & je n'ay dit nulle part (en marquant que la quantité eſt corporelle ou ſpirituelle, penetrable ou impenetrable) que c'en fuſſent les differences eſſencielles; c'eſt aſſez que c'en ſoient les proprietez,

qui

qui pour l'ordinaire ſont employées pour diſtinguer les choſes, parce qu'il y a fort peu de differences eſſencielles qui nous ſoient connuës. Quand on dit dans l'Eſchole que la faculté de Hennir diſtingue le cheval d'avec tous les autres animaux; que d'eſtre Maſle ou Femelle rend differens ceux qui ſont d'vne meſme eſpece: ne ſont-ce pas là des differences fort exactes pour les diſtinguer les vns des autres, quoy qu'elles ne ſoient pas eſſencielles? Peut-eſtre ne ſçait-on point la difference qui fait partie de l'eſſence de la Quantité categorique; c'eſt aſſez que l'on ſçache que l'Impenetrabilité eſt vne qualité qui luy eſt tellement propre, qu'elle ne convient à aucune autre, & qu'elle peut paſſer pour vne de ſes differences. Cela eſtant ainſi, toutes les differences ne ſont pas du meſme ordre que le genre, puiſque les proprietez ſont des accidens qui ſervent de differences à la ſubſtance, & partant il n'y a aucun inconvenient que l'Impenetrabilité ſoit vne qualité, & qu'elle ſerve de difference à la Quantité.

ART. XVII.

Que la Quantité Categorique fixe & determine les parties du corps. Que la Penetration empescheroit les actions des parties.

» SVR ce que j'ay dit, Que la Nature » avoit donné aux corps la Quantité » corporelle pour fixer & determiner leurs » parties, afin qu'elles ne se confondissent » point & qu'elles se maintinssent dans l'v- » nité qui est necessaire aux organes pour » faire les fonctions ausquelles ils sont de- » stinez : Il oppose plusieurs raisons, si on peut les appeller ainsi, estant si foibles qu'elles seroient sifflées sur les bancs si quelque novice en Philosophie les avoit proposées.

Pag. 138. Il dit donc premierement, *qu'encore que la penetration se peust faire, il ne seroit pas necessaire qu'elle se fist toûjours ; & que dans les intervalles du temps qu'elle ne se feroit point, les parties pourroient faire leurs actions en liberté ; qu'ainsi il n'estoit point necessaire qu'elles fussent perpetuellement impenetrables.*

Outre qu'il ſuppoſe vne choſe qui eſt naturellement impoſſible ; il eſt certain qu'en quelque temps que ſe fiſt la penetration, elle empeſcheroit en ce moment là, l'action des organes où elle ſe feroit. Car ſi par exemple quelque corps ou trop chaud ou trop froid penetroit le cerveau, il faudroit qu'il ſe meſlaſt avec les organes de l'imagination, & qu'il les changeaſt par le meſlange de ſa ſubſtance & par l'alteration de ſes qualitez ; auquel cas, ſans doute, la connoiſſance qui demande vne ſi grande pureté & vne ſi exacte temperature ſeroit empeſchée ou depravée. Or que cét inconvenient arrive vne ſeule fois, ou meſme qu'il puiſſe ſeulement arriver, c'eſt aſſez pour obliger la Nature à y pourvoir, & principalement en des actions d'où dépend le ſalut ou la perte entiere de l'animal ; puiſqu'il y a des rencontres où le defaut de connoiſſance le peut faire tomber dans le dernier peril. Mais que dis-je, vne ſeule fois, à tous momens cét inconvenient pourroit arriver par l'agitation des hu-

meurs qui se fait dans les passions, dans les maladies, & dans les mouvemens du corps. Car ces humeurs penetreroient la substance du cerveau, & corromproient ainsi toutes ses fonctions.

L'vnique moyen que la Nature pouvoit donc employer pour empescher ces desordres, c'est l'Impenetrabilité qu'elle a donnée aux corps : car en affermissant leurs surfaces elles servent de bornes qui les separent les vns des autres, & de barrieres qui s'opposent à l'irruption de ceux qui les veulent forcer. Et certainement, on peut dire que l'Impenetrabilité est aux organes, ce que leur sont les parties qui leur servent de deffenses. Car bien que le danger d'estre blessez arrive rarement, la Nature a esté si prevoyante qu'elle les a pourveus pour toûjours des moyens de s'en garentir. Ainsi, dés le moment qu'elle forme les yeux, elle leur donne les paupieres & les sourcils, pour arrester les choses qui les pourroient offenser.

Que si elle a eu ce soin pour conserver les moindres actions, à plus forte rai-

ſon l'a-t-elle deû avoir pour les plus importantes auſquelles l'Impenetrabilité ſert de deffenſe ; & ce d'autant plus qu'elle deffend encore toutes les autres, comme nous avons dit.

Quant à ſa ſeconde raiſon, je ne ſçay ſi j'entends bien ce qu'il veut dire, ou s'il a bien entendu ce que j'ay dit. Car elle porte *que je conclus de la puiſſance à l'acte, comme s'il eſtoit neceſſaire que la penetration ſe fiſt toûjours, parce qu'elle ſe peut faire.* Premierement, je ne me ſouviens point d'eſtre jamais tombé en cette vicieuſe façon de raiſonner, & je n'ay jamais avancé ni que les Anges ſe penetraſſent toûjours actuellement, ni que les corps reſiſtaſſent toûjours actuellement à la penetration. I'ay bien dit que les corps eſtoient toûjours impenetrables, & c'eſt peut-eſtre le fondement qu'il a eu du defaut qu'il m'impute ; comme ſi l'impenetrabilité des corps eſtoit l'acte de la puiſſance qui les rend impenetrables : auquel cas ce ſeroit conclurre qu'ils ſont toûjours impenetrables, parce qu'ils ont toû-

jours cette puiſſance. Mais le mot d'acte & d'action ſe prend en pluſieurs façons : tantoſt il ſignifie l'action de la cauſe efficiente, tantoſt celle de la forme, c'eſt à dire l'information. En ce dernier ſens on peut conclurre de la puiſſance à l'acte, & il eſt vray que tout le temps qu'vne forme ſubſiſte, tout autant de temps elle informe ſon ſujet : de ſorte que ſuppoſé qu'il y ait vne qualité qui donne l'Impenetrabilité aux corps, tandis que cette qualité ſubſiſtera, tout autant de temps ils ſeront impenetrables; De la meſme façon que l'ame anime le corps tout le temps qu'elle y demeure.

Mais peut-eſtre que noſtre Cenſeur n'a pas penſé à cela ; & qu'il n'a eu d'autre deſſein en m'imputant ce defaut de raiſonnement, & celuy de petition de principes, que de donner à ſes Lecteurs vne mauvaiſe opinion de mon ouvrage; ſçachant bien que la calomnie quelque fauſſe qu'elle ſoit, trouve ſouvent quelque creance dans les eſprits, & laiſſe toûjours quelque tache à la reputation de ceux

qu'elle attaque. Quoy qu'il en ſoit, ſa raiſon avoit beſoin de quelque clarté qu'il ne luy a pas donnée. Paſſons à vne autre.

Elle porte *que je mets pour vn fondement aſſeuré vne choſe fort incertaine, à ſçavoir que la penetration empeſcheroit les actions. Parce*, dit-il, *que cét empeſchement ne peut venir que de la part de la ſubſtance ou de la part de ſes qualitez; qu'il n'y a point de doute pour celles-cy, puiſque je tiens qu'elles ſe penetrent ſans cauſer aucun empeſchement à leurs actions. Mais qu'il ne peut venir du coſté de la ſubſtance: parce que l'action d'vne choſe ne pouvant eſtre alterée ni empeſchée que par le defaut de ce qui en eſt la veritable cauſe: la ſubſtance qui n'agit point de ſoy, mais ſeulement par ſes qualitez, ne peut eſtre de ſoy la cauſe de l'action, & par conſequent le deſordre qu'y cauſeroit la penetration ne pourroit alterer ni empeſcher l'action des organes.*

Tout cét argument n'eſt pas ſeulement ſophiſtique, il eſt composé de propoſitions notoirement fauſſes. Premierement,

de ce que la ſubſtance n'eſt pas de ſoy cauſe des actions, conclure qu'elle n'eſt cauſe d'aucun deſordre qui arrive aux actions, c'eſt d'vne choſe dite avec reſtriction tirer conſequence à vne autre ſimplement & abſolument dite, *à dicto ſecundùm quid ad dictum ſimpliciter non valet conſequentia*, comme diſent les Eſcholes. Tout ce qu'il pourroit inferer de l'antecedent, ce ſeroit que la ſubſtance n'eſt de ſoy cauſe d'aucun deſordre des actions. Mais cela ne feroit rien pour luy ni contre moy, s'il ſe trouve qu'elle en ſoit cauſe par accident. Qu'importe pour moy que la penetration de la ſubſtance fuſt de ſoy où par accident cauſe du deſordre des actions?

Quant à ſes propoſitions, la diviſion qui ſouſtient ſon raiſonnement ne vaut rien. Car ce n'eſt pas aſſez de dire que l'empeſchement des actions vient de la ſubſtance ou de ſes qualitez, puiſqu'il peut venir d'ailleurs; comme de la quantité, de la ſituation, des choſes exterieures, &c. & il dit luy-meſme que le feu peut eſtre

eſtre rarefié à tel point qu'il ne pourra éclairer ni échauffer : car il ne perdroit rien alors de ſa lumiere ni de ſa chaleur, mais elles ne pourroient agir, parce que la rarefaction les auroit relaſchées par la ſituation qu'elle leur donneroit.

Sa ſeconde propoſition, qui porte que la Subſtance n'eſt pas de ſoy cauſe de l'action, eſt encore bien plus mauvaiſe; car outre que le mot, *de ſoy*, eſt équivoque & ſe dit en pluſieurs ſens differens : il eſt certain que chaque Subſtance particuliere eſt la cauſe propre & principale de ſes actions, *actiones ſunt ſuppoſitorum*. Car les accidens n'agiſſent point d'eux-meſmes, ils agiſſent en vertu de la ſubſtance : & quand Ariſtote dit que le feu n'échauffe pas entant qu'il eſt feu, mais entant qu'il eſt chaud, le mot de *chaud* comprend & la ſubſtance du feu & la chaleur qu'il a. Car comme l'artiſan eſt de ſoy la veritable cauſe de ſon ouvrage, quoy qu'il opere par le moyen de ſes inſtrumens, il en eſt de meſme de la Subſtance à l'égard de ſes actions qu'elle fait par

l'entremise des qualitez qui sont ses veritables instrumens. C'est pourquoy on dit dans l'Eschole qu'elle agit *vt quod*, c'est à dire comme cause principale, & que les qualitez agissent *vt quô*, comme cause auxiliaire.

Si cela est ainsi, la maxime qu'il propose, que l'action d'vne chose ne peut estre alterée ni empeschée que par le defaut de ce qui en est la veritable cause, luy est inutile pour prouver que la Penetration de la substance ne pourroit empescher les actions des organes, puisque il est vray que la substance est la cause veritable & principale de toutes les actions. Outre que cette maxime est notoirement fausse, si elle se prend absolument ; parce que nous voyons que les actions sont empeschées par diverses circonstances qui n'alterent point la cause qui les produit ; Et la distinction qui est si commune entre les Medecins, que les fonctions des parties sont alterées ou par le vice des facultez, ou par quelque defaut estranger, *ab errore externo*, ne devoit

pas eſtre ignorée par vn homme qui ſe qualifie Medecin de Paris.

Aprés cela, pour appuyer ſon opinion *il apporte l'exemple des Anges qui ſe penetrent eux-meſmes ſans que cela empeſche leurs actions.* Mais il ne ſe ſouvient pas de ce qui eſt en queſtion. Nous ne parlons pas de la Penetration en general, mais de la Penetration des dimenſions corporelles & categoriques, qui en confondant les organes corromproit toutes leurs actions. Or les Anges n'ont point ces dimenſions-là, ni aucun organe corporel, & par conſequent le Cenſeur n'en peut rien conclure à mon deſavantage, tombant à ſon ordinaire dans le ſophiſme *à dicto ſimpliciter.*

Mais, dit-il, *pour montrer que la raiſon que j'apporte à deſſein de prouver que les Anges n'ont point eu beſoin de la quantité categorique & impenetrable, à ſçavoir parce que leurs actions ne dépendent d'aucun organe, & que toutes leurs parties ſont homogenes; pour montrer, dis-je, que cette raiſon ne vaut rien; c'eſt que les Elemens*

ont außi leurs parties homogenes, & qu'ils ſont leurs actions ſans aucun organe. Cependant, ils ne ſont pas privez de la quantité dont eſt queſtion.

A la verité, les Elemens n'ont aucun organe ; mais ils ſont deſtinez pour former tous les organes; & la Quantité qu'ils ont, eſt la ſource & l'origine de celle qu'ont tous les corps qui en ſont compoſez. C'eſt-pourquoy puiſque ceux-cy devoient avoir leurs parties fixes & déterminées, pour faire leurs actions ſans empeſchement, il eſtoit neceſſaire que les Elemens leur fourniſſent la Quantité, qui eſt la ſeule qui peut fixer & déterminer les parties. Et comme les Anges n'ont pas beſoin d'organes, & qu'ils ne ſont point deſtinez pour faire aucune action organique, c'eſt avec raiſon qu'ils ont eſté privez de cette quantité.

ART. XVIII.

La Quantité a vne cause finale.

ENFIN, pour détruire ma proposition jusques dans ses fondemens, il dit, *que c'est vne mocquerie de chercher quelle est la fin pour laquelle la Quantité a esté donnée aux corps:* & tasche de prouver qu'elle n'en a point par des raisons sophistiques. Ie ne puis pas dire s'il les a employées de bonne foy les croyant veritables; ou si c'est par l'artifice ordinaire dont il se sert pour rendre mes opinions suspectes. Mais de quelque part qu'elles viennent, il faut par pitié le desabuser, ou par prudence découvrir sa malice.

Il dit donc, *que ceux qui cherchent quelle est la fin de la Quantité dans les corps s'engagent en de grandes sottises, s'ils cherchent autre chose que la fin pour laquelle les corps ont esté faits, & que cette question est facile à resoudre: car il y en a vne generale qui est commune à toutes les choses, à sça-*

voir de contribuër à l'ordre & à la beauté de l'Vnivers, qui consistent dans la varieté & dans l'harmonie des parties dont il est composé : l'autre est propre aux corps, à sçavoir d'agir, de patir, d'exciter nos sens, & d'avoir enfin tout ce qui est conforme à leur nature. Mais de chercher la raison pourquoy la quantité a esté donnée aux corps, c'est vne recherche inutile & impertinente, Car où la quantité fait toute l'essence du corps comme les Anciens ont creu ; ou elle part immediatement de son essence. Or personne ne demande pourquoy l'essence & les proprietez conviennent à leur sujet, dautant que ce sont les premieres raisons des choses qui estant simples & toûjours les mesmes ne connoissent aucune cause pour laquelle elles sont ce qu'elles sont ; & comme dit Averroës, c'est vne impertinence de chercher la fin dans vne chose simple ; de sorte que de demander pourquoy le corps est estendu, c'est comme si l'on demandoit pourquoy le corps est corps, parce que c'est son essence d'estre estendu. Mais dautant qu'il y a deux sortes de quantité, l'vne qui est inde-

terminée, par laquelle les ſubſtances corporelles ſont differentes des incorporelles, & l'autre qui eſt determinée & qui ſuit la forme ſubſtancielle. Ce qui a eſté dit cy-deſſus ſe doit entendre de la premiere : car pour l'autre il eſt certain qu'elle eſt diverſifiée en tous les corps, & que chacun a la ſienne propre qui eſt convenable à l'action qu'il doit faire.

Noſtre Cenſeur a embaraſſé ce raiſonnement de tant de paroles & de choſes ſuperfluës, qu'il eſt excuſable s'il a oublié dans la concluſion ce qu'il avoit dit au commencement. Car d'abord il condamne de ſottiſe ceux qui cherchent quelle eſt la fin de la quantité dans les corps, & neantmoins il conclud que la quantité qu'il appelle Determinée en a vne particuliere. Pour éviter la contradiction où il eſt tombé, & pour ne ſe pas charger de l'impertinence dont il accuſe les autres, il ne devoit pas faire ſa propoſition ſi generale, il la devoit reſtraindre à la Quantité Indeterminée, & dire que ceux-là ſont impertinens qui cherchent

la fin de cette quantité-là.

A la verité, cét expedient l'euſt ſauvé de ces defauts-là, mais il ne l'euſt pas garenty de l'erreur qui reſte en cette propoſition. Car il n'eſt pas vray que la Quantité Indéterminée n'ait aucune fin. Comme le mot de Fin marque l'action ou l'vſage, il eſt vray que cette quantité n'a point d'action, mais elle a ſon vſage, puiſqu'au jugement meſme du Cenſeur, c'eſt par elle que les choſes corporelles ſont differentes des incorporelles. C'eſt donc à cela qu'elle ſert, c'eſt là ſon vſage: & cette fin n'eſt pas peu conſiderable, comme celle qui regarde la diverſité des ſubſtances où conſiſte, ainſi qu'il dit, l'ordre & la beauté de l'Vnivers.

Oüy mais! cette quantité fait toute l'eſſence du corps, ou c'en eſt vne proprieté eſſencielle; & on ne demande point quelle eſt la fin des eſſences & des proprietez.

Ie réponds premierement, qu'il change icy le ſujet de la queſtion. Car nous ne parlons pas icy du corps mathematique dont toute l'eſſence conſiſte dans la quantité,

tité, mais du corps Physique dans l'essence duquel la quantité n'entre point. En second lieu, quand l'on dit que la Fin n'est point considerée dans les Essences & dans les Proprietez, on entend parler des notions de l'Entendement, qui sont abstraites & separées de toutes leurs circonstances; mais non pas de l'essence & de la nature existente des choses. Il en faut dire autant des choses Simples dont parle Averroës, car celles-là se font par abstraction, où la fin n'est point considerée; mais celles qui sont simples par nature ont leur fin particuliere; & l'on n'accuse point d'impertinence les Medecins ni les Philosophes quand ils cherchent à quelle action ou à quel vsage les parties simples & similaires qui entrent dans la composition du corps, sont destinées.

Pour éclaircir cette matiere, il faut observer. 1° Que tous les effets de la Nature se font ou par Necessité sans qu'elle ait dessein de les faire, ou pour vne Fin qu'elle se propose ἐξ ἀνάγκης, ἢ οὗ ἕνεκα; & que la Fin se rapporte ou à l'action ou à l'v-

ſage : Car il y a des choſes qui n'agiſſent point qui ne laiſſent pas d'avoir leur vſage, comme la Medecine enſeigne. En ſecond lieu, que des choſes qui ſe font par Neceſſité, il y en a qui ſont de pure neceſſité ſans avoir aucune Fin : & d'autres qui en ont quelqu'vne, mais qui n'eſt pas de la premiere intention de la Nature, eſtant ſeulement de la ſeconde. Et c'eſt ce qu'Ariſtote nomme κατάχρησις, qui n'eſt pas, *Abus*, comme on le traduit ordinairement, mais vn vſage d'aprés-coup que l'on pourroit appeller *poſtiche*. Ainſi, la Nature n'a point deſſein de produire les excremens, elle ne ſonge qu'à faire les coctions ; mais par neceſſité les excremens s'engendrent de cette operation-là. Et de ces excremens, il y en a qui ne ſervent à rien, & d'autres qui ont leurs vtilitez propres ; comme la bile qui ſert à faire & à avancer les évacuations.

Cela préſuppoſé, l'Extenſion Entitative n'a aucune Fin, & ſe fait par pure neceſſité : car ce ſeroit en vain que la Nature auroit intention de la faire, puiſque

ſans cette intention elle ne laiſſeroit pas de ſe faire, dautant qu'elle ſuit neceſſairement l'entité des choſes : Et la raiſon en eſt que tout eſtre creé eſt eſſenciellement & neceſſairement borné, & doit par conſequent avoir neceſſairement vne extenſion. Il n'en eſt pas ainſi de l'Extenſion Categorique, elle a eſté deſtinée pour vne Fin ſoit generale, qui eſt la fixation & l'impenetrabilité des corps, ſoit particuliere qui convient aux eſpeces particulieres & qui eſt proportionnée aux fonctions qu'elles doivent faire : Car les vnes l'ont plus grande, les autres plus petite ; & toutes l'ont modifiée par diverſes figures & par diverſes proportions conformes à leur nature.

ART. XIX.

Raiſons Topiques, pour montrer que l'Ame a vne Extenſion. Qu'il y a, en Dieu, vne Extenſion Virtuelle, & quelle elle eſt.

APRES les raiſons ſolides & eſſencielles par leſquelles j'avois prouvé « l'Extenſion de l'Ame, j'y en avois ad- «

» joûté d'autres qui estoient de bienseance,
» & qui toutes seules n'estoient pas capa-
» bles d'establir cette verité, mais qui pou-
» voient fortifier la creance que les pre-
» mieres en avoient donnée. I'avois donc
» dit, que l'Ame ayant esté faite à l'image
» & à la ressemblance de Dieu, elle devoit
» estre dans tout le Corps comme Dieu est
» dans tout le Monde; & que Dieu estant
» dans tout le monde par vne extension
» virtuelle, l'Ame devoit estre aussi répan-
» duë dans tout le corps par vne extension
» formelle. Parce que Dieu contenant é-
» minemment & virtuellement les perfe-
» ctions de toutes les choses, il faut que
» ces perfections soient formellement dans
» les choses. De sorte que l'extension estant
» vne perfection, puisque les corps les plus
» parfaits comme les Cieux & les Astres,
» sont plus estendus que les autres, il faloit
» qu'elle fust virtuellement en Dieu, & for-
» mellement dans les choses creées: Mais
» plus parfaitement dans les Anges & dans
» les Ames; parce que les perfections vont
» par degrez, commençant par les plus bas-

ſes, s'augmentant dans les plus hautes, «
pour eſtre ſouverainement accomplies «
dans la Divinité. Qu'enfin, il n'eſt pas «
vray-ſemblable que les choſes les plus «
excellentes euſſent eſté privées de cét a- «
vantage, & que Dieu qui ſe fait admirer «
par la grandeur des Cieux & des Aſtres «
euſt fait les Ames & les Anges, qui ſont «
ſans comparaiſon plus nobles qu'eux, «
auſſi petits que des Points; & qu'il euſt «
approché ſi prés du non-eſtre, des Na- «
tures qui ont vne ſi grande abondance «
de l'eſtre, comme parlent les Platoni- «
ciens. «

Contre tout cela, noſtre Cenſeur affuſte deux grandes machines. Par la premiere, il pretend de ruiner l'Extenſion Virtuelle que nous reconnoiſſons en Dieu; par l'autre, il veut détruire la perfection que nous donnons à l'Extenſion.

Quant à la premiere, il euſt eſté à ſouhaitter pour luy qu'il ne fuſt pas retombé ſur cette matiere dont il a ſi malheureuſement parlé au commencement. Car

outre qu'il eſt demeuré dans cette erreur de croire que l'Immenſité de Dieu n'eſt conſiderée qu'à l'égard de ſa Toute-puiſſance ; il a fait voir qu'il ignore les notions les plus communes de l'Eſchole, & qu'il ne ſçait point ce que l'on entend par les choſes que l'on dit eſtre virtuellement en Dieu, ni ce que l'on appelle Extenſion Formelle.

Avec tout cela, je ne puis m'empeſcher de dire icy, que j'ay bien de la peine de me voir entrainé dans les precipices où il s'eſt jetté, & que j'avois évitez au commencement de cét ouvrage. Car eſtant obligé de le ſuivre, il faut que je parle aprés luy des perfections de Dieu, qui ſont des choſes ineffables & que l'eſprit humain ne peut concevoir ſans les alterer ; puiſqu'il ne les peut conſiderer que comme des choſes diſtinctes & ſeparées de ſon eſſence ; & qu'il eſt contraint d'y faire entrer les notions de cauſe & d'effets, de ſujet & de forme, qui ne répondent point à la ſimplicité & à l'vnité de ſa Nature. Outre qu'il y faut

employer les termes que l'Eſchole a conſacrez à ces matieres, & qui n'entrent point dans le commerce du reſte du monde. De ſorte que le Lecteur ſe peut ſervir de la prudence que mon Cenſeur & moy avons abandonnée, & laiſſer ces queſtions temeraires pour aller à d'autres qui ſoient plus moderées & plus raiſonnables. Cependant, il faut que je ſuive mon adverſaire, que j'obſerve ſa marche, & que je me garantiſſe des ruſes dont il a accoûtumé de couvrir ſa foibleſſe.

Avant que de donner le grand coup dont il croit abbatre l'Extenſion virtuelle, il prepare l'eſprit du Lecteur par vne conſideration qu'il a creuë fort importante, quoy qu'elle luy ſoit inutile. Car il dit, *qu'il n'y a aucune proportion ni reſſemblance entre l'extenſion virtuelle de l'Eſſence Divine, & l'extenſion formelle des corps, & qu'on ne les peut par conſequent comparer enſemble.* Il eſt vray qu'il n'y a aucune proportion entre les choſes creées & la Divinité, ſi on a égard à ſa ſimplicité, à ſon indépendance & à ſon infini-

té ; Mais hors de là , nous ne connoiſſons rien en Dieu que par rapport aux Creatures. Comment parlerions-nous de ſa Bonté , de ſa Iuſtice , de ſa Paternité , de ſa Filiation , ſi ce n'eſt par la comparaiſon que nous faiſons de ces Attributs là avec les qualitez qui ſont en nous ? D'ailleurs , n'y a-t-il pas rapport entre l'image & ſon original , entre l'effet & ſa cauſe : pourquoy donc les Creatures qui ſont les images & les effets de la Divinité , ne pourront-elles pas entrer en quelque comparaiſon avec elle ? Et pour appliquer ces propoſitions generales à l'Extenſion de l'Eſſence Divine ; il faut remarquer que l'Extenſion ſe peut conſiderer en deux façons ; ou comme la forme qui donne l'eſtenduë aux choſes , ou comme l'eſtenduë meſme que cette forme leur a donnée. L'extenſion virtuelle en Dieu conſiderée comme forme , n'a aucune proportion ni affinité avec la quantité des corps , parce que c'eſt l'eſſence meſme de Dieu qui s'eſtend par elle-meſme : mais conſiderée comme l'effet

de

de cette forme, elle a proportion & rapport avec la Quantité Categorique, parce que l'essence Divine est aussi veritablement estenduë que si c'estoit par la quantité categorique qu'elle fust estenduë. Ainsi, dans la Philosophie commune, la lumiere n'est pas formellement chaude, & produit neantmoins vne chaleur aussi veritable que si elle-mesme avoit vne vraye & formelle chaleur. Car c'est en cela que consiste l'estre virtuel des choses, que sans avoir la forme vnivoque qui est destinée pour produire quelque effet, elles en ont vne autre plus éminente qui cause le mesme effet.

Ie ne m'estonne pas si nostre Censeur n'a pas pris garde à tout cela, quelque effort qu'il ait fait pour guinder & élever son esprit au dessus de son imagination, ces choses sont trop hautes pour y avoir pû atteindre : aussi a-t-il confondu ces deux sortes d'Extension, & s'est abusé quand il a dit que Dieu est estendu virtuellement. Car son extension est virtuelle, cependant il n'est pas virtuelle-

ment estendu. Tout de mesme que la lumiere a en soy vne chaleur virtuelle, mais la chaleur qu'elle produit n'est pas virtuelle.

Oüy mais ! *quand il dit que Dieu est estendu virtuellement, il entend ces paroles d'vne autre maniere que nous ne faisons; & asseure que parmy les plus celebres Philosophes & Theologiens, elles ne signifient autre chose sinon que la puissance de Dieu est répanduë par toute la Nature.*

Mais nous avons montré cy-devant que ceux qui sont de ce sentiment se sont trompez comme luy, & que l'Immensité de Dieu ne se dit pas à l'égard de sa puissance, mais à l'égard de son extension; jusques-là mesme que sa Puissance ne s'estendroit pas par tout comme elle fait, si son essence n'avoit vne extension infinie.

Aprés avoir donné vn si mauvais sens à l'Extension virtuelle qui est en Dieu, il n'est pas estrange qu'il en ait tiré des consequences absurdes, & qu'il ait dit *que*

Pag. 163. *si Dieu est estendu virtuellement, parce*

qu'il eſt l'auteur de l'extenſion des corps, il faut qu'il ſoit auſſi virtuellement chaud & froid ; & il pouvoit encore adjoûter qu'il ſoit virtuellement materiel, corporel, &c. puiſqu'il eſt la cauſe de toutes ces choſes-là. Mais il faut qu'il ſçache que parmy les Philoſophes on dit bien que la cauſe contient ſon effet en puiſſance, mais non pas qu'elle le contient virtuellement ; & quand meſme cette façon de parler ſeroit en vſage, elle auroit vn ſens bien different de celle qui dit que les perfections des creatures ſont virtuellement & éminemment en Dieu. Surquoy il doit encore obſerver qu'on ne dit pas que toutes les Perfections ſoient virtuellement dans la Divinité, mais celles-là ſeulement qui ne ſe reſſentent d'aucune imperfection. C'eſt-pourquoy les Perfections purement materielles ne ſont point de cét ordre-là, parce qu'elles dépendent de la matiere qui eſt la ſource de l'imperfection & qui eſt preſque vn non-eſtre, comme l'appelle Ariſtote.

Mais quant à l'Extenſion, comme c'eſt

vne perfection qui n'est pas purement materielle, puisqu'elle convient aux choses spirituelles, on peut dire qu'elle est virtuellement en Dieu. Et mesme à parler exactement cette Extension virtuelle se dit à l'égard de l'extension Entitative, & non pas de la Categorique, qui est propre & particuliere aux corps, & qui dépend absolument de la matiere.

Que si l'on dit que l'Extension virtuelle qui est en Dieu suppose vne extension formelle dans les creatures, & que l'Extension entitative n'est que virtuelle, & par consequent que ce n'est pas à son égard que l'extension Divine est virtuelle: il faut répondre que l'Extension Entitative est formelle aussi bien que la Categorique: mais que l'vne & l'autre sont de divers genre, celle-cy estant vn accident absolu, & l'autre vne simple modification, qui ne laisse pas d'avoir la forme & la nature de l'extension en general, aussi bien que la categorique, ayant vne notion & vne formalité differente de l'entité des choses. Il est vray que quelques-

vns l'appellent virtuelle, mais c'est à comparaison de la Categorique qui a vne nature absoluë & qui peut estre separée de son sujet, au lieu que l'Entitative n'en peut estre separée que par l'esprit : Et cette separation, bien loin de la rendre plus noble & plus parfaite, est vne marque de son defaut ; parce que plus les choses sont vnies à l'entité des choses & plus elles sont parfaites, puisqu'elles participent plus de leur essence. Or l'Extension Entitative n'est point differente de l'entité par vn estre absolu, mais seulement par modification ; c'est-pourquoy elle est plus noble que la Categorique, comme l'Extension virtuelle de Dieu l'est plus que toutes deux, parce qu'elle n'est en aucune maniere differente de son essence.

Voyons donc enfin quel sera ce dernier coup de maistre dont il menace l'extension Divine. *J'avouë*, à ce qu'il dit, *que ce n'est pas vne vraye extension ; pourquoy l'appellay-je donc extension ? N'est-ce point que par vn degré d'essence plus éminent elle fait la mesme chose que la vraye* Pag. 164.

extension ? puisque celle-cy estend veritablement & formellement les choses, il faut que celle-là estende aussi formellement la substance divine, en ce cas pourquoy la nomme-t-on plustost virtuelle que formelle ? C'est peut-estre qu'elle estend d'vne maniere singuliere & plus éminente. Qu'importe ? Il est toûjours vray qu'elle estend, & si elle estend c'est veritablement & formellement. D'ailleurs cette perfection & cette éminence de l'extension ne peut estre qu'vn excés d'étenduë & de dilatation : Mais cela n'empesche pas que ce ne soit là vn effet de l'extension formelle. En vn mot, je ne sçaurois faire que l'extension ne soit pas extension, & par consequent quelque éminente que soit l'essence divine, il faut qu'elle soit veritablement estenduë, ou qu'elle ne le soit en aucune maniere.

Si le Censeur eust sceû ce que nous avons dit cy-devant, il n'eust pas attendu de cét inutile raisonnement la ruine de l'Extension Divine. Car il est vray que ce n'est pas vne veritable ni vne formelle extension, elle n'est que virtuelle; mais il

eſt vray auſſi que l'eſſence divine eſt veritablement & formellement eſtenduë, du moins à noſtre égard. La raiſon pourquoy elle n'eſt pas formelle, c'eſt que l'Extenſion formelle eſt vn accident, & que l'Extenſion divine eſt l'eſſence & la ſubſtance meſme de Dieu, de ſorte qu'elle n'a pas la forme ni la nature de l'extenſion. Cependant, elle cauſe le meſme effet que ſi elle eſtoit formelle, & l'eſtenduë qu'elle donne eſt auſſi formelle à noſtre égard que celle que l'Extenſion Categorique peut donner : Car c'eſt la nature des choſes virtuelles de produire les meſmes effets que les formelles.

Faute de cette diſtinction, en tout l'amas confus de raiſons que noſtre Cenſeur a rapportées il n'y en a aucune où il n'ait confondu la cauſe avec ſon effet, ou la choſe faite avec la maniere dont elle eſt faite : où il n'ait tiré vne conſequence vraye qu'il croit eſtre fauſſe, ou vne fauſſe qu'il juge veritable ; & par-deſſus tout cela il forge des doutes ſans ſujet, & n'entend pas les termes qui forment la queſtion.

D'abord, *quand il me demande pourquoy je donne à l'Eſſence divine le nom d'Extenſion, puiſque ce n'eſt pas vne vraye extenſion:* ce doute eſt impertinent, car je ne luy donne pas le nom de vraye Extenſion, mais d'Extenſion virtuelle. Quoy que le Soleil ne ſoit pas veritablement chaud, on ne laiſſe pas de dire qu'il eſt chaud; & meſme l'or qui eſt faux, ne laiſſe pas d'eſtre nommé or. Mais quand il dit en ſuite *que ſi l'Extenſion divine fait ſelon moy la meſme choſe que l'extenſion formelle, il faut qu'elle eſtende formellement l'eſſence divine;* Le mot, formellement, eſt équivoque; car il ſe peut appliquer à l'extenſion virtuelle, ou à l'eſtenduë qu'elle produit. Si c'eſt le premier, il n'eſt pas vray qu'elle eſtende formellement, mais virtuellement; parce qu'elle agit ſelon ſa nature qui eſt d'eſtre virtuelle. Outre qu'il ne s'enſuit pas qu'encore qu'elle faſſe la meſme choſe que l'extenſion formelle, elle la faſſe de la meſme maniere: Car deux cauſes peuvent produire vn meſme effet en diverſes façons.

C'eſt-

C'eſt-pourquoy ce n'eſt pas bien conclure que puiſque l'Extenſion Formelle eſtend formellement, il faille que la virtuelle eſtende auſſi formellement. Mais ſi par ce mot, il veut dire que l'eſtenduë de l'Eſſence divine eſt formelle, la conſequence qu'il propoſe comme abſurde, eſt veritable, du moins à noſtre égard.

Mais, dit-il, *l'éminence & la perfection qu'on donne à cette extenſion n'eſt autre choſe qu'vn excés d'eſtenduë & de dilatation.* Il ſe trompe. On ne conſidere l'éminence des choſes virtuelles que dans la nature & non pas dans l'effet. Quand le Soleil ne produiroit qu'vne foible chaleur, cela n'empeſcheroit pas que celle qu'il a virtuellement ne fuſt éminente & plus parfaite que celle qui eſt dans le feu.

Enfin, il conclud par vne propoſition qui eſt tres-vraye, quoy qu'il la croye fauſſe : car il dit *que quelque éminence qu'ait l'Eſſence divine, il faut ou qu'elle ſoit formellement eſtenduë, ou qu'elle ne le ſoit point du tout*, & il induit tacitement

de là ; que n'estant point formellement estenduë, il n'y a aucune Extension dans la Divinité : de sorte qu'il croit que c'est vne absurdité qu'elle soit formellement estenduë, quoy qu'il soit vray qu'elle l'est de la maniere que nous avons dit, nonobstant que l'Extension ne soit que virtuelle.

Art. XX.

Réfutation des Raisons du Censeur, qui montrent que l'Extension n'est pas vne perfection.

Il ne reste plus qu'à répondre à la raison qu'il apporte pour ruiner cette Extension, quand il dit *que l'extension formelle n'est point vne perfection dans les choses creées, & par consequent qu'elle ne peut estre virtuellement en Dieu, puisqu'il ne faut reconnoistre en Dieu que les choses qui sont au rang des perfections.*

Avant que d'entrer dans la preuve de ce Paradoxe, il advertit le Lecteur que la question en est belle & agreable ; & il est aisé à voir qu'elle luy a merveilleuse-

ment pleû, puiſqu'elle luy a oſté le chagrin & la ſeverité magiſtrale qui l'ont accompagné au reſte de ſon ouvrage ; & qu'au lieu de me dire des injures, il a bien voulu ſe divertir & ſe jouër avec moy, diſant que je ſuis vn bon Advocat de la Iuſtice divine, que j'ay bien ſouſtenu les intereſts des Anges, & que c'eſtoit fait d'eux ſi je ne leur euſſe donné vne plus grande extenſion que n'en ont les corps celeſtes.

S'il euſt agy de la ſorte avec moy dans l'examen de toutes mes raiſons, il y euſt mieux reüſſi qu'il n'a fait ; du moins il y euſt eu moins de honte pour luy, de paſſer pour vn plaiſant Cenſeur que pour vn Critique ignorant.

Quoy qu'il en ſoit, j'ay douté d'abord d'où cette belle humeur luy eſtoit venuë, ne voyant pas que la queſtion qu'il propoſoit euſt plus d'agrément & de charmes, que toutes les autres qui nous ont occupé juſques icy. Mais à la fin, je me ſuis apperceu qu'en voulant montrer que les plus petites choſes ſont ordinaire-

ment les plus parfaites, il a creû qu'il eſtoit intereſſé en cette preuve, & qu'elle concluroit en ſa faveur eſtant Petit de nom, de taille, & de beaucoup d'autres manieres.

Ne troublons pas la joye que cette agreable viſion luy a donnée ; voyons ſeulement s'il a bien prouvé que l'Extenſion ne ſoit pas vne perfection qui convient à tous les ordres des choſes.

Sa premiere raiſon eſt, *que ſi cela eſtoit veritable il faudroit qu'il y euſt vne quantité en Dieu.* Hé bien quel inconvenient y a-t-il là, pourveu que l'on donne à cette quantité le nom & la nature qui luy ſont propres, c'eſt-à-dire pourveu qu'on l'appelle & qu'elle ſoit virtuelle ? Mais pourquoy apporte-t-il en preuve ce qui eſt le ſujet de noſtre conteſtation ? pourquoy propoſe-t-il comme vne abſurdité ce que nous avons ſi ſolidement eſtably ? A la verité, il n'inſiſte pas ſur cette raiſon, & on peut dire qu'il n'a fait que la montrer ſans s'y arreſter. La ſeconde porte, *que ſi l'extenſion eſtoit vne perfection,*

il s'ensuivroit qu'autant qu'vn corps seroit plus estendu, il seroit d'autant plus parfait : que neantmoins il n'y a presque point d'ordre de choses où cela se trouve veritable, soit que l'on compare vne espece avec vne autre, ou les genres avec les genres, & mesmes les parties entre-elles : car par tout là les plus petites sont les meilleures & les plus accomplies. Tesmoin l'Homme qui tout petit qu'il est en comparaison des Chameaux & des Elephans, est plus parfait qu'eux ; la vigne, que les plus grands arbres ; les pierres precieuses, que les plus hauts rochers ; & le cœur, plus que les autres membres ; & qu'enfin, il n'y a si petit corps qui ne soit plus noble & plus parfait que tous les elemens quelque vastes & estendus qu'ils soient : Et je ne doute point que dans le secret de son cœur il ne se soit mis à mon égard du nombre de toutes ces choses-là sous la faveur de sa petite corpulence. En tout cas, il paroist qu'il a pris grande part en ce Paradoxe l'ayant chargé de tant d'exemples, de citations, & de paroles inutiles, & y ayant fait entrer tant

de choses superfluës, & de foibles raisons, qu'il semble estre plustost l'amplification d'vn jeune Rhetoricien, que la dissertation d'vn Philosophe.

Mais quoy que tout ce qu'il objecte ne meritast point d'autre réponse que la remarque que nous venons de faire des defauts qui s'y trouvent; il est à propos de les luy faire toucher au doigt, quand ce ne seroit que pour tascher à le guerir de cette effrenée demangeaison qu'il a de critiquer les autres avec si peu de jugement.

Premierement, quand il dit *que si la quantité estoit vne perfection, il faudroit que plus vn corps seroit estendu il fust d'autant plus parfait;* je pourrois luy respondre, que generalement parlant, cette consequence ne vaut rien; parce que les perfections ont ordinairement leurs mesures hors lesquelles elles tombent dans l'excés, ou dans le defaut: la Petitesse mesme, où il place la perfection de tant de choses seroit vicieuse si elle passoit ses bornes legitimes.

Mais ſans m'arreſter à cette formalité, je luy veux accorder cette conſequence pourveu qu'il la reſtraigne aux corps ſimples & homogenes: car il eſt vray que plus ils ſont eſtendus, & plus ils ſont parfaits. Il ne faut point d'autres preuves de cette verité que les Cieux, les Aſtres, les Elemens, les mineraux & les pierres precieuſes, en vn mot, tous les corps naturels, qui ſont plus beaux, plus parfaits & plus eſtimez à meſure qu'ils ſont plus grands.

Ie diray bien davantage, la Nature en auroit fait vne regle generale pour tous les autres, ſi la chaleur naturelle qui devoit eſtre l'inſtrument general de leurs actions euſt pû ſouffrir cette grande eſtenduë. Car ſe devant répandre en toutes les parties, elle ſe fuſt affoiblie & diſſipée dans vn ſi long chemin, & n'euſt pû faire les actions où elle eſt deſtinée, comme nous avons dit en noſtre Syſteme.

Mais quoy que cela ait empeſché la Nature de donner à ces corps-là vne plus

grande extenſion, il eſt pourtant veritable que ceux qui paſſent vn peu la mediocrité où leur perfection a eſté reduite, ſont plus parfaits que ceux qui ſont au deſſous; d'où vient qu'Ariſtote n'a point voulu donner le nom de beaux aux Hommes de petite taille, mais ſeulement celuy de jolis & d'agreables : tant il eſt vray qu'en tout ordre de choſes la grandeur eſt vne perfection.

Quoy qu'il en ſoit, tous les exemples que le Cenſeur a pris tant de peine de ramaſſer luy ſont inutiles, parce qu'il les a tirez des corps organiques, & qu'il n'eſt icy queſtion que des choſes homogenes, comme ſont les Cieux, les Elemens, les Ames & les Anges.

Mais, dit-il, *les Cieux, les Aſtres, & les autres vaſtes corps qui compoſent le monde ne ſont pas parfaits à cauſe qu'ils ſont grands; mais parce qu'ils ſont d'vn ordre de corps plus noble & plus excellent; de ſorte que la quantité n'eſt pas de ſoy vne perfection, mais ſeulement par accident, à cauſe qu'elle accompagne la perfection.*

A

A cela il faut répondre, qu'il eſt vray que ces corps-là ne ſont pas parfaits par leur ſeule grandeur, ils le ſont encore par l'excellence de leur nature ; que neantmoins leur grandeur contribuë à leur perfection. C'eſt-pourquoy de ceux qui ſont de meſme nature les plus grands ſont eſtimez les plus parfaits, comme entre les Etoiles celles qui ſont de la premiere grandeur. Et la raiſon en eſt évidente. Car où il y a plus de l'eſtre & de la nature d'vne choſe qui eſt excellente, & plus il y a de perfection ; or ſous vne grande quantité il y a plus de l'entité du corps qui eſt excellent ; & par conſequent le corps qui eſt plus eſtendu eſt plus parfait. Et qu'on ne diſe point qu'alors c'eſt le plus de l'entité qui cauſe cette perfection : car ce plus d'entité vient de la quantité : & ſi ce corps n'avoit point de quantité, il faudroit qu'il fuſt reduit à vn Point où il n'y a ni plus ni moins. Or il eſt conſtant que quelque excellente qu'en fuſt la nature, ce Point ne ſeroit pas ſi parfait que s'il avoit ſa juſte grandeur.

Mais il faut remarquer que le mot de Perfection est équivoque ; car il se prend pour la totalité d'vne chose qui a tout ce qu'il luy faut & à laquelle on ne peut rien adjouster ; c'est-pourquoy Aristote donne au Tout, & au Parfait, vne mesme definition, οὗτε μηδὲν ἔξω τοῦτ' ἔστι τέλειον καὶ ὅλον., Mais il se prend aussi pour les parties qui entrent en cette totalité. Quand on parle de la premiere, on dit absolument la perfection ; quand c'est de la seconde, on dit vne perfection, telle perfection. La quantité n'est donc pas la perfection des choses, c'en est vne perfection, parce qu'elle aide à les rendre accomplies, & qu'elles n'auroient pas tout ce qu'il leur faut, si elles en estoient privées. Ainsi elle n'est pas seulement la compagne de la perfection, elle en fait partie ; auquel cas ce n'est pas *vne perfection par accident*, comme dit le Censeur, parce qu'vne partie ne convient point par accident à son Tout. Iusques-là que les Logiciens nous apprennent que la partie d'vn Tout par accident luy est es-

ſencielle, & que l'homme dans la notion de l'homme blanc eſt vne partie eſſencielle de l'homme blanc.

Noſtre Cenſeur, pour continuër à faire voir que l'Eſtenduë n'eſt pas au nombre des Perfections, *dit avec Ariſtote, que le Principe eſt toûjours grand en vertu, & petit en quantité: que la Nature fait ſes mouvemens en droite ligne, parce qu'elle eſt la plus courte: & qu'enfin les Agens les plus parfaits employent le moins de temps à faire leurs actions.*

Quant au Principe, cét exemple eſt du meſme rang que les autres qu'il a rapportez: car il ne ſe trouve que dans les corps organiques, ceux qui ſont ſimples & homogenes n'ayant point de cette ſorte de principe.

La Nature fait ſes mouvemens en ligne droite; cela eſt vray pour les corps elementaires; mais il n'en eſt pas ainſi des corps celeſtes qui font les leurs circulairement: de ſorte qu'on peut conclure de là que les plus parfaits ne cherchent point le plus court chemin, & qu'il n'y a que les plus foibles.

Il y a à la verité des Causes qui employent peu de temps dans leurs actions ; mais il y en a aussi qui ne leur cedent point en perfection qui n'agissent pas si promptement ; la Nature mesme qui est la premiere de toutes & qui donne l'efficace à toutes les autres, fait ses plus beaux Ouvrages avec grande lenteur ; & celuy qui disoit que *Festinatio non erat opus Naturæ sed Diaboli*, avoit trouvé en vn seul mot dequoy louër la Nature, & dequoy condamner nostre Critique.

Enfin, s'il y avoit quelque proportion entre la quantité & les choses dont il vient de parler, il faudroit que celles dont le mouvement se feroit le plus droit & le plus viste fussent les plus petites. Cependant, il n'y a rien qui aille si droit que la lumiere, ni rien qui s'estende plus loin. Il n'y a rien de si viste ni de si vaste que le premier Mobile ; & quand on douteroit de la verité de ce Ciel-là, il suffit de considerer l'énorme grandeur du Soleil & des Astres, qui font tant

de chemin en vingt-quatre heures.

Mais ne nous amusons pas davantage à examiner de si foibles raisons, laissons les là avec les digressions qu'il fait de la Repetition des actions & de la Lassitude où tombent les choses materielles, car tout cela ne fait rien à nostre question, & ne sert qu'à faire voir son peu de jugement dans l'abondance des choses inutiles qu'il a entassées dans ce chapitre.

ART. XXI.

Il y a deux sortes d'Indivisible. Comment l'Ame est indivisible.

APRES ce grand essor que le Censeur nous a contraint de faire, voicy qu'il nous rapproche de nostre principal sujet, qui est l'Extension de l'Ame.

Comme j'avois donc présupposé que l'Ame estoit Indivisible, il faloit accorder son Extension avec son Indivisibilité; & pour cela j'avois dit qu'il y avoit deux « sortes d'Indivisible, & deux sortes de Di- « vision. Car vne chose est indivisible ou «

„ par impoſſibilité n'ayant aucunes parties „ quelles qu'elles ſoient, comme le point : „ ou par reſiſtance à la diviſion : Car quoy „ que celle-cy ait des parties, elles ne peu- „ vent jamais eſtre actuellement diviſées ; „ ſoit parce que ſa nature ſe détruiroit ſi on „ la pouvoit diviſer ; ſoit parce qu'il n'y a „ point de cauſe qui le puiſſe faire : telle eſt „ l'Ame & l'Ange, & ſi l'on veut tels ſont „ les Atomes dans l'opinion de Democrite, „ & tels ſont les Cieux dans celle d'Ari- „ ſtote, qui les croit indiſſolubles, & par „ conſequent indiviſibles. Quant à la Di- „ viſion, il y en a vne qui eſt réelle & qui „ ſe peut faire effectivement ; & l'autre „ n'eſt qu'imaginaire : & c'eſt celle que l'e- „ ſprit fait dans les choſes qui ont à la ve- „ rité quelque extenſion, mais dont les „ parties ne ſe peuvent diviſer actuelle- „ ment : Car il meſure & deſigne les por- „ tions qu'elles ont comme ſi elles ſe pou- „ voient ſéparer en effet. C'eſt-pourquoy „ on les appelle parties aſſignables, ou vir- „ tuelles ; quoy que ce dernier mot ne ſoit „ pas ſi propre comme il eſt aiſé de juger

par ce que nous avons dit cy-devant. «
Quoy qu'il en ſoit, comme l'Ame a vne «
extenſion veritable, & qu'il eſt impoſſible «
de conceuoir vne extenſion ſans parties «
quelles qu'elles ſoient: ces parties-là ſont «
ſeulement aſſignables dans les ſubſtances «
ſpirituelles. C'eſt-pourquoy ne ſe pou- «
vant diviſer actuellement, elles font que «
l'Ame, toute eſtenduë qu'elle eſt, de- «
meure indiviſible, non par impoſſibili- «
té, mais par reſiſtance à la diviſion a- «
ctuelle. «

Noſtre Cenſeur n'a rien trouvé qu'il pûſt oppoſer directement à toutes ces veritez, & il les a ſeulement attaquées obliquement par l'inconvenient qu'il s'eſt imaginé s'en devoir enſuivre. Car il dit *que ſi elles ſubſiſtoient nous n'aurions aucune marque ni aucun charactere par lequel on peuſt diſcerner vne choſe ſpirituelle d'avec la corporelle. Parce que ſi les Anges ne ſont point autrement indiviſibles que comme les atomes, ou comme les Cieux qui tiennent le premier lieu entre les corps; qui pourra nier que les Anges ne ſoient auſſi au*

rang des corps? Car il est inutile de dire que la quantité en fait la distinction, celle des Anges souffrant la penetration, & celle des corps estant impenetrable; puisqu'il a apporté des raisons invincibles qui détruisent cette distinction. Et il conclud, enfin, qu'il n'y a point de personne d'esprit qui ne juge que c'est vne chose ridicule de mettre toute la difference de la nature spirituelle d'avec la corporelle dans la seule penetration des dimensions. Ie ne me souviens point d'avoir dit, ni que personne ait dit, que l'Indivisibilité fust le charactere qui nous faisoit discerner les choses spirituelles d'avec les corporelles. Car c'est vne qualité transcendante qui convient aux vnes & aux autres, soit qu'elles soient au rang des substances ou des accidens. Les Anges & l'Ame sont sans doute indivisibles; & sans parler des Atomes & des Cieux dans l'opinion des Anciens, il est certain que le Corps adorable de I. C. l'est aussi, comme vray-semblablement tous les Corps glorieux le sont. Le point & le moment qui sont des accidens sont

encore indiviſibles, quoy que d'vne autre maniere. De ſorte que l'Indiviſibilité ſe trouve dans tous les genres de choſes, & par conſequent il ſeroit inutile de la mettre pour le charactere qui diſtingue les choſes auſquelles elle eſt commune.

Cela eſtant ainſi, le Cenſeur a mal conclu en diſant, *que s'il y a des choſes indiviſibles qui ayent vne extenſion, il n'y aura aucun charactere qui puiſſe diſtinguer les Subſtances intellectuelles d'avec les corporelles, parce*, dit-il, *que ſi les Anges ne ſont point autrement indiviſibles que les Atomes & les Cieux, il faudra qu'ils ſoient au rang des corps comme ceux-cy.*

Ce raiſonnement eſt ſouſtenu de trois ou quatre ſophiſmes, & l'on peut dire que c'eſt vn paralogiſme renforcé. Car d'abord il peche dans la matiere, ſuppoſant fauſſement que l'Indiviſibilité eſt la difference qui doit diſtinguer les choſes ſpirituelles d'avec les corporelles. En ſecond lieu, il eſt vicieux dans la forme en pluſieurs manieres. Premierement, en ce

que d'vne modification qui eſt ſembla-ble, il infere que les choſes modifiées ſont ſemblables : car de l'indiviſibilité qui eſt commune aux Corps & aux Eſprits , il conclud que les Eſprits ſont des Corps. C'eſt comme s'il diſoit , que parce que l'Ame eſt exiſtente auſſi bien que le corps, il faut que l'Ame ſoit vn corps. Secon-dement, d'vne choſe dite ſimplement, il va à vne autre qui eſt conditionnée : car de ce que j'ay dit que les Anges & les Cieux ſont indiviſibles, il conclud qu'ils ſont en toutes façons également indivi-ſibles, *à dicto ſimpliciter, &c.* Cependant, j'ay aſſez marqué qu'il y avoit de la dif-ference en ce que les Atomes & les Cieux avoient vne extenſion categorique qui eſt impenetrable, & que les Ames & les Anges l'ont ſeulement entitative , qui ſouffre la penetration.

A la verité, il dit *que cette diſtinction eſt inutile , & qu'il l'a ruinée par des argu-mens invincibles.* Ces termes ſont vn peu forts & ſentent le Matamore de l'Vniver-ſité. Mais il les luy faut pardonner, parce

qu'il croyoit en ce temps-là qu'on n'y pouvoit reſpondre ; & il y a de l'apparence qu'il aura maintenant rabbatu beaucoup de la vanité qu'il avoit alors.

Ie n'excuſeray pas ſi facilement la malice qu'il a euë de me faire vn ſi grand vacarme ſur ce que j'ay dit des Atomes & des Cieux. Car je ne les avois pas mis en exemple de mon chef ; & de la façon que j'en avois parlé, il paroiſſoit aſſez que je ne les propoſois pas pour faire aller du pair leur indiviſibilité avec celle des Anges ; mais ſeulement pour faire connoiſtre que ce n'eſtoit pas vne nouveauté dans l'Eſchole qu'il y euſt des choſes eſtenduës qui fuſſent indiviſibles. Car dans l'opinion où je ſuis qu'il ſe fait de temps en temps de nouvelles generations & corruptions d'Eſtoiles & de Comettes dans les Cieux, je n'avois garde de croire qu'ils fuſſent indiſſolubles, ni de les mettre, par conſequent, au rang des choſes indiviſibles.

Il m'a fait encore vne ſupercherie dans la concluſion de ſon raiſonnement : car

il l'a formée de telle ſorte qu'il ſemble que j'aye dit que la penetration des dimenſions eſt la ſeule difference qui diſtingue les choſes ſpirituelles d'avec les corporelles. I'ay bien aſſeuré que c'eſtoit-là en quoy l'Extenſion Entitative eſtoit differente de la Categorique ; mais je n'ay point parlé là des ſubſtances : au contraire j'ay dit qu'il y avoit des corps qui ſouffrent la penetration, comme les Corps glorieux, & ceux meſme qui par la puiſſance Divine ſeroient dépoüillez de leur quantité categorique.

Enfin, s'il peut nous perſuader qu'il a agi de bonne foy en ces rencontres, il faut du moins qu'il confeſſe qu'il n'a pas bien compris ce que j'ay dit ; & je croy que c'eſt ſa faute & non pas la mienne : car outre que je me ſuis expliqué aſſez nettement, cela luy eſt aſſez ordinaire de m'impoſer des choſes dont je ne ſuis point coupable, comme j'ay fait voir cy-devant, & comme je luy vais faire avoüer en l'Article ſuivant.



ART. XXII.

La Quantité peut estre spirituelle.

APRES tout ce que j'avois dit de l'Extension de l'Ame, je croyois « avoir sujet de condamner ceux qui pen- « sent que c'est la rendre corporelle, que « de luy donner aucune Quantité : comme « si l'on ne pouvoit pas concevoir vne « Quantité spirituelle aussi bien qu'vne Sub- « stance spirituelle. Car s'il estoit de l'es- « sence de la Quantité en general, qu'elle « fust corporelle, il n'y auroit aucune de « ses especes qui ne fust corporelle, parce « que tout ce qui est de l'essence du genre « se trouve en toutes ses especes. En ce cas « le Nombre qui est vne de ses principales « especes ne se pourroit trouver dans les « substances intellectuelles sans les rendre « corporelles. Cependant, il est certain que « le Nombre est vne quantité qui se recon- « noist dans les esprits, & dix Anges sont « vn nombre aussi réel & aussi proprement « dit, que celuy de dix arbres ou de dix «

„ pierres; ſans que l'on croye pour cela que „ c'eſt rendre ces Anges corporels quand „ on leur attribuë ce nombre-là. Comme „ donc la Quantité Numerale ſe trouve réel- „ lement dans ces ſubſtances ſpirituelles, „ & qu'on ne dit pas qu'elle y ſoit virtuel- „ lement: il en eſt de meſme de la Quanti- „ té Continuë. Car l'extenſion qu'elles ont „ ne les rend pas diviſibles, comme nous „ avons montré, qui eſt tout l'inconve- „ nient qu'il y auroit à craindre; & pour „ lequel éviter on a introduit des indiviſi- „ bles qui ſont diviſibles, c'eſt-à-dire des „ chimeres & des choſes impoſſibles & in- „ concevables.

Contre ces veritez le Cenſeur dit *que l'argument dont je me ſers pour les appuyer peche dans la forme & dans la matiere. Que quant à la forme, on n'en peut jamais propoſer vn qui ſoit plus vicieux ni qui ſoit plus contraire aux loix de la Logique, que celuy-là.* Et il faut confeſſer que ſi cela eſt bien prouvé, j'auray eu grand tort de luy reprocher ſi ſouvent, qu'il eſt tout à fait ignorant dans cét Art-là, ou du

moins qu'il aura bien eu ſa revanche, en faiſant voir que je ſuis coupable des meſmes fautes, & me prenant ſur le fait.

Il dit donc que *quand il ſeroit vray que le nombre ſe trouvaſt dans les Anges, il ne s'enſuivroit pas de-là qu'ils euſſent vne quantité continuë.* De ſorte qu'il a creû que j'avois voulu prouver qu'ils eſtoient eſtendus parce qu'ils eſtoient en vn certain nombre. I'avouë que cette conſequence ne vaut rien; mais il faut qu'il confeſſe auſſi, que je ne m'en ſuis point ſervi, & que c'eſt vne faute de jugement, dont il me charge par malice, ou pour n'avoir pas bien leû ce que j'ay dit.

Mon deſſein eſtoit de montrer que ce n'eſtoit pas rendre l'Ame corporelle, que de dire qu'elle avoit vne quantité : parce qu'il n'eſtoit pas neceſſaire que toute quantité fuſt corporelle. Pour ſouſtenir cette derniere propoſition, je diſois qu'il n'eſtoit pas de l'eſſence de la Quantité generalement priſe qu'elle fuſt corporelle, dautant que le Nombre qui eſt vne de ſes principales eſpeces pouvoit eſtre ſpirituel

puiſque celuy des Anges eſt de cette nature. Or s'il eſtoit de l'eſſence de la Quantité en general qu'elle fuſt corporelle, il n'y auroit aucune de ſes eſpeces qui ne fuſt corporelle, parce que tout ce qui eſt eſſenciellement dans le genre ſe trouve en toutes ſes eſpeces ; & par conſequent il n'eſt pas impoſſible, qu'il n'y ait vne quantité continuë qui ſoit ſpirituelle: de ſorte que je n'ay pas inferé, comme le Cenſeur m'impoſe, que les Anges ont vne quantité continuë, parce que le nombre s'y trouve ; mais ſeulement que l'extenſion qu'ils ont peut eſtre ſpirituelle, puiſque le nombre où ils ſont eſt ſpirituel.

A cette impertinente cenſure il en a voulu adjouſter vne autre, pour montrer que mon raiſonnement pechoit encore dans la forme. Mais j'avouë franchement que je la trouve tellement obſcure & embaraſſée que je ne ſçay ſi je l'ay bien compriſe, & je deffie le plus habile Logicien d'en faire aucun Syllogiſme qui ſoit raiſonnable.

Il

Il dit donc *qu'on ne peut inferer qu'vne chose estenduë soit spirituelle, de ce que la quantité generalement prise n'exclud pas la spiritualité pouvant estre corporelle ou spirituelle: & que cette consequence est aussi mauvaise, que si l'on disoit que parce que l'animal generalement pris est indifferent à estre terrestre ou aquatique, on concluoit que le cheval qui est vn animal terrestre est encore aquatique.* De sorte qu'on peut juger par là qu'il croit que d'estre Estendu & d'estre Spirituel sont deux differences opposées dans lesquelles la quantité se divise, comme le Terrestre & l'Aquatique le sont de l'animal generalement pris.

S'il l'a entendu ainsi, il n'y a point de novice dans la Philosophie qui ne le siffle: car estre Continu & estre Spirituel sont à la verité des differences de la Quantité, mais elles ne sont pas opposées, & peuvent compatir en vn mesme sujet: la Quantité Continuë est opposée à la Quantité Discrete, & la Spirituelle à la Corporelle; mais de changer l'ordre de ces divisions, & de faire passer de l'vne à

l'autre les membres qu'elles diviſent, c'eſt introduire dans la Philoſophie des tours de paſſe-paſſe, & faire paroiſtre le faux pour le vray par des ſoupppleſſes & par des ſubtilitez trompeuſes.

Pour eſtre perſuadé de ce que je dis, il ne faut que voir le raiſonnement qu'il a baſti ſur ces eſtranges maximes : car il a eſté contraint de charger ſa concluſion d'vn terme ſupernumeraire ; & qui en voudroit former vn Syllogiſme il faudroit de neceſſité qu'il y entraſt quatre termes. Mais peut-eſtre qu'il ne ſçait pas que cela eſt deffendu par nos Maiſtres : Pendant qu'il les ira conſulter, voyons comme il parle. *Quoy que la ſubſtance generalement priſe ſoit indifferente à l'eſtre ſpirituel & à l'eſtre corporel, cela n'empeſche pas qu'il n'y ait des ſubſtances qui ſont de ſoy & de neceßité corporelles, comme les plantes & les animaux : de meſme, quoy que la quantité en general ait la meſme indifference, cela ne doit pas empeſcher que la quantité continuë ne ſoit de ſoy & de neceßité corporelle.*

Qu'il ſçache donc que le mot de *Continuë* eſt ſurabondant, & ne peut entrer dans la concluſion, parce que les premiſſes n'en parlent point, & qu'elles ne le peuvent ſouffrir ſans eſtre fauſſes. Pour la faire plus reguliere il devoit dire qu'encore que la quantité en general ſoit indifferente à eſtre corporelle ou ſpirituelle, cela n'empeſche pas qu'il n'y ait quelqu'vne de ſes eſpeces qui ſoit neceſſairement corporelle. Que s'il adjouſte à ce Syllogiſme : *or la quantité continuë eſt l'eſpece de la quantité qui doit eſtre corporelle.* Alors cette propoſition priſe abſolument ſera fauſſe. Car il y a deux ſortes de Quantité Continuë, la categorique & l'entitative : la Categorique eſt propre & particuliere aux corps, mais l'Entitative eſt commune aux corps & aux eſprits.

Mais c'eſt demeurer trop long-temps parmy les eſpines de la Logique, il ſuffit d'avoir montré que mes raiſons ne ſont pas contraires aux regles qu'elle a données, & que le Cenſeur s'eſt veritable-

ment précipité dans les meſmes fautes où il pretend fauſſement que je ſuis tombé; ce qui me confirme davantage dans le jugement que j'ay ſi ſouvent fait de luy.

ART. XXIII.

De la nature du Nombre. Chaque nombre eſt vn de ſoy avant l'operation de l'entendement.

REVENONS donc *à la matiere de mon raiſonnement qu'il croit eſtre vicieuſe. Pour le perſuader, il a fait vn grand narré de la nature du Nombre, de ſes eſpeces, & des conſequences qu'il en faut tirer : il l'a ſouſtenu par quantité d'autoritez, & l'a enjolivé de ſes agrémens ordinaires, accuſant de temerité & de folie ceux qui ne ſont pas de ſon ſentiment, juſques à leur ordonner quelques priſes d'ellebore.* Surquoy on peut luy dire, *Medice cura teipſum :* Car il a plus beſoin de ce remede que pas vn autre.

Quoy qu'il en ſoit, tout le grand bruit qu'il a fait en cette rencontre n'eſt qu'vne

fauſſe alarme qui ne m'engage à aucune deffenſe ; car tout ſon long & inutile diſcours n'eſt fondé que ſur la fauſſe perſuaſion qu'il s'eſt donnée, que j'ay voulu prouver que les Anges avoient vne extenſion continuë, parce qu'ils eſtoient en certain nombre. De ſorte que ce me ſeroit aſſez de l'advertir qu'il s'eſt abuſé, & que je ne me ſuis ſervi du Nombre, que pour montrer que ce n'eſt pas rendre l'Ame corporelle que de luy attribuër vne quantité, puiſqu'il y a vne quantité ſpirituelle, telle qu'eſt le Nombre des Ames & des Anges, comme j'ay déja dit cy-devant.

Aprés cela, ſi pour ſon inſtruction je dis quelque choſe du Nombre dont il ne connoiſt point la nature non plus que beaucoup d'autres qui en ont voulu parler : je ſuis obligé, ſelon les formes du Palais, de faire mes proteſtations que tout ce que je diray ſur cét article où je ne ſuis point intereſſé, ne me pourra nuire ni préjudicier.

Pag. 190. IL dit donc *que du conſentement de tous les Philoſophes, le Nombre n'eſt autre choſe qu'vne multitude abſtraitte par l'Entendement, de pluſieurs vnitez; & que s'il n'y avoit point d'entendement, il n'y auroit point de nombre; de ſorte que lors que j'ay dit que dix Anges faiſoient vn nombre auſsi réel & auſsi veritable que celuy de dix arbres, il faut que j'aye pris les choſes nombrées pour le nombre formel: d'où il conclud tacitement qu'il n'y a que ce nombre qui eſt dans l'Entendement qui ſoit le nombre veritable & proprement dit.*

Ie ſçay que les Philoſophes ont eſtabli deux ſortes de Nombre; l'vn qui peut eſtre nombré, l'autre qui ſert à nombrer.
4. Phy. t. 102. *ἀριθμὸς γὰρ τὸ ἠριθμουμένον ἢ ἀριθμητὸν καὶ ᾧ ἀριθμοῦμεν.* Celuy qui ſert à nombrer n'eſt que dans l'Entendement qui adjouſte au nombre des choſes, l'ordre & le rang qu'elles doivent avoir. Et il eſt certain que celuy-là dépend tellement de l'Entendement qu'il ne peut ſubſiſter ſans luy.

4. p. t. 131. C'eſt-pourquoy quand Ariſtote diſoit

que s'il n'y avoit point d'Ame il n'y auroit point de Temps, qui est vne sorte de nombre, il entendoit ce Nombre qui designe l'ordre des parties du Temps. Mais ce Nombre-là n'est pas le veritable Nombre où consiste l'essence & la forme de la Quantité Discrete. Car outre que l'ordre n'est pas de l'essence du Nombre, les vnitez dont il est composé ne laissant pas de faire nombre encore qu'il n'y ait aucun ordre; & qu'il est indifferent à chaque vnité qu'elle soit la premiere ou la derniere : Ce Nombre détruit la nature de la Quantité Discrete, parce qu'il est indivisible tandis qu'il est dans l'entendement; & qu'elle veut avoir des parties actuelles à la difference de la quantité continuë qui ne les a qu'en puissance. D'ailleurs, puisque cette quantité est la difference qui est opposée à la quantité continuë, il faut qu'elle soit indépendante de l'Entendement comme celle-cy. Car il est indubitable que la quantité continuë est indépendante de l'Entendement; & que quand il n'y auroit aucun

Entendement, il ne laiſſeroit pas d'y avoir vne quantité continuë: il faut donc qu'il en ſoit de meſme de la quantité diſcrete: Comme en effet il y auroit multitude de choſes, encore qu'il n'y euſt aucune connoiſſance.

Pag. 193. *Oüy, mais*, dit-il, *cette Multitude n'eſt pas le nombre; parce que chaque nombre doit eſtre vn, & il n'y a que l'eſprit qui luy puiſſe donner l'vnité.* Il ſe trompe, chaque multitude eſt vne avant que l'Eſprit la connoiſſe: parce que outre que vne multitude n'eſt pas l'autre; & que les animaux connoiſſent cette difference, diſtinguant celle qui eſt la plus grande d'avec la plus petite: Il eſt certain que chaque Nombre de choſes a vne proprieté particuliere & eſſencielle, qui reſulte de l'aſſemblage des parties qui le compoſent. Par exemple, c'eſt vne proprieté eſſencielle du nombre de Trois d'eſtre le premier des nombres qui ne ſe peuvent diviſer en deux parties égales: & cette proprieté devance toute operation de l'Entendement. Or c'eſt vne verité conſtante,

ſtante, qu'vne proprieté eſſencielle preſuppoſe vn principe qui n'eſt autre que l'eſſence meſme de la choſe qui a cette proprieté ; & par conſequent l'eſſence du nombre de Trois d'où émane la proprieté qu'il a, eſt vne comme elle ; & a ſon vnité indépendante de l'Entendement. Il en eſt de meſme de tous les autres Nombres. Enfin s'il n'y avoit point d'vnité phyſique & réelle dans les Nombres, celle que l'Entendement leur donneroit ſeroit imaginaire, & toutes les propoſitions qui la preſuppoſeroient ſeroient fauſſes, & rendroient douteuſe la plus certaine de toutes les Sciences. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de pouſſer plus avant cette doctrine, il faudroit vn volume & non pas vn Article pour reſoudre les difficultez qui s'y trouvent. C'eſt aſſez pour moy que le Nombre de dix Anges que j'ay mis en exemple, ſoit vn veritable Nombre qui a ſon vnité indépendante de l'Entendement, auſſi bien que celuy de dix arbres. N'importe que les choſes nombrées par eux ſoient de differens or-

dres : cela ne fait rien à la nature du Nombre qui ne dépend point de celle de son sujet : tout de mesme que la chaleur & la couleur ne sont pas de differente nature pour estre en des sujets differens. Et Aristote a aussi bien cherché le nombre des Intelligences que celuy des Principes & des Elemens.

Pag. 194.

Mais, quoy ! dit le Censeur, *Si la quantité discrete se trouve veritablement dans les Anges, ils ne seront plus susceptibles de la quantité continuë, parce que l'une exclud l'autre comme estant des differences opposées : & que la quantité discrete est abstraite & separée de toute quantité continuë, autrement elle ne seroit pas discrete.*

Tout cela est veritable, si on considere ces quantitez dans les idées que s'en forme l'entendement : toutes ses abstractions se font ainsi, & sans craindre d'estre accusé de fausseté ni de mensonge, il separe impunément les choses qui sont vnies & qui ne se peuvent separer en effet. *Abstrahentium non est menda-*

cium. Mais il n'en eſt pas ainſi quand ces quantitez ſont conſiderées dans les choſes meſmes. Car hors celles qui n'ont aucunes parties, comme les points & les momens, toutes les autres ont avec le nombre la quantité continuë. Il n'y a donc point d'inconvenient que les Anges ayent vne extenſion quoy qu'ils faſſent nombre.

En verité, il faut que le Cenſeur ait bien mauvaiſe opinion de ſes Lecteurs, & qu'il les croye bien ignorans de leur propoſer des raiſons ſi frivoles. Car ſi la maniere dont il raiſonne eſtoit bonne, il ſeroit facile de prouver les choſes les plus fauſſes & les plus abſurdes. On montreroit que le corps ne peut eſtre ni coloré, ni peſant, ni leger, ni avoir aucune autre qualité; parce que lors que l'eſprit en conçoit la nature il la ſepare de tous ſes accidens, & en exclud tout ce qui n'eſt pas de ſon eſſence.

Mais il ne faut pas s'eſtonner de cette eſtrange maniere d'agir, elle luy eſt ordinaire : tout incontinent aprés il fait

vn autre raiſonnement qui eſt de meſme
Pag. 202. fabrique que celuy-là. Car il dit *que ſi toute multitude que l'on peut nombrer appartenoit à la quantité, il n'y auroit aucun eſtre qui ne fuſt vne eſpece de quantité, en ſorte que toutes les ſubſtances, les qualitez, les relations, en vn mot toutes les categories devroient eſtre reduites à la quantité.*

Il confond la Multitude avec les choſes où ſe trouve la multitude. Mais comme l'extenſion n'eſt pas la meſme choſe que le corps qui eſt eſtendu; auſſi la Multitude n'eſt pas la meſme choſe que les individus où ſe trouve la multitude: tout de meſme que l'aſſemblage & l'amas de pluſieurs choſes eſt different de ces choſes-là, puiſqu'elles peuvent eſtre ſans cét aſſemblage. Ie dis donc que la Multitude ainſi priſe eſt vne eſpece de la quantité; mais que les choſes où cette Multitude ſe trouve ſont les ſujets & non pas les eſpeces de la quantité.

Cela préſuppoſé, quand il dit *que ſi toute multitude appartenoit à la quantité, il n'y auroit aucun eſtre qui ne fuſt*

vne eſpece de quantité. Cette conſequence ne vaut rien, car elle va des choſes diviſées à celles qui ſont conjointes : c'eſt à dire de la multitude aux choſes qui ont quantité. Il eſt vray que toutes les choſes qui ſe peuvent nombrer appartiennent au Nombre, tout de meſme que tous les corps qui ſont eſtendus appartiennent à la quantité continuë: mais ce n'eſt pas comme leurs eſpeces, c'eſt comme leurs ſujets. Car il ſeroit ridicule de dire que tout Corps qui eſt eſtendu fuſt vne eſpece de la quantité. En vn mot c'eſt le ſophiſme *à diviſis ad conjuncta:* &pour dire le vray , cette maniere d'argumenter meriteroit autant le nom de *Fatuité*, que les choſes auſquelles il l'applique. Mais je ne voudrois pas pour cela luy ordonner de prendre de l'*Ellebore;* ce ſeroit aſſez qu'il priſt quelques leçons de Logique qui luy ſont bien neceſſaires.

Enfin, il conclud, *qu'en quelque façon que je prenne le nombre ,ſoit materiellement, ſoit formellement , il me reſte toûjours à prouver que tout ce qui eſt ſuſceptible du* Pag. 195.

nombre doit estre necessairement estendu. Il se trompe, je n'ay rien dit qui m'engage à cette preuve. Et il est tombé en cette erreur sous la fausse imagination qu'il a euë, que du Nombre des Anges j'avois inferé qu'ils avoient vne Extension ; ce qui ne se trouvera point en tout ce que j'ay escrit.

Laissons-le donc se divertir là-dessus avec Catulle Auteur de grand poids en ces matieres ; & n'interrompons point ces longues & lassantes promenades qu'il fait chez les Auteurs, pour y piller quelques autoritez qui soustiennent ce qui n'est point contesté.



De la Grandeur & des Parties de l'Ame.

PARTIE III.

ART. XXIV.

Que l'Ame a vne grandeur, vne figure & des parties. Quelle eſt cette grandeur. Que la grandeur eſt vne perfection.

IVSQVES-ICY j'ay à mon avis aſſez bien deffendu l'Extenſion de l'Ame, & je puis dire que ç'a eſté avec confiance ayant trouvé tant de Philoſophes dans mon party ; car hors vn petit nombre qui ne l'ont pas voulu reconnoiſtre, il n'y en a point qui ne luy en ait donné quelqu'vne ſoit formelle, ſoit virtuëlle. Mais maintenant il me faut ſouſtenir mes opinions propres ; & je confeſſe qu'elles ſont ſi ſingulieres qu'il n'y a perſonne que je puiſſe

intereſſer dans ma cauſe. De ſorte que ſi j'avois vn Adverſaire qui euſt plus de forces ou d'addreſſe que celuy qui m'attaque, je devrois craindre de ſuccomber dans la deffenſe que j'entreprens, & d'eſtre contraint d'abandonner les ſentimens que j'ay eus ſur la Grandeur & ſur les Parties de l'Ame. Mais la foibleſſe des raiſons qu'il a apportées cy-devant me perſuade que je n'auray pas plus de peine à refuter celles qu'il prepare là-deſſus, que je n'en ay eu à deſtruire les autres; & que mes conjectures bien loin d'eſtre affoiblies, s'affermiront par les efforts qu'il aura faits contre elles. Voyons donc quels ils ſont.

Aprés avoir eſtabli l'Extenſion de l'Ame, j'ay inferé delà qu'elle a vne Grandeur, vne Figure & des Parties; car qui dit extenſion dit quelque grandeur; & comme cette grandeur eſt bornée, il faut qu'elle ait vne figure, dautant que la figure n'eſt qu'vne certaine determination des extremitez de la quantité. Enfin, comme on ne peut concevoir vne exten-

extenſion ſans parties, c'eſt vne neceſſité que l'Ame ait les ſiennes, puiſqu'elle eſt eſtenduë. Elles ne ſont à la verité qu'aſſignables & virtuelles, ne pouvant eſtre actuellement diviſées, à cauſe qu'elle eſt indiviſible : mais ce ſont toûjours des parties dont l'entité eſt differente.

Car comme j'ay dit dans mon Syſteme, « l'extenſion de l'Ame a ſes extremitez, « & ces extremitez ſont eſloignées « l'vne de l'autre, autrement il n'y auroit « point d'extenſion. Or ces extremitez « bornent la ſubſtance de l'Ame, il faut « donc que la ſubſtance qui eſt bornée par « vne de ces extremitez ſoit auſſi eſloignée « de celle qui eſt bornée par l'autre : « & cela ſuffit pour dire que l'Ame a des « parties differentes, puiſqu'il eſt vray que « la ſubſtance qui eſt terminée par celle-là, « eſt differente de celle qui l'eſt par celle-cy. «

Toutes ces conſequences ſont neceſſaires, préſuppoſé que l'Ame ait vne extenſion ; auſſi n'eſt-ce pas là où conſiſte la difficulté, c'eſt de ſçavoir quelle eſt cette

Grandeur, quelle eſt cette Figure, & quel eſt l'vſage de ces Parties.

Page 205.
Quant aux deux premieres, le Cenſeur dit, *qu'il eſt impoßible de déterminer quelles elles ſont, & que la raiſon humaine n'a aucun indice qui la puiſſe faire entrer dans cette connoiſſance.* Ie confeſſe avec luy que ces choſes ſont ſi obſcures qu'il n'y a perſonne qui ſe puiſſe vanter d'en avoir vne ſcience certaine, ni d'en donner aucune demonſtration : Mais cela n'exclud pas les conjectures qu'on en peut former; il n'y a rien de ſi haut ni de ſi caché où elles ne puiſſent atteindre. Et je m'eſtonne qu'vn homme qui penſe avoir demonſtré que Dieu ne peut créer vn autre monde, ni d'autres eſpeces que celles qui ſont en celuy-cy; en vn mot qui a parlé ſi hardiment de ſon Exiſtence dans les choſes, & de ſon Infinité inconcevable. Ie m'eſtonne, dis-je, qu'il ait vne ſi grande défiance de l'eſprit humain, qu'il ne puiſſe rien dire de vray-ſemblable de la Grandeur & de la Figure des Ames & des Anges, qui ſont des creatu-

res bornées & proportionnées à ſon intelligence. Du moins, il eſt certain que l'on peut avancer avec grande probabilité, que la Grandeur de l'Ame humaine ſurpaſſe celle de toutes les beſtes, ſur le principe qu'eſtablit S. Thomas, que les choſes les plus parfaites ont plus d'eſtenduë; & ſur l'opinion commune de l'Eſchole, que les Anges qui ſont d'vn ordre ſuperieur peuvent occuper plus d'eſpace, & ont vne ſphere d'activité plus eſtenduë que ceux qui ſont au deſſous. Car on peut inferer delà que Dieu qui aime tant l'vniformité dans ſes ouvrages a fait dans l'ordre des Ames ce qu'il a fait dans celuy des Anges, & dans celuy des Corps dont le monde eſt composé.

Cela, neantmoins, ne contente pas noſtre *faſcheux Critique*; c'eſt ainſi qu'il ſe nomme; & moy au lieu de *faſcheux*, je voudrois dire *malin*. *Car en aſſeurant qu'il tient pour ſuſpectes toutes les nouvelles opinions, ſoit à cauſe de l'ignorance des hommes; ſoit à cauſe de l'ambition des Sçavans, qui pour ſe donner de la reputation,*

Pag. 207. Nos moroſi diſputatores.

avancent des propoſitions hardies & extraordinaires ; ſoit enfin à cauſe des maladies d'eſprit où tombent les plus grands hommes, témoin ce Senecion de Seneque, qui avoit la folie de ne vouloir ni penſer, ni dire, ni avoir que de grandes choſes. En marquant, dis-je, tous ces defauts, il me les a voulu imputer tacitement ; Et quoy qu'il ſemble m'en deſcharger, il fait aſſez connoiſtre le deſſein qu'il a d'en laiſſer le
Pag. 208.
ſoupçon ; & l'amour de la verité dont il me regale n'eſt qu'vne petite douceur dont il taſche de cacher le poiſon qu'il a verſé dans ſes écrits.

Ce procedé eſt vne marque aſſeurée d'vne ame foible & baſſe; & je confeſſe que ſi je l'avois connuë auſſi petite qu'elle eſt, je n'aurois eu garde de faire la propoſition ſi generale de la Grandeur de l'Ame humaine par deſſus celle des beſtes, j'aurois excepté la ſienne. Et je luy donne
Pag. 206.
preſentement avis *qu'il ne ſe conſole point de la petiteſſe de ſa taille*, par ce que j'ay dit de cette Grandeur. Cela ne le regarde point. S'il y a quelque choſe qui doive

adoucir le chagrin qu'il en peut avoir, c'eſt qu'il ſe peut vanter que toutes les parties qui compoſent ſa nature ſont juſtement proportionnées.

Reprenons nos briſées, & voyons comment il deſtruit ma conjecture. Il dit donc *qu'elle n'eſt fondée que ſur l'imagination que j'ay que les natures les plus parfaites doivent eſtre plus eſtenduës; & qu'il a refuté cette erreur ayant montré par des maximes indubitables que la quantité bien loin d'eſtre vne perfection, eſt vn déchet & vne dégradation de la ſouveraine eſſence qui de ſoy eſt indiviſible.* Premierement, s'il ne prend pour maximes les autoritez qu'il apporte de Simplicius & de quelques autres qui l'ont ſuivi, je n'en trouve pas vne qui puiſſe perſuader ce qu'il avance; Et il ſçait bien que ce n'eſt pas par autoritez qu'il faut prouver des choſes où l'on ne doit eſcouter que les raiſons. Aprés tout, quelque belle apparence qu'ait la penſée de Simplicius, les termes ne ſe rapportent pas juſtement les vns aux autres. Car la quantité n'eſt pas

Pag. 210.

Deceſſus, lapſus, ὕφεσις, calamitas.

Pag. 4. & 6. 210.

opposée à l'indivisibilité, puisqu'il y a des quantitez indivisibles, comme nous avons montré. Il y auroit bien plus de raison de dire que la Quantité des Creatures qui est bornée est vn déchet & vne dégradation de l'Immensité de Dieu, qui ne pouvant communiquer son extension infinie aux choses qu'il a faites, leur en a donné des portions plus grandes ou plus petites, selon les degrez d'excellence que devoit avoir leur nature.

Au fond; ce n'est pas bien prouver *que la quantité n'est pas vne perfection, parce que c'est vn defaut à l'égard de Dieu.* Par cette raison il n'y auroit aucune Perfection dans les Creatures, puisqu'il n'y en a point qui à l'égard de Dieu ne soit vn déchet & vne dégradation de celles qu'il a.

D'ailleurs, outre que la Perfection a divers degrez, & que celle qui en a le moins ne laisse pas d'estre vne perfection quand elle est conforme à la nature; elle peut estre considerée absolument, ou par rapport à d'autres du mesme ordre.

Abſolument elle eſt toûjours Perfection; mais comparée avec d'autres elle paſſe tantoſt pour perfection, & tantoſt pour defaut. Car il y a des hommes qui ſont plus forts que les autres, & la force qu'ils ont eſt vne perfection; mais ſi on la compare avec celle du Lion ou de l'Elephant, c'eſt vn defaut qui paſſe pour foibleſſe. Ainſi l'eſtenduë des Corps celeſtes, quelque grande qu'elle ſoit, eſt imperfection à l'égard de l'Immenſité divine, quoy que ce ſoit vne perfection à l'égard de celle des autres corps du monde. Mais il faut voir ce que nous avons dit cy-devant ſur cette matiere, Article XX.

Aprés cela, le Cenſeur juge *qu'il ſeroit à propos d'examiner toutes les autres raiſons que j'apporte en faveur de la Grandeur de l'Ame, mais que l'ordre que j'ay tenu l'oblige avant que d'en venir là, de montrer que mon opinion touchant les parties de l'Ame qui ne ſont point vnies au corps, eſt contraire à la raiſon & aux veritables principes de la Philoſophie.* Et moy, je trouve auſſi à-propos, avant que de ré- *Pag.* 210.

pondre aux raiſons par leſquelles il pretend de deſtruire cette opinion, de luy demander deux choſes. La premiere, en quel endroit il a examiné mes autres preuves de la grandeur de l'Ame; car j'ay eu beau chercher, je n'en ay pû rien trouver. La ſeconde, pourquoy ayant voulu parler de la Grandeur de l'Ame avant que de parler de ſes Parties (tout au contraire de ce que j'avois fait en mon Syſteme); au milieu de ſa diſpute il quitte l'ordre où il s'eſtoit engagé, pour ſuivre le mien qu'il n'avoit pas trouvé bon. Pour moy, je croy qu'il y a là de l'artifice, & que c'eſt vn alibi qu'il a preparé pour ſe diſpenſer de reſpondre à mes autres preuves. Il euſt eſté à ſouhaiter pour luy qu'il ſe fuſt ſervi d'vne ſemblable adreſſe pour la pluſpart des choſes qu'il a dites: car il ſe fuſt conſervé la reputation de ſçavoir quelque choſe, puiſqu'vn Ignorant qui ſe taiſt, reſſemble à vn Sçavant qui ne dit mot.

ART.

ART. XXV.

Que toutes les parties de l'Ame ne ſont pas vnies au corps. Premiere Raiſon tirée des choſes qui ſe touchent.

PVISQVE le Cenſeur veut attaquer toutes les raiſons particulieres que j'ay apportées pour prouver que l'Ame a des parties qui ne ſont point vnies au corps: il faut qu'il ſuppoſe par neceſſité, ou par grace, que l'Ame a des Parties & par conſequent vne Extenſion. Autrement, il n'y auroit rien à démeſler entre nous deux ſur ce point-là. *Contra negantem principia non eſt diſputandum.* C'eſt-pour- «
quoy quand j'ay montré que puiſque les «
choſes qui ſe touchent doivent eſtre éga- «
les, & qu'il doit y avoir entre-elles au- «
tant de parties touchées qu'il y en a qui «
touchent ; il faut que toutes les parties «
de l'Ame d'vn petit enfant ne touchent «
pas ſon corps, puiſqu'elle eſt plus grande «
& qu'elle a par conſequent plus de par- «
ties que ſon corps. Car il eſt certain «
qu'elle eſt plus grande que luy, puiſqu'el- «

» le ne croiſt pas quand il devient plus » grand. Qui la pourroit accroiſtre ? Ce » ne ſeroit pas le corps, parce qu'elle eſt » ſpirituelle : Ce ne ſera pas elle - meſme ; » car ſi elle pouvoit adjouſter quelque par- » tie à ſa grandeur, elle ſe pourroit pro- » duire elle-meſme : Il n'y a donc que Dieu » qui le puiſſe faire. Auquel cas il faudroit » qu'auſſi long-temps que cét enfant croi- » ſtroit il y adjouſtaſt de moment en mo- » ment quelque partie pour la rendre plus » grande : & qu'elle fuſt par conſequent di- » viſible. *Quand*, dis-je, *il ne reſpond point autrement à cette raiſon, ſinon, que l'Ame n'a aucune extenſion ni aucune grandeur* ; il va contre les termes de noſtre accommodement.

Pag. 210.

Car puiſque pour avoir la liberté de deſtruire mon opinion par ſes fondemens, il faut qu'il ſuppoſe qu'elle a des Parties ; il y a de la mauvaiſe foy de contrevenir ſi-toſt aux choſes préſuppoſées. Il devoit d'abord ne point recevoir l'hypotheſe & ſe ſervir de la negative pour ruiner toutes mes preuves ; ou bien il eſtoit obligé de

montrer l'abſurdité qu'il y a en celle-cy, comme il a taſché de faire en toutes les autres.

Auſſi a-t-il bien veû la neceſſité de cét engagement, car il ne l'a pas voulu mettre au rang des autres; il l'en a ſeparée d'vn chapitre tout entier pour la joindre à l'examen qu'il a fait de la grandeur de l'Ame, quoy que ce ne ſoit point là ſa place. De ſorte qu'il faut de deux choſes l'vne, ou qu'en admettant la ſuppoſition, cette premiere raiſon ſubſiſte, puiſqu'il n'y trouve aucune abſurdité: auquel cas elle peut toute ſeule ſouſtenir ma propoſition, encore que toutes les autres fuſſent deſtruites. Ou bien, il faut qu'en la rejettant il ait inutilement attaqué mes autres preuves; puiſqu'elles ſe devoient deſtruire par la ſeule negative comme la premiere.

Pour dire la verité, je ne ſçay s'il y a quelque artifice caché là-deſſous, & s'il a voulu tenir l'Oüi, & le, Non, tout preſts pour deffendre ſa critique; ou s'il a embaraſſé mon raiſonnement par la couſtu-

me qu'il a de mettre de la confuſion dans les ſiens. Quoy qu'il en ſoit, laiſſons-là cette premiere raiſon qui a eſté ſi mal attaquée, & voyons ce qui arrivera des autres.

Avant que d'en venir là, il traite la queſtion en general, & veut montrer *que l'Ame n'a point de parties qui ne ſoient unies au corps & qui ne l'informent*, comme parle le Cenſeur, & je ſuis contraint de me ſervir icy de ſes termes.

ART. XXVI.

Refutation des Raiſons que le Cenſeur apporte, pour montrer que toutes les Parties de l'Ame ſont unies au Corps.

Pag. 211. SA premiere raiſon eſt, *que comme la nature du corps eſt de pouvoir eſtre informé, & celle de l'Ame de pouvoir informer; il faut que de la meſme façon que le corps eſt informé, l'Ame informe auſſi le corps; or il n'y a aucune partie du corps qui ne ſoit informée, il n'y a donc auſſi aucune partie de l'Ame qui n'informe le corps.*

C'eſt grand dommage que cét argument ne ſoit pas dans les regles, tant il a belle apparence; mais par malheur il conclud de la puiſſance à l'acte, qui eſt vne maniere de proceder qui n'eſt pas legitime, & que noſtre Cenſeur a condamnée luy-meſme. Pour le mettre dans l'ordre il faudroit dire; comme la nature du corps eſt de pouvoir eſtre animé, & celle de l'Ame de pouvoir animer; il faut que de la meſme façon que le corps peut eſtre animé, l'Ame puiſſe auſſi animer. Or il n'y a aucune partie du corps qui ne puiſſe eſtre animée, il n'y a donc auſſi aucune partie de l'Ame qui ne puiſſe animer le corps. C'eſt-là comme il faut qu'il ſoit pour eſtre veritable. Car s'il demeure en l'eſtat que le Cenſeur l'a mis, la mineure & la concluſion en ſont fauſſes. Puiſqu'il y a des corps dont toutes les parties ne ſont pas animées, comme les membres gangrenez dans les animaux, & les branches des arbres qui ſont ſeches: car quelque mortes qu'elles ſoient, elles ſont partie de leur corps n'en eſtant

Pag. 139. 140.

pas ſeparées : puiſque enfin , il y a auſſi des parties de l'Ame qui n'animent point le corps, comme celles de l'Ame humaine qui ſont Libres. Ie ſçay qu'il dira qu'il ne reçoit point ce dernier exemple ; hé bien, je le veux ; mais il faut qu'il confeſſe auſſi que les autres faiſant voir la fauſſeté de ſa mineure , ſa concluſion ne peut rien valoir , ni deſtruire par conſequent les Parties Libres dont eſt queſtion.

Mais ſi on reduit ces propoſitions à la ſeule puiſſance que l'Ame a d'informer & d'animer le corps, il eſt certain qu'elles ſont veritables : puiſqu'il eſt vray que les parties de l'Ame que nous appellons Libres, quoy qu'elles n'informent pas actuellement, ont neantmoins le pouvoir d'informer. Comme en effet quand il arrive de nouveau quelque matiere qui fait croiſtre le corps, ce ſont elles qui la vont animer ; car , comme nous avons dit, celles qui ſont déja vnies au corps ne s'en détachent pas ; autrement les membres qu'elles abandonneroient , perdroient la vie qu'elles vont donner à

cette nouvelle matiere.

Ie pourrois encore objecter à noſtre Cenſeur qu'il y a vn ſophiſme caché dans ſon raiſonnement, & qu'il va d'vne choſe ſimplement & abſolument dite, à vne autre qui eſt conditionnée. Car de dire que de la meſme façon que le corps eſt informé il faut que l'Ame informe, c'eſt vne propoſition generale qui n'eſt pas veritable en tous les ſens qu'elle peut avoir, & toute la grace qu'on luy peut faire c'eſt celle d'vn *Tranſeat.* Parce que l'Ame n'informe pas en toutes les façons que le corps eſt informé ; autrement, il ſeroit vray qu'elle ſeroit le ſujet & la puiſſance, puiſque le corps eſt informé comme ſujet & comme puiſſance ; & il y a cent autres manieres qui ſont comme celle-là propres au corps, qui ne peuvent convenir à l'Ame. Mais nous ne voulons pas inſiſter ſur les formes quand nous pouvons aller directement au fond. Voyons donc quelle ſera ſa Seconde Raiſon.

Pag. 212. ELLE porte, *que puiſque de l'aveu de tout le monde l'ame eſt l'acte & la perfection du corps organique & qu'elle a inclination naturelle de s'vnir à luy; s'il eſt vray qu'elle ne s'y vniſſe que par quelques-vnes de ſes parties; celles qui reſteront & qui en font le plus grand nombre, ſeront l'acte du corps organique auquel il ne donnera jamais ſa perfection naturelle. Et il ne ſe peut rien dire de plus abſurde que de propoſer l'acte d'vne choſe à laquelle il ne doit jamais s'vnir, ni par conſequent la perfectionner; car ce ſeroit vne perfection qui ne ſeroit pas perfection.*

Si le Cenſeur euſt agi de bonne foy, il euſt bien abregé la réponſe que j'ay à luy faire: car il devoit marquer ce que j'ay dit en divers lieux que les parties Libres de l'Ame ſervent non ſeulement à l'intelligence, mais encore à l'accroiſſement du corps. Car delà il s'enſuit qu'elles ne ſont pas inutiles, & qu'elles perfectionnent l'Ame & le corps. Oüi, mais! elles ne le font pas toûjours. Qu'importe, c'eſt

c'eſt aſſez qu'elles le puiſſent faire. Car le mot d'Acte & d'Entelechie regarde plus la puiſſance que l'effet, & quand on definit les choſes on ne touche point à leur exiſtence actuelle. Car encore qu'il n'y euſt aucun Homme, il ne laiſſeroit pas d'eſtre vn animal raiſonnable : quand il n'y auroit point d'Ame, elle ſeroit toûjours l'Acte & l'Entelechie du corps organique ; & l'Ame ſeparée l'eſt auſſi bien de celuy qu'elle a quitté que lors qu'elle l'animoit effectivement : c'eſt-pourquoy elle a vne propenſion naturelle de ſe reünir à luy.

Au reſte, quand on dit que l'Ame eſt l'Acte, l'Entelechie, ou la Perfection du corps organique, il y a deux choſes à conſiderer là-deſſus. La premiere, que le mot d'Acte, ne marque point que toutes les parties qu'il peut avoir ſoient neceſſaires pour donner la perfection au corps ; car ſi quelques-vnes luy peuvent communiquer toute celle dont il eſt capable, il en ſera auſſi bien l'Acte que ſi toutes ſes autres parties y contribuoient. Il en eſt

comme de la Lumiere du Soleil, à laquelle Ariſtote a donné le nom d'Entelechie auſſi bien qu'à l'Ame, elle ne ſe communique pas toute entiere à vn corps diaphane; cependant, ce qu'elle luy en donne le perfectionne tout autant, & luy fait meriter le nom d'Acte & de Perfection auſſi bien que ſi elle luy communiquoit toutes ſes parties : quant à luy, il en a tout ce qu'il en peut avoir ; c'eſt comme vn vaſe qui eſt plein de liqueur, il en eſt rempli & n'en peut contenir davantage.

La ſeconde choſe qui eſt à remarquer, c'eſt que ces termes d'Acte & de Perfection du corps organique forment la definition de l'Ame en general & non pas de l'Ame humaine, c'eſt-pourquoy, comme Ariſtote y a adjouſté, qu'il faut que le corps organique ſoit ſuſceptible de la vie *potentia vitam habentis*, pour le diſtinguer des cadavres & des corps artificiels qui peuvent eſtre organiques, mais qui ne ſont pas ſuſceptibles de la vie : Il faudroit auſſi, pour approprier cette defini-

tion à l'Ame de l'Homme, & pour la diſtinguer de celle des autres animaux ; il faudroit, dis-je, adjouſter, que c'eſt vne ſubſtance intellectuelle, qui eſt l'acte & la perfection d'vn corps organique ſuſceptible de vie.

Or comme l'Intelligence eſt vne fonction toute ſpirituelle & qui ne dépend point de la matiere ; & que les actions de la vie animale ſont toutes corporelles ; il a falu que l'Ame qui devoit eſtre le principe d'actions ſi differentes, euſt diverſes parties pour les produire chacune à part, ſans confuſion & ſans empeſchement ; Et il n'y avoit point d'autre moyen ſinon que les vnes fuſſent vnies au corps pour les actions corporelles ; & que les autres fuſſent libres & détachées de la matiere pour les ſpirituelles.

POVR ſa troiſiéme raiſon le Cenſeur dit, *que les parties qui ſont libres & ſeparées eſtant en plus grand nombre que celles qui ſont vnies, on pourra dire de l'Ame qu'elle eſt ſimplement & abſolument ſepa-* *Pag.* 212.

rée, parce qu'en tout genre de choses la dénomination se prend de ce qui excelle. A cela nous n'avons rien à répondre sinon, que cette maxime qu'il apporte est vne regle des Topiques qui ne se peut verifier en toutes choses ; & qu'il n'est pas icy question de sçavoir comment l'Ame se devra appeller, mais seulement si elle a des parties libres & détachées de la matiere. Aprés cela, qu'on l'appelle Separée ou non, il importe peu pour la verité ; & de quelque façon que les Sophistes qui ne s'amusent qu'aux paroles, la veüillent nommer, il sera toûjours vray qu'elle a des parties vnies au corps, & d'autres qui en sont separées.

Il me fait en suite vne demande qui est impertinente pour vn homme qui a pris à tasche de censurer mes opinions. Car il estoit obligé en cette qualité de se souvenir de mes principes & de mes hypotheses. Si cela luy estoit arrivé, il n'y auroit pas lieu pour luy à me demander, ni pour moy à luy dire *pourquoy toutes les parties de l'Ame estant semblables & de*

Pag. 212.

mesme nature, il y en a qui sont employées aux fonctions du corps, & d'autres qui s'en sont déchargées. Car il eust veu que j'ay decidé cette question en l'Art. IV. du V. Livre de mon Systeme, où j'ay dit, que toutes les Parties de l'Ame ont de soy la puissance de faire les actions spirituelles & les corporelles ; & que la difference qui s'y trouve ne vient que de ce que les vnes sont vnies au corps, & que les autres ne le sont pas : dautant que l'vnion détermine les premieres aux actions corporelles, les autres demeurant indifferentes à toutes. Car outre que celles-cy font les actions spirituelles, elles ne laissent pas à tous momens de s'vnir à la matiere qui survient pour faire croistre les membres : mais alors elles perdent leur indifference, aussi bien que celles qui ont esté vnies auparavant.

Mais pourquoy, dit-il, *les vnes sont-elles plustost libres que les autres ?* Il n'y a point de choix ni de destination particuliere pour cela, c'est par pure necessité que cela se fait. Dieu créant l'Ame dans Pag. 213.

la matiere qui eſt organiſée, comme il ſe trouve qu'elle eſt plus grande que cette matiere, il faut qu'elle ait beaucoup de parties qui ne puiſſent s'vnir avec elle, pour la raiſon que nous avons dite cy-devant des choſes qui ſe touchent. Outre que c'eſt vne verité conforme au ſens commun qu'aprés qu'vne Matiere a receu de ſa Forme autant qu'il eſt neceſſaire pour faire les actions auſquelles elle eſt deſtinée, elle n'en peut recevoir davantage, parce que le ſurplus ſeroit inutile, & que la Nature ne fait rien en vain. De maniere que ſi cette Forme a plus de parties que n'en a la matiere, & ſi ces parties peuvent ſubſiſter d'elles-meſmes comme celles de l'Ame humaine, c'eſt vne neceſſité qu'elles ne s'vniſſent point & qu'elles demeurent libres.

Pag. 213. LE Cenſeur adjouſte *que s'il y a quelques parties de l'Ame qui informent & animent le corps, elle n'en ſera la forme que par accident; car c'eſt vne maxime d'Ariſtote que ce qui meut ſeulement par quelqu'vne*

de ses parties, ne meut que par accident. Or il n'y a rien de plus absurde que de dire que l'Ame n'anime le corps que par accident.

Ie m'imagine que cette raison luy a paru décisive, & qu'il a creû qu'elle devoit destruire mon opinion sans resource, n'estant pas croyable qu'il l'eust proposée s'il ne l'eust jugée bonne & concluante. Cependant, *je luy fais à sçavoir* que c'est vn pur sophisme qui ne se soûtient que sur l'équivoque du mot, *par accident*, lequel se dit en plusieurs manieres, aussi bien que son correlatif, *per se*, *de soy*. De sorte qu'il peut arriver qu'vne chose sera tout ensemble de soy & par accident selon que ces termes se prendront en divers sens. Ainsi l'Ame peut informer le corps par accident dans la signification que luy donne Aristote au lieu allegué; mais cela n'empesche pas qu'elle ne soit la forme du corps de soy & non par accident, parce qu'elle fait partie de son essence, & que les choses qui sont de l'essence sont dans la premie-

re & dans la plus noble maniere d'estre de soy, *in primo modo dicendi per se.* Que le Censeur raye donc de son compte l'absurdité qu'il s'est figurée dans mon opinion sur ce point-là; c'est vne non-valeur.

EN suite de cela, il propose vne Raison qui doit estre sa raison favorite, puisqu'il n'y en a point qu'il ait tasché de soustenir & de conserver avec plus de soin. Car il a évoqué les Dieux tutelaires du raisonnement pour la proteger, il a fait des imprecations contre ceux qui auront des sentimens contraires; il l'a fortifiée de l'autorité des Poëtes Latins, & de la subtilité des Etymologies. Voicy quelle elle est. *J'interpelle*, dit-il, *le sens commun de tous les hommes, pour juger s'il est possible que ce qui est essenciel à quelque chose, puisse estre en partie vni avec elle & en estre en partie separé; luy estre en mesme temps interieur & estranger. Car il n'y a personne qui ait l'esprit si aveugle & si stupide qui ne sçache, quand il*

Pag. 214.

il ne ſeroit inſtruit que de la Nature, qu'il n'y a rien qui puiſſe eſtre plus vni ni plus interieur aux choſes que leur nature & leur eſſence. De ſorte que l'Ame eſtant la forme du corps, & faiſant par conſequent partie de ſon eſſence, doit luy eſtre intimement vnie, & n'avoir aucune partie qui en ſoit ſeparée. Hors cette derniere partie de ſa conſequence, je luy accorde tout ce qu'il vient de dire, ſans qu'il en puiſſe tirer aucun avantage. Car mon hypotheſe ne choque aucune des maximes qu'il a propoſées; elle ne veut point que ce qui eſt eſſenciel ſoit ſeparé, elle veut que l'Ame humaine ſoit la forme du corps, & faſſe partie de ſon eſſence. Mais il ne s'enſuit pas delà qu'il n'y ait aucune partie de l'Ame qui ſoit libre & détachée de la matiere. Car il n'eſt pas de cette Ame comme de celles des autres choſes animées: celles-cy ſont toutes entieres vnies à leurs corps; mais il n'y a qu'vne portion de celle-là qui ſoit vnie au corps humain. La raiſon en eſt, que les premieres ſont toutes materielles, & ne ſont occupées

qu'aux fonctions du corps ; au lieu que l'Ame humaine est toute spirituelle en son fonds & en ses operations propres, quoy qu'elle soit obligée de faire agir le corps : de sorte qu'il a falu qu'elle se soit partagée & qu'elle ait communiqué vne portion de sa substance au corps pour l'animer, s'estant reservé l'autre pour les actions spirituelles qu'elle devoit produire dans l'Homme.

Or cette portion qu'elle communique au corps est la seule qui est l'acte & la perfection du corps, parce qu'il n'y a qu'elle qui l'anime. Et comme cette portion n'a aucune partie qui ne soit vnie au corps, on ne peut pas dire avec le Censeur que ce qu'il a d'essenciel est en partie vni & en partie separé ; dautant que ce qui est separé n'est pas actuellement de son essence.

Quant à l'autre portion qui est Libre, elle est bien separée à l'égard du corps, mais non pas à l'égard de l'Homme, parce qu'elle fait partie de son essence delaquelle elle est inseparable ; & par conse-

quent, il n'y a pas lieu de dire à ſon égard que l'eſſence de l'Homme eſt en partie vnie, & en partie ſeparée ; ni qu'elle eſt tout enſemble interieure & eſtrangere.

Voilà comment cette chere raiſon à laquelle il avoit tant de confiance luy eſt inutile & ne fait rien pour luy, ni contre moy. C'eſt-pourquoy je le plains d'avoir ſi mal employé ſon temps d'eſtre allé chercher dans les Poëtes, & chez les Grammairiens du ſecours pour la ſouſtenir ; & meſme d'avoir ſi mal choiſi ce qu'il a emprunté d'eux : car il y avoit cent autres paſſages qui luy euſſent eſté plus favorables que celuy de ces groſſes Beſtes qu'il s'eſt voulu approprier. Et l'etymologie de *ingenium quaſi ingenitum* n'eſt approuvée que des baſſes claſſes : il y en a vne autre qui eſt bien meilleure & que je luy veux apprendre en paſſant, c'eſt que *ingenium* vient du Grec ἀγχίνους, qui ſignifie vn eſprit preſent & ſubtil, ἀγχὶ νοῦς vn eſprit qui eſt proche des choſes : & ſi nous prononcions ce mot auſſi fortement

Pag. 214.

que faiſoient les Romains, il auroit le meſme ſens & preſque la meſme prononciation que ἀγχίνου *inguenium:* car c'eſtoit ainſi qu'il eſtoit prononcé au jugement de Quintilien.

Mais ne nous amuſons pas à ces vetilles comme le Cenſeur, achevons la faſcheuſe corvée où il nous a engagez, & voyons ſi ſa derniere Raiſon ſera plus ſolide & plus reguliere que les autres. Voicy quelle elle eſt.

Pag. 217. SVPPOSE' *que l'Ame ait des parties libres & détachées ; il demande, ſi ce qui reſulte de l'vnion des autres avec le corps eſt veritablement l'homme ou non. Si c'eſt l'homme, celles qui ſont libres ſeront inutiles & imaginaires ; car la Nature ne fait rien en vain. Si ce n'eſt pas l'homme ce ſera vne beſte ou vne plante, puiſque ce reſultat eſt animé.* Et delà il fait naiſtre quantité d'abſurditez qui ne ſont point à craindre, parce que tout ſon Raiſonnement eſt faux. En effet, il eſt tout ſemblable à celuy que l'on feroit pour le Bras

d'vn homme ſi l'on diſoit : Ce Bras eſt veritablement l'homme ou ne l'eſt pas ; s'il l'eſt ; tous les autres membres ſont inutiles : Si ce n'eſt pas l'homme, il faut que ce ſoit vne plante ou vn animal, puiſqu'il eſt animé ; & delà s'enſuivroient toutes les meſmes abſurditez qu'il a marquées.

Il ne faut donc qu'vn mot pour détruire cét eſtrange Dilemme. Car quand il demande, ſi ce qui reſulte de l'vnion des parties de l'Ame avec le corps eſt l'Homme ou non ? Il n'y a qu'à luy répondre, qu'il n'eſt ni l'vn ni l'autre : mais que c'eſt vne partie de l'Homme. Car comme l'Homme eſt deſtiné pour faire des actions ſpirituelles & corporelles ; la Portion de l'Ame qui eſt vnie au corps eſt determinée aux corporelles, & n'en peut produire de ſpirituelles, à cauſe du *malefice* de la Matiere : de ſorte qu'elle ne fait que la moitié de la fonction de l'Homme. Et par conſequent ce qui reſulte de l'vnion qu'elle a avec le corps ne peut eſtre qu'vne partie de l'Homme : Et il faut de

necessité qu'il y en ait vne autre qui puisse produire les actions spirituelles & qui soit détachée de la matiere. Or de toutes les deux se forme l'Animal raisonnable, c'est à dire l'Homme, qui est Animal à raison de la portion qui est vnie au corps, & Raisonnable par celle qui est libre. C'est en ce sens qu'Aristote a dit, que toute l'Ame n'estoit pas Nature, & qu'il n'y en a qu'vne ou plusieurs de ses
1. *de Partib.* parties qui le soient. οὐδὲ γὰρ πᾶσα ψυχὴ φύσις, ἀλλά τι μόριον αὐτῆς ἕν, ἢ καὶ πλείω. Car il faut qu'il ait creû que toute l'Ame n'estoit pas vnie au corps ; autrement toute entiere elle eust esté Nature, parce que la Nature doit estre vnie aux choses dont elle est Nature. Et il ne faut point dire que πᾶσα ψυχὴ ne signifie pas *toute l'Ame*, mais *toute sorte d'Ame*, car il se doit entendre de l'vne & de l'autre maniere. Parce qu'encore que Aristote compare ensemble les trois genres de l'Ame, à sçavoir la Vegetative, la Sensitive & l'Intellectuelle, & qu'il demande si chacune peut estre Nature : Neantmoins comme

elles ſe trouvent toutes enſemble dans l'Homme, & que l'Ame humaine les contient en puiſſance, comme il dit; il faut neceſſairement que le mot πᾶσα s'entende de toute ſorte d'Ame, parce qu'elles ſont toutes trois de differente nature; & de toutes les parties de l'Ame, parce qu'elles compoſent toutes trois l'Ame de l'Homme. Et de fait, outre que le mot de *Partie* dont il ſe ſert, ne ſe dit point proprement du genre ni de l'eſpece : Quand il met aprés en queſtion ſi toutes les parties de l'Ame ſont principes du mouvement, il diſtingue la partie Vegetative de la Senſitive, ce qui ne ſe peut entendre que d'vne meſme Ame. D'où il conclud que ce n'eſt pas à la Phyſique qui ne doit parler que de la Nature, de traiter de toute l'Ame humaine, parce qu'elle n'eſt pas toute Nature, & qu'il n'y en a qu'vne ſeule partie ou pluſieurs qui le ſoient, à ſçavoir la Vegetative & la Senſitive, & non pas l'Intellectuelle.

Oüy, mais ! cela n'empeſche pas que du moins vne des abſurditez qu'il a marquées Page 215.

ne s'enſuive de cette doctrine. A ſçavoir, que l'homme ſera en partie raiſonnable & en partie irraiſonnable ; parce que la portion de l'Ame qui eſt vnie au corps n'eſt pas raiſonnable, puiſqu'elle ne peut produire aucune action ſpirituelle qui eſt neceſſaire au Raiſonnement humain.

Il s'abuſe, il n'y a point là d'abſurdité. La Nature de l'homme devoit eſtre compoſée de ces deux contraires pour eſtre le Milieu & l'Oriſon de toutes les choſes de l'Vnivers. Et c'eſt la creance non ſeulement de tous les Philoſophes, mais encore de tous les hommes, qui demeurent d'accord que la Portion de l'Ame qui gouverne le Corps, eſt ſans raiſon. ἡ ψυχὴ εἰς δύο μέρη διῃρημένη, εἰς τὸ λόγον ἔχον, καὶ ἄλογον. L'Ame, dit Ariſtote, eſt diviſée en deux parties, l'vne qui eſt raiſonnable, & l'autre qui ne l'eſt point : ce qu'il repete en cent autres endroits. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit toute eſſenciellement & radicalement Raiſonnable, *in actu primo*, comme parle l'Eſchole ; mais elle ne l'eſt pas toute dans l'operation *in actu ſecundo*,

fecundo, à cauſe que la Matiere en determine vne portion aux actions corporelles.

VOILA en quoy conſiſte cette grande levée de Bouclier que le Cenſeur a faite avec ſi peu de ſuccés contre mon Opinion. Car ce qu'il adjouſte en ſuite ne ſert qu'à montrer la malignité qu'il a euë de vouloir faire tomber ma Conjecture dans les viſions des Platoniciens, & dans les extravagances des Averroïſtes ; Et de faire accroire que c'eſt ma couſtume de dérober les ſentimens extraordinaires des Auteurs, & de me les approprier. Iuſques-là qu'il ne s'eſt pû contenir qu'il n'ait fait entrer de force & hors de temps dans la conteſtation où nous ſommes, ce que j'ay dit autrefois de la Stabilité des Rayons, & qu'il n'ait donné le ſoupçon que c'eſt vn larcin que j'ay fait à vn certain Philoſophe, dont je n'ay jamais oüi parler. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de me deffendre de cette ſupercherie. Ie diray ſeulement, que le rapport

Pag. 210.
Pag. 225.

qu'il fait de mon Opinion à celle de Platon & d'Averroës, au lieu de la rendre suspecte de faux, fournit vne forte presomption pour croire qu'elle doit estre veritable.

Car outre qu'on peut dire du Premier, qu'il a de coustume de cacher les secrets de sa Doctrine sous le voile des Fables & des Enigmes; il est certain qu'en rapportant la vision qu'eut Timarque dans l'antre de Trophonius, de certaines Ames qui n'estoient pas ensevelies entierement dans le corps, & dont les plus pures parties en estoient separées. Il a voulu faire connoistre dans cette histoire fabuleuse le veritable sentiment qu'il avoit des Parties libres de l'Ame; Et dans vn temps où la Philosophie estoit pleine d'obscuritez touchant les choses spirituelles; par la force de son Esprit, il a percé tous les nuages qui l'environnoient, & a découvert la verité qui estoit alors ignorée, & qu'Aristote a suivie, comme nous avons montré, & comme nous ferons voir plus amplement cy-aprés.

Pour ce qui eſt d'Averroës, qui s'eſt figuré vn Entendement commun à tous les hommes, & ſeparé de l'Ame, par le moyen duquel ſe font les operations intellectuelles ; il n'eſt tombé en cette extravagance, que parce qu'il n'a pû concevoir que l'Ame pûſt former ces actions-là, ſi elle eſtoit toute attachée à la matiere. De ſorte que s'il ſe fuſt adviſé, qu'elle pouvoit avoir des Parties libres, & qui ne fuſſent point vnies au Corps, il n'euſt point eu beſoin de recourir à cét Entendement Chimerique, & ne ſe fuſt point engagé dans les abſurditez qui accompagnent vne opinion ſi monſtrueuſe. Car il eſt certain que la maniere dont Averroës s'eſt imaginé que la connoiſſance ſe faiſoit par cét Entendement prétendu, eſt la meſme que celle qui ſe fait par les Parties Libres. Mais celle-cy eſt exempte des inconveniens qui ſe trouvent dans l'autre.



Art. XXVII.

Seconde Raiſon, qui montre qu'il y a des Parties Libres, pour faire croiſtre les membres. Objections 1. 2. 3. & 4. refutées. De la nature de l'accroiſſement.

Le Cenſeur aprés s'eſtre deſchargé de toutes les belles Raiſons que nous venons de voir, reprend ſa Critique qu'il avoit mal-à-propos interrompuë, & met à l'Examen ma ſeconde Raiſon, qui porte: Que l'Ame doit avoir des Parties Libres & qui ne ſoient point vnies au Corps, pour animer les membres qui croiſſent. Car celles qui ſont vnies ne ſe détachent pas des parties du Corps qu'elles animent, pour aller donner la vie aux portions de la matiere qui ſurvient de nouveau & qui fait croiſtre les membres. Il faut donc que c'en ſoit d'autres qui ne ſont pas encore vnies ni aſſujeties au Corps, qui faſſent cette action-là.

Ie pouvois confirmer ce Raiſonnement par la façon ordinaire de parler de l'Eſchole, qui dit, qu'en ces rencontres, l'Ame s'avance & s'approche de cette

nouvelle matiere, *Anima ſeſe promovet.* La verité de ma propoſition ayant eſté ſi forte qu'elle a contraint ceux qui ne connoiſſoient point les Parties Libres, de les eſtablir par ces paroles-là. Car ſi l'Ame s'avance, elle ſe meut & change de place, & doit, par conſequent, avoir des parties qui reſpondent à l'endroit d'où elle part, & à l'endroit où elle va : autrement, elle ne ſe mouvroit point & ne changeroit point de place, comme nous avons dit cy-devant. Or ces parties-là qui changent de place, ne peuvent eſtre de celles qui eſtoient vnies au corps, parce qu'elles le quiteroient & le feroient perir ; le corps ne pouvant ſubſiſter, quand ſa forme s'en eſt ſeparée. C'en ſont donc d'autres qui ſont libres, & qui n'eſtoient point encore vnies avec luy.

Le Cenſeur confeſſe d'abord, *que les parties qui ſont vnies ne ſe pourroient ſeparer, s'il eſtoit vray que l'Ame fuſt jointe & attachée au corps comme vne feüille de papier colée avec vne autre qui luy ſeroit* Pag. 224.

égale. S'il ne tient qu'à cela, il faut qu'il accorde abſolument & ſans condition tout ce que je dis. Car l'Ame eſt plus attachée au Corps que ni la feuïlle de papier colée, ni quelque autre choſe que ce ſoit que l'art ait jointe avec vne autre, puiſque celles-cy ne font que ſe toucher, & que l'Ame penetre le corps & s'vnit à luy.

Pag. 225. *Oui, mais!* dit-il, *l'Ame ne peut eſtre égale au corps, puiſqu'elle n'a point d'extenſion, comme il a montré cy-devant; & ceux qui tiennent qu'elle eſt incorporelle & privée de toute quantité, non ſeulement ne trouvent point d'impoßibilité que le corps croiſſe ſans ce dévelopement & ce progrés des parties de l'Ame; mais encore qu'il eſt raiſonnable & meſme neceſſaire que cela ſe faſſe ainſi. Et qu'enfin, il a fait voir les eſcueils & les bancs où ſe perdent ceux qui prennent des routes ſi écartées.*

Quant à l'Extenſion de l'Ame, il n'étoit point beſoin de la remettre ſur le tapis, c'eſt vne choſe jugée. Et s'il y en a qui ſans elle pretendent de montrer com-

ment l'accroiſſement du corps ſe fait, ils ne diront jamais que des paroles qui ne ſignifieront rien, & qu'ils n'entendront point. Ie ſuis bien d'accord avec luy que la Route que nous avons priſe eſt pleine de difficultez, comme toute autre que l'on voudra ſuivre en cette matiere : mais c'eſt la plus courte pour arriver à la verité, & la Raiſon ſervant de guide on peut éviter les dangers qui s'y trouvent. Nous n'aurons pas grand'peine pour ceux que le Cenſeur a marquez : car on peut dire qu'il a de mauvaiſes lunettes, & qu'elles luy ont fait paroiſtre les vagues comme des eſcueils, & les havres comme des bancs.

Voicy donc ce qu'il oppoſe à ma Seconde Raiſon. *L'accroiſſement eſt vn mouvement qui va à la Quantité, non pas à vne quantité ſimple, parce qu'il n'y en a point de telle que dans l'Entendement ; mais à vne quantité jointe à la matiere ; c'eſt-à-dire, à l'aliment qui eſt corporel & eſtendu, parce que le corps ne peut croiſtre que par addition de Corps. Or l'aliment qui* *Pag.* 225.

eſt la matiere de l'accroiſſement, pour faire croiſtre le corps doit eſtre rendu ſemblable au corps ; & au meſme moment qu'il luy eſt ſemblable, il s'vnit à luy & eſt animé par l'Ame. Si donc l'aliment eſt ſemblable au corps qui eſt animé, quelle merveille y a-t-il que la meſme Ame qui anime le corps, anime auſſi l'aliment, ſans qu'il ſoit beſoin qu'elle ſe meuve & qu'elle ait des parties qui l'aillent animer. Car il faut ſe ſouvenir que l'Ame eſt vn acte, & que l'acte ne ſe dit qu'à l'égard de quelque puiſſance : Et par conſequent l'Ame ne ſe peut vnir au corps que parce que le corps a la puiſſance de la recevoir. Or il y a vne meſme puiſſance à la recevoir dans vn petit corps que dans vn grand, parce que l'Ame eſt également l'acte de l'vn & de l'autre.

Socrate s'eſtant comparé aux Satyres qui ſont peints ſur les boites des Apoticaires, le Cenſeur ne ſe doit pas ſcandaliſer ſi je dis que la pluſpart de ſes Raiſonnemens ſont ſemblables à ces monſtres qui ont vne teſte d'homme & des pieds de beſte. Car les premieres propoſitions

en

en ſont pour l'ordinaire aſſez raiſonnables; mais les conſequences qu'il en tire en ſont toûjours monſtrueuſes. Nous avons fait remarquer cette inégalité dans la pluſpart de ceux qu'il a apportez, ſoit pour eſtablir ſes opinions, ſoit pour détruire les noſtres. Mais elle eſt manifeſte en celuy-cy. Car hors quelques façons de parler qui ne ſont pas aſſez juſtes, & ſur leſquelles je ne veux pas pointiller; tout ce qu'il dit de la nature de l'Accroiſſement, de la quantité qui luy ſert de terme, de la reſſemblance qui doit eſtre entre l'aliment & le corps animé, & de l'vnion qui ſe fait de l'vn & de l'autre : Tout cela, dis-je, eſt receu de l'Eſchole, & eſt veritable. Mais quand il conclud, *que s'il eſt vray que l'aliment ſoit ſemblable au corps animé, il n'y a pas de merveille que la meſme Ame qui anime le corps ſe trouve dans cét aliment ſans qu'elle faſſe aucun mouvement, ni qu'elle ait aucunes parties qui ſe developent pour cela.* Pag. 226. Cette derniere exception gaſte tout ſon Raiſonnement. Car il n'y a aucun fonde-

ment dans tout ce qu'il a dit auparavant qui le puiſſe engager en cette Conſequence-là, non plus que ce qu'il adjouſte

Pag. 226.

aprés, *que l'Ame n'eſtant l'acte du corps, qu'à raiſon de la puiſſance qu'il a de la recevoir; cette puiſſance n'eſt pas differente au corps qui eſt grand, d'avec celle qu'il avoit eſtant petit, parce que c'eſt la meſme, l'Ame eſtant également l'acte & la perfection de l'vn & de l'autre.* Car tout cela ne montre point que l'Ame ne fait aucun mouvement pour aller donner la vie à la matiere qui ſurvient de nouveau, pour faire croiſtre le corps. Et je deffie le plus adroit Dialecticien de faire vn ſyllogiſme regulier de toutes les propoſitions qu'il a faites, où celle-cy puiſſe entrer. De ſorte qu'on peut dire, qu'vne ſi grande traiſnée de paroles, n'eſt que de l'ancre dont le Cenſeur a brouillé le papier, à l'exemple de la Seche qui reſpand le ſien pour ſe mettre à couvert de ceux qui la pourſuivent.

Quoy qu'il puiſſe faire, il eſt certain que la matiere qui ſurvient au corps, eſt

hors & au de-là des bornes du corps avant qu'il croiſſe ; autrement, il ne deviendroit pas plus grand. Il faut auſſi que l'Ame qui eſt reſſerrée dans ces bornes, s'vniſſe à cette matiere ; & par conſequent, c'eſt vne neceſſité qu'elle paſſe ces premieres bornes du Corps pour ſe joindre & s'vnir à elle. Or cela ne ſe peut conceuoir qu'elle ne ſe meuve, puiſqu'elle ſe trouve en vn endroit où elle n'eſtoit pas auparavant. Et comme elle ne peut quitter les membres qu'elle animoit, il s'enſuit qu'elle a des parties qui ſont libres, & qui ne ſont point vnies au corps, & qui vont donner la vie à cette nouvelle matiere.

Il confirme aprés ſon Raiſonnement *par l'exemple des Miroirs Convexes qui repreſentent les choſes plus petites ou plus grandes ſelon la grandeur qu'ils ont. Car ſi l'on ſe figure vn petit miroir que l'on rende aprés plus grand, il eſt certain que la meſme image qu'il faiſoit paroiſtre petite, s'accroiſt quand il eſt devenu plus grand, ſans que les parties de cette image ſe meu-* Pag. 227.

vent & s'estendent, parce qu'elle n'en a aucunes, estant immaterielle & indivisible. Qu'il en est de mesme de l'Ame qui anime d'abord le petit corps d'vn enfant, & en suite le mesme corps, quand il est devenu plus grand, sans qu'elle ait des parties qui se meuvent pour s'vnir à la matiere qui le fait croistre. Cela se faisant seulement en vertu de l'information, & par la seule puissance qui est dans l'acte indivisible.

Mais cét exemple, bien loin de favoriser son opinion, la destruit tout à fait. Car le changement qui arrive aux Images que les miroirs representent, ne vient que des divers mouvemens des rayons dont elles sont composées, qui s'approchent ou s'escartent les vns des autres, selon les angles d'incidence que la grandeur du globe leur fait faire, comme la Catatroptique enseigne. De sorte que si la comparaison de l'Ame avec ces Images est juste, il faut que l'Ame se meuve comme elles. Qu'il ne nous dise point, qu'elles sont immaterielles & indivisibles, & partant sans parties; s'il se veut souvenir

de ce que nous avons dit cy-devant, il verra qu'elles ſont auſſi materielles, diviſibles, & qu'elles ont des parties; & la maniere comment cela ſe doit entendre ſans qu'il y ait contradiction.

Quant à l'hypotheſe *qu'il fait d'vne Ame qui ſeroit infuſe dans vn corps qui auroit ſa juſte grandeur.* Il eſt vray qu'en cét eſtat elle informeroit le corps ſans aucun mouvement. Mais ſi aprés cela ce Corps venoit à croiſtre, il eſt certain qu'elle ſeroit contrainte de ſe mouvoir pour ſe joindre à la matiere qui luy ſeroit adjouſtée. Ainſi cette hypotheſe luy eſt inutile ſi le corps ne croiſt point parce qu'il n'eſt queſtion que de l'accroiſſement du Corps; & elle luy eſt contraire s'il vient à croiſtre, puiſque l'Accroiſſement veut que l'Ame ſe meuve. Pag. 226.

COMME il a l'eſprit fecond en mauvaiſes Raiſons, il en adjouſte deux autres, qui ſont pires que celle qu'il vient de propoſer. La premiere porte, *que l'Ame n'eſt pas ſeulement le principe vital* Pag. 228.

de l'accroissement, mais encore elle le doit faire d'vne plus noble maniere que celuy qui arrive aux choses inanimées. Or si l'Ame ne fait rien que desployer & estendre ses parties, il n'y a rien là qui demande vn principe vital, ni qui se fasse d'vne plus noble maniere.

Pour respondre à cette objection, il ne faut dire autre chose sinon, qu'elle est fondée sur vne fausse supposition. Il a creû que j'avois reduit l'Accroissement au seul mouvement des parties libres de l'Ame, qui se déployent pour aller donner la vie à la matiere qui survient de nouveau. Et cela n'est pas veritable. Car je ne veux pas que l'Accroissement consiste en ce mouvement là, ce n'est qu'vne condition, sans laquelle il ne se peut faire : Mais je le mets dans l'vnion que ces parties font avec la matiere qui s'attache aux membres. Cela estant ainsi, il a
Pag. 228. tort de dire, *qu'il n'y a rien dans mon opinion qui marque vn principe vital, ni vn plus noble accroissement dans l'Homme que dans les choses inanimées.* Car les par-

ties Libres n'empeſchent pas que l'Accroiſſement du Corps humain ne ſe faſſe par le meſme principe, & de la meſme maniere que l'on dit communément qu'il ſe fait; puiſque c'eſt l'Ame qui en eſt le principe, & qu'il ſe fait par le tranſport interieur de l'aliment aux parties qui doivent croiſtre *per intuſſuſceptionem:* tout au contraire de l'accroiſſement des choſes inanimées, qui ne ſe fait que par l'application exterieure de la matiere qui les doit augmenter *per extrapoſitionem.*

Enfin, il dit *que cette ſorte d'accroiſſement ne convient point aux Plantes, ni aux animaux; car l'ame d'vne Laituë, ni celle d'vn Chien, n'ont point de parties libres, & détachées de la matiere, comme nous nous figurons qu'il y en a dans celle de l'Homme. Cependant, les ſens, qui ſont les ſources de toute la connoiſſance que nous avons, ne reconnoiſſent aucune difference dans l'accroiſſement des vns & des autres. Et par conſequent, celuy qui ſe vante de l'avoir trouvée, doit, pour eſtre arrivé-là,* *Pag.* 229.

avoir d'autres guides pour la Philoſophie, & s'eſtre laiſſé conduire par l'eſprit prophetique qui découvre les choſes les plus cachées, ou par celuy de la Poëſie, qui fait paſſer pour vray tout ce qu'elle s'imagine.

Ie ſuis faſché dequoy le Cenſeur me donne ſi ſouvent occaſion de l'accuſer d'imprudence. Pourquoy eſt-il venu apporter icy l'exemple de la Laituë & du Chien? n'y en avoit-il pas cent autres dont il ſe pouvoit ſervir, contre leſquels il n'y euſt rien à dire? Car il devoit bien penſer qu'en parlant de la Laituë je luy appliquerois le proverbe *ſimiles habent labra lactucas*. Et que l'exemple du Chien, qui eſt vn animal qui jappe contre tout le monde, & qui eſt naturellement envieux, me feroit ſouvenir de ſes bonnes qualitez. Cela ſoit dit pour ſon inſtruction, afin que dans les cenſures qu'il fera doreſnavant, il ne tombe plus en ces fautes de jugement qui rendent vn Autheur ridicule.

Mais laiſſons-là ſon jugement, & voyons s'il s'eſt mieux ſervi de ſon eſprit.

Ie

Ie ſuis d'accord avec luy que l'Accroiſſement des Plantes & des Animaux ne ſe fait point comme celuy de l'Homme par des parties de leur ame qui ſoient libres, parce que c'eſt le privilege de l'Ame humaine qui eſt ſpirituelle, d'avoir ces ſortes de parties. Mais il ne s'enſuit pas de là qu'ils croiſſent eſſenciellement d'vne autre maniere que luy. La nature & l'eſpece de l'Accroiſſement ne demande autre choſe ſinon qu'il ſe faſſe par vn principe de vie, & que l'aliment qui luy ſert de matiere, ſoit porté interieurement aux membres, & s'vniſſe avec eux. Or tout cela ſe fait également en tous les corps qui vivent: C'eſt-pourquoy l'accroiſſement y eſt auſſi ſemblable. Et la diverſité qui s'y trouve, ſoit dans les differences du principe, ſoit dans celles de l'aliment, ne change point l'eſpece ni la nature de l'Accroiſſement. Car encore que les Ames ſoient de diverſe nature dans l'Homme & dans les Animaux; que l'aliment qui les fait croiſtre ne ſoit pas ſemblable à celuy des plantes, ils ont neantmoins la

mesme forme & la mesme espece d'accroissement. Ainsi quoy que celuy du Corps humain se fasse par les parties libres de l'Ame , tout au contraire de celuy des bestes & des plantes ; cela n'empesche pas qu'il ne soit de mesme espece aux vns & aux autres, parce qu'il y a par tout vn principe de vie & vn aliment interieur qui s'vnit au Corps ; & que c'est là tout ce qui est necessaire à l'espece de l'Accroissement. Comme il est indifferent qu'il se fasse par l'Ame des plantes ou par celle des animaux ; ni que ce soit par le moyen d'vn suc ou d'vn ver table sang: Il n'importe aussi qu'il se fasse par l'Ame toute entiere, ou par quelques-vnes de ses parties seulement , parce que toute cette diversité luy est accidentelle & ne regarde point son essence. Et par consequent, nostre Critique a mal conclu que ma raison ne peut rien valoir, quand ce ne seroit que parce qu'elle ne s'accommode pas à tous les genres des choses qui croissent. Car elle leur convient en ce qui est d'essenciel à l'Accroissement, &

non pas en ce qui luy eſt accidentel. Il n'y a rien là qui ſente la divination ni la licence poëtique : c'eſt la Philoſophie commune de l'Eſchole, qui ne s'eſt pas à la verité adviſée des Parties Libres de l'Ame ; mais qui nous a pourtant donné les principes ſur leſquels nous les avons eſtablies. En effet, c'eſt elle qui nous a fourni la matiere de laquelle nous avons formé noſtre Troiſiéme Raiſon. Voyons ſi le Cenſeur aura mieux reüſſi dans l'examen qu'il en a fait, que dans celuy des precedentes.

ART. XXVIII.

Troiſiéme Raiſon, pour les Parties Libres, tirée de l'amputation des membres. Quelle eſt la fonction des Parties Libres.

J'AY donc dit, Que quand vn Bras eſt « coupé, la ſubſtance de l'Ame qui l'a- « nimoit ne ſe ſepare pas, & ne perit pas « auſſi, parce qu'elle eſt indiviſible & in- « corruptible. Il faut donc qu'elle rentre « dans le Corps & qu'elle ſe reüniſſe à ſon « tronc, & à ſa maſſe. Or elle ne s'vnit «

„ pas alors aux autres parties du corps, „ parce qu'elles ſont déja animées, elle de- „ meure donc libre ſans s'attacher à aucu- „ ne. Et il eſt inutile de dire, qu'elle ceſ- „ ſe d'animer le membre coupé ſans qu'elle „ faſſe aucun mouvement. Car il faut toû- „ jours en revenir là, que l'Ame eſtoit pre- „ ſente au Bras avant qu'il fuſt coupé, & „ qu'elle n'y eſt plus aprés la ſeparation qui „ en a eſté faite. Il eſt donc neceſſaire que „ la portion & l'entité de l'Ame qui l'ani- „ moit s'aneantiſſe, ou qu'elle demeure dans „ la place qu'elle occupoit, ou qu'elle ſe re- „ tire. Elle ne peut s'aneantir eſtant incor- „ ruptible, ni demeurer dans l'eſpace que „ le Bras occupoit, parce qu'elle y ſeroit „ inutile. Il faut donc qu'elle ſe retire.

Le Cenſeur eſt d'accord du premier membre de ma Diviſion, & confeſſe que la portion de l'Ame qui animoit le Bras coupé ne peut s'aneantir, parce qu'elle eſt incorruptible. Quant au ſecond membre qui porte que l'Ame aprés l'amputation du Bras, ne demeure pas dans l'eſpace qu'il occupoit, parce qu'elle y ſe-

roit inutile ; *Il dit, qu'il n'y a point d'absurdité, qu'elle y demeure, parce qu'il n'y a pas plus d'inconvenient qu'elle reste-là sans rien faire, que lors qu'elle sera rentrée dans le Corps où elle ne doit point agir. Mais il se fait vne objection, & dit, qu'elle ne sera pas oisive quand elle y sera rentrée, puisque je tiens qu'elle travaillera avec les autres parties libres aux operations intellectuelles. A quoy il respond, qu'elle peut ayder à ces actions-là, estant hors l'enceinte du corps, aussi bien & mieux encore, que lors qu'elle y sera recluse, & resserrée. Sinon, il veut, du moins, que je luy die la raison pourquoy il faut que ces parties-là soient dans le Corps pour faire ces actions: Et pourquoy estant libres & détachées, elles ne font pas effort pour se delivrer de cette obscure & sale prison où elles sont renfermées?*

Pag. 233.
Pag. 235.

S'il n'avoit point supprimé vne partie de la fonction que je leur donne, il n'auroit pas eu lieu de me faire ces demandes, ni mesme de m'objecter les raisons inutiles qu'il vient d'apporter. Car il

ſçait bien que j'ay dit, Que les Parties Libres de l'Ame ne ſervent pas ſeulement aux actions intellectuelles, mais encore à l'accroiſſement des membres. Auquel cas la portion qui demeureroit hors du corps aprés l'amputation du Bras, ne ſeroit plus capable de faire cette derniere fonction, ne pouvant alors s'vnir à la matiere qui fait croiſtre les autres membres. Et comme c'eſt vne deſtination où la Nature a reduit toutes les parties libres, c'eſt vne neceſſité que celles qui ne peuvent plus animer vn membre, ſe mettent en eſtat & en place pour arriver à la fin à laquelle elles ſont deſtinées, qui eſt d'aider à l'accroiſſement. Et c'eſt pour cela qu'il eſt neceſſaire qu'elles quittent l'eſpace que tenoit le membre coupé, & qu'elles rentrent dans le corps. C'eſt ainſi qu'il faut reſpondre à la premiere Queſtion qu'il m'a faite.

L'autre ne ſera pas plus difficile à décider, ſi l'on obſerve, Qu'encore que les Parties Libres ſoient détachées du Corps, elles ne ſont ni ſeparées ni diviſées de cel-

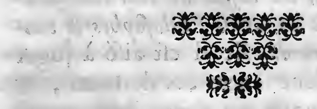
les qui l'animent, parce que les vnes & les autres ſont les parties d'vn tout qui eſt indiviſible. C'eſt-pourquoy tandis que les vnes donnent la vie au Corps, les autres quelque libres qu'elles ſoient ne ſe peuvent ſeparer d'elles, & ſont contraintes de demeurer enſemble. C'eſt comme le Concierge, & le Priſonnier, ils ſont tous deux enfermez en vne meſme priſon; mais l'vn eſt libre, & l'autre eſt captif.

Il adjouſte, *que j'avance pour vne maxime indubitable vne Propoſition qui reçoit beaucoup de difficultez, à ſçavoir, Que les Parties de l'Ame d'vn membre coupé, rentrant dans le corps, ne peuvent s'vnir aux parties du corps qui ſont déja animées. Car quelle raiſon y a-t-il, pourquoy vne meſme partie du Corps ne puiſſe recevoir & eſtre animée de pluſieurs parties de l'Ame, puiſqu'elles ſont toutes de meſme nature, & qu'elles ſe penetrent les vnes les autres?* Pag. 233.

Ma Propoſition peut paſſer pour vne maxime indubitable, puiſqu'elle eſt approuvée par tous les Philoſophes, &

qu'elle eſt ſouſtenuë d'vne Raiſon invincible. Car comme la Nature ne fait rien en vain, ſi cette partie qui rentre s'vniſſoit au corps, elle ne feroit autre choſe que ce qui eſt déja fait; c'eſt-à-dire, elle animeroit le corps qui eſt déja animé. Il eſt vray qu'elle eſt de meſme nature que les autres parties qui l'animent, qu'elle les penetre, & penetre meſme le corps comme elles: Mais pour cela elle ne s'vnit point ni à elles, ni à luy : non plus que l'Ange ne s'vnit pas au corps qu'il penetre; non plus que les Rayons ne s'vniſſent point enſemble, quoy qu'ils ſe penetrent les vns les autres. Et cette raiſon eſt ſi certaine & ſi generale, qu'elle ſe verifie meſme dans les qualitez actives, quoy qu'en die le Cenſeur. Car vn ſujet qui n'aura que deux degrez de chaleur, ne peut agir ſur vn autre qui en aura autant; parce que tout agent n'agit ſur quoy que ce ſoit, que pour le rendre ſemblable à luy; de ſorte que le trouvant ſemblable, il n'a plus rien à faire. *Agens aſſimilat ſibi paſſum. non fit actio ſimilis in ſimile.* Il

Il termine enfin sa Critique par vne consideration importante, qui est, *Que si les Parties de l'Ame qui animoient les membres coupez, se rejoignent à celles qui font les actions intellectuelles, les Sçavans devroient se faire couper les bras & les jambes, afin d'estre plus propres pour ces actions-là*. Pour moy, je suis dans la mesme opinion, & je ne doute point que s'il vouloit se servir de ce moyen-là, son Esprit n'en devinst plus fort, & qu'il ne se rendist capable de mieux raisonner qu'il n'a fait jusques icy. Mais s'il en veut faire l'experience, luy qui a si grande opinion de soy-mesme, se doit souvenir sur tout de se faire couper les oreilles, parce que ce sont les plus orgueilleuses parties du Corps, *superbissimum aurium judicium*. Pag. 236.



ART. XXIX.

Raiſon du Cenſeur, pour montrer que l'Ame ne ſe retire point des membres coupez. Que l'Ame toute indiviſible qu'elle eſt, peut animer les membres coupez.

APRE'S avoir combatu mon Opinion touchant la portion de l'Ame qui animoit les membres coupez, il eſtablit la ſienne, & dit, *Que la raiſon ne ſçauroit trouver d'autre moyen pour reſoudre cette difficulté, qu'en diſant, que comme l'Ame eſtoit dans ces membres-là en les informant, elle n'y eſt plus en ceſſant de les informer; parce que les ſubſtances immaterielles ne ſont de ſoy en aucun endroit, mais ſeulement par l'operation qu'elles y font; de ſorte que lors qu'elles ceſſent d'y operer, elles n'y ſont plus. Que cela, à la verité, eſt difficile à comprendre à ceux qui n'eſlevent point leur eſprit au deſſus de leur imagination; mais que les vrais Philoſophes le conçoivent facilement.* Et il eſt aiſé à juger qu'il prend place entre ces derniers, & qu'il me renvoye au rang des autres. Mais ſans préjudice des Qualitez, il me

Pag. 239.

ſemble qu'au lieu de citer Ficinus, Porphyre & Durand, il devoit apporter de bonnes raiſons pour bien eſtablir vne Doctrine qui eſt ſi conteſtée dans les Eſcholes. Il eſt vray qu'il a taſché de le faire cy-devant: Mais ceux qui la ſuivent ont de la confuſion que leur parti ait eſté ſi laſchement deffendu, & ſe ſcandaliſent meſme que les Autoritez qu'il a choiſies pour le ſouſtenir, la rendent douteuſe & ſuſpecte de fauſſeté. Car pour celle de Ficinus, ils n'en font pas eſtat, & diſent, que l'on fait grand tort à ce bon-homme-là lors qu'on le tire de l'Academie.

Quant à Porphyre il ne decide rien, car quand il dit, *que l'Ame par ſon ex-* Pag. 240.
tenſion inexplicable ſe reſpand dans le corps, δι' ἐκτάσεως ἀῤῥήτου τῆς ἑαυτοῦ ἡ εἰς τὸ σῶμα συνέρξις. Ce n'eſt pas trop bien eſclaircir vne choſe, que de dire qu'elle eſt ineffable, & qu'on ne la peut expliquer. D'ailleurs, quand il adjouſte que le membre coupé ou corrompu ne chaſſe pas l'Ame; mais que c'eſt elle-meſme qui le

quitte, ἀλλ' αὐτὸ ἑαυτὸ στραφέν : Cela ne touche point la difficulté où nous ſommes , & ne montre pas que l'Ame ſe retire ſans faire aucun mouvement ; au contraire, on peut inferer delà, qu'elle ſe meut; puiſque aprés qu'elle s'eſt retirée , elle eſt en vn autre endroit qu'elle n'eſtoit, & qu'il a falu qu'elle ſe ſoit meuë pour y aller. Pour dire la verité, la pluſpart des choſes que cét Auteur a dites des Natures Spirituelles, ne ſont ſouſtenuës que de grandes paroles qui frappent l'imagination, & qui ne ſignifient rien quand elles ſont examinées de prés. Penſez-vous qu'on eſt bien inſtruit quand il aſſeure que les Natures Intellectuelles font eſcouler hors de leur vnité leurs puiſſances & leurs facultez, δυνάμεις ῥεπούσας ἀπὸ τῆς ἑνώσεως εἰς τὸ ἔξω. N'eſt-ce pas là ce que nous appellons vn galimatias ? Mais le mal eſt que ces extravagantes manieres de parler font tomber ceux qui penſent les bien entendre en des erreurs qui choquent le ſens commun & la religion : teſmoin noſtre Cenſeur qui a inferé de

là, *que l'Ame ne se joint pas au corps par sa substance, mais seulement par ses puissances, & par son operation, à la maniere de l'artisan. Sic de Anima sentiendum eam non per vllas substantiæ suæ partes corpori adjungi, sed opificis ritu per virtutem atque operationem.* Car en ce cas-là l'vnion de l'Ame avec le Corps ne sera pas vne vnion substancielle, puisque les puissances ne sont pas des substances, & que l'artisan n'entre pas substanciellement dans ses instrumens. *Page 241.*

Enfin, il s'estonne de ce que pour prouver que l'Ame a des parties libres, je me suis servi du mesme argument que les plus subtils Philosophes ont employé pour montrer que l'Ame n'a point d'extension ni de parties. Car Durand, son Docteur Capital, se sert à ce dessein du mesme raisonnement que moy. *Pag. 242.*

Il se trompe; & s'il avoit bien pris garde à la division que cét Auteur a proposée, il auroit trouvé qu'elle n'est pas complete, & qu'elle n'a pas tous les membres qui luy sont necessaires. C'est-pourquoy

elle ne prouve rien. Et il faut donner cette loüange à celle que le Cenſeur a tirée du raiſonnement de cét Auteur, qu'elle eſt plus juſte que la ſienne, du moins quant à la forme. Car il n'y a aucun vuide comme en celle-là, & elle comprend tout ce qui y doit entrer. En effet, ſi l'Ame ſe retire du membre coupé, *Il faut*, comme il dit, *que cela arrive devant l'amputation, ou durant qu'elle ſe fait, ou aprés qu'elle eſt faite.* Il n'y a rien à adjouſter à toutes ces circonſtances que de bonnes raiſons, pour montrer qu'il eſt impoſſible que cela ſe faſſe en aucune. Nous ſommes d'accord des deux premieres qu'il a apportées, pour prouver que l'Ame ne ſe retire ni devant l'amputation, ni durant qu'elle ſe fait. Mais quand il conclud qu'il faut donc que ce ſoit aprés qu'elle eſt faite, & qu'il s'enſuit delà que l'Ame ſoit diviſée : Il y a vn Equivoque dans le mot *aprés ;* car il preſuppoſe priorité de temps ou de nature. Il eſt certain que l'amputation eſtant la cauſe de la ſortie de l'Ame, la

Pag. 244.

doit devancer, & celle-cy ſe doit faire aprés. Mais ni ce *devant* ni cét *aprés* ne marquent aucune partie de temps, mais ſeulement vn inſtant de nature. Car au meſme moment que l'amputation s'acheve, l'Ame ſe retire. Ainſi, il ne reſte rien d'elle dans le membre coupé, & par conſequent elle ne ſe trouve point diviſée comme luy, & demeure indiviſible & incorruptible.

IL auroit bien plus de ſujet de s'eſtonner ſi je luy ſouſtenois, Que quand les parties de l'Ame, qui informoient le membre coupé, y demeureroient aprés l'amputation, il ne s'enſuivroit pas que l'Ame fuſt diviſée. Car il y a des Raiſons & des Experiences qui le peuvent perſuader.

Premierement, s'il eſt vray que l'Ame ait ſon Extenſion propre, & qu'elle ſoit beaucoup plus grande que le Corps, Quel inconvenient y a-t-il que lors qu'vn membre ſe ſepare, elle s'allonge & s'eſtende, & que ſans ſe diviſer, elle conſerve

la continuité de ſon extenſion ? N'en peut-il pas eſtre comme d'vn Ange, qui agit en meſme temps en deux differens lieux, ſans eſtre diviſé, ſon eſtenduë le rendant preſent à l'vn & à l'autre ? Car vn demon qui eſt dans le corps d'vn Energumene, ſans le quiter découvre la penſée d'vn autre, ce qu'il ne ſçauroit faire qu'il ne ſe joigne à ſon imagination, comme nous avons montré dans le premier Livre de noſtre Syſteme. Et au meſme temps qu'il agite ce malheureux, il fait ſouvent ailleurs quelque autre mouvement, parce que ſon Extenſion n'eſt pas reduite au Corps du poſſedé, & qu'il ſe reſpand aux lieux où il agit. Toute la difference qu'il y auroit entre l'Ame & l'Ange, c'eſt que celuy-cy peut demeurer tant qu'il luy plaiſt eſtendu en deux endroits; mais les parties de l'Ame qui ſuivroient le membre coupé, ne pourroient l'animer long-temps. Car comme il ne peut plus eſtre l'organe des actions animales, elles ſeroient contraintes de l'abandonner, & par la deſtination qu'el-
les

les ont, elles ſeroient obligées de ſe joindre à celles qui ſont Libres, comme nous avons dit cy-devant. Quoy qu'il en ſoit, il y a des experiences qui peuvent faire croire que l'Ame demeurant indiviſible, peut animer les membres coupez pour quelque temps. En effet, quand vn homme a eu la teſte tranchée, on y remarque encore quelque mouvement; on en a veû qui ont remué les yeux & les lévres, & ce qui eſt le plus conſiderable, qui ont proferé quelques paroles. Et l'on a experimenté, qu'en diviſant le Corps en deux parties, toutes les deux ſe remuënt quelque temps aprés la diviſion; elles ſe retirent meſme quand on les picque, qui eſt vne marque certaine qu'elles ſentent la douleur, & qu'elles ſont par conſequent animées. On dit, à la verité, que tout cela ſe fait par les Eſprits qui ont receû l'impreſſion de l'Ame, & qui continuënt le mouvement qu'elle avoit commencé. Mais outre que les Eſprits ne ſe meuvent que parce que l'Ame en ſe mouvant les fait mouvoir, & qu'il faut par conſe-

Chalcondil. in Mahom. II.

quent que leur mouvement ceſſe quand elle les abandonne ; Quelle impreſſion leur peut elle donner pour vn ſentiment qu'elle n'a point eu, & qui n'arrive qu'aprés que le membre eſt ſeparé ; s'il eſt vray qu'il ſe retire quand on le picque ? Que ſi les parties diviſées ne ſe meuvent donc pas par les Eſprits, mais par l'Ame meſme ; pour ſauver ſon indiviſibilité, il faut dire qu'elle ne ſe diviſe pas avec elles, mais qu'elle s'eſtend & s'allonge, & que demeurant dans les parties diviſées, elle occupe tout l'eſpace qui eſt entre le Corps & elles.

Ie ne donne cette Penſée que comme vne Conjecture que je ne voudrois pas ſouſtenir avec opiniaſtreté. Mais comme je tiens qu'on n'en doit rebuter aucune en des matieres qui ſont ſi cachées ; & qu'il arrive ſouvent dans les plus hautes Sciences comme dans les Arts, où en ſe joüant on fait des découvertes ineſperées ; je n'ay pas fait ſcrupule de propoſer celle-cy, tant parce qu'elle a quelque vray-ſemblance, que

parce qu'elle oste le soupçon de la divisibilité de l'Ame, que quelques-vns ont tirée du sentiment & du mouvement qui restent dans les parties du corps qui sont divisées.

ART. XXX.

Quatriéme Raison, pour les Parties Libres, tirée de la maniere d'agir de l'Ame. Comment les Substances sont separées. Aristote tient que toutes les parties de l'Ame ne sont pas vnies au corps. Pourquoy l'Entendement ne peut agir sans l'Imagination.

MA Quatriéme Raison porte, Que « si toutes les parties de l'Ame é- « toient vnies au Corps, elle ne pourroit « produire aucune action qui ne fust ma- « terielle. Car puisque la maniere d'agir « respond à la maniere d'estre, si toute « l'Ame estoit dans la matiere, elle ne « pourroit agir qu'avec la matiere. Cepen- « dant, il est certain qu'elle fait des actions « qui ne se ressentent point de ce Princi- « pe, & qui en sont indépendantes. Il faut « donc qu'elle ait quelques parties qui ne « soient point vnies avec la matiere, par « le moyen desquelles elle produit ces a- « ctions-là. «

Cette Raiſon a fait peur à noſtre Critique. Car il ne l'a pas oſé attaquer de front, & il s'eſt contenté, pour l'affoiblir, de faire diverſion, & de me donner le change *ſur les mots de Subſtance Separée, que je n'ay pas entendus, à ce qu'il pretend.* Mais il n'eſt pas queſtion de ces mots-là, dont je n'ay point parlé: Il faut ſeulement ſçavoir ſi mes premieres propoſitions ſont veritables. Car ſi elles le ſont, il faut de neceſſité que ma Concluſion le ſoit auſſi, & que l'Ame ait des parties qui ne ſoient point vnies à la matiere, puiſqu'elle fait des actions qui ſont indépendantes de la matiere. C'eſt donc là vne choſe vuidée, contre laquelle il n'y a plus rien à dire, puiſqu'il n'a point deſtruit les fondemens de cette Conſequence.

Pag. 246.

Voyons, aprés cela, ſi je n'ay pas bien compris le ſens des Philoſophes, quand ils ont parlé des Subſtances ſeparées. Il dit donc, *que je ne prens pour ſeparé que ce qui n'eſt pas actuellement joint à la matiere, & que c'eſt-là vne notion populaire, & contraire aux ſentimens d'Ariſtote, qui*

Pag. 246.

nomme les Intelligences qui ſont mouvoir les Cieux, des Subſtances ſeparées, quoy qu'elles ſoient jointes & attachées aux corps qu'elles meuvent.

Et moy, je dis auſſi, qu'il n'a pas bien compris mon ſens, ni celuy d'Ariſtote. Car je n'ay pas dit que ce qui eſt ſeparé n'eſt pas joint à la matiere; mais bien, qu'il n'eſt pas vni à la matiere: Et il y a grande difference d'eſtre joint, & d'eſtre vni. Car les Intelligences motrices ſont, à la verité, jointes aux Corps celeſtes; mais elles n'y ſont pas vnies, ce n'en ſont pas les formes eſſencielles, elles ne ſont qu'aſſiſtentes & eſtrangeres. Il en eſt de meſme des Parties de l'Ame, qui font les operations intellectuelles; elles doivent eſtre ſeparées & détachées de la matiere, pour les raiſons que nous avons dites: Mais ce n'eſt pas à cauſe qu'elles ne ſont pas jointes à la matiere. Comment n'y ſeroient-elles pas jointes, puiſqu'elles penetrent tout le corps, auſſi-bien que celles qui font les actions animales? Mais elles en ſont ſeparées, parce qu'elles ne

font avec luy aucune vnion eſſencielle, non plus qu'vn Ange qui penetre le Corps & l'Ame d'vne perſonne. C'eſt-pourquoy on peut dire, que ces parties ne ſont qu'aſſiſtantes, non plus que les Intelligences motrices.

C'a eſté là le veritable ſentiment d'Ariſtote, quand il dit, que toute l'Ame n'eſt pas nature, & qu'il n'y avoit qu'vne ou pluſieurs de ſes parties qui le fuſſent, comme nous avons déja marqué cy-devant: car ſi toute l'Ame eſtoit nature, il faudroit qu'elle fuſt toute vnie au corps, parce que la Nature dit eſſence, & l'eſſence dit vnion eſſencielle. Auſſi, quand il parle de l'Ame, il ne dit pas abſolument qu'elle eſt ſeparée, il ne dit cela que de la partie qui entend, μόριον τῆς ψυχῆς ᾧ γινώσκει. Et en diſant que cette partie eſt ſeparée χωρισθεὶς, il adjouſte, qu'elle n'eſt point meſlée avec le corps ἀμιγὴς, parce que ſi elle eſtoit vnie avec le corps, il faudroit qu'elle fuſt meſlée avec luy, toute forme ſubſtancielle devant eſtre meſlée avec la matiere qu'elle informe.

Et il ne faut point dire, comme on fait ordinairement, que par le mot de Parties de l'Ame dont il ſe ſert ſi ſouvent, il entend les facultez; car les facultez ne ſont jamais la nature des choſes; de ſorte que l'Entendement, pris pour faculté, ne peut eſtre la nature du Corps humain. Il faut donc qu'il ſe prenne là pour la Subſtance, & l'Entité de l'Ame, qui eſt libre & détachée du corps.

C'eſt encore pour cela qu'il reçoit la maxime d'Anaxagoras, qui dit que *intus apparens prohibet alienum, ce qui eſt au dedans bouche l'entrée à ce qui vient de dehors*, tirant vne conſequence de là que l'Entendement n'eſt point meſlé ni vni avec la matiere, parce que la matiere empeſcheroit qu'il ne connuſt les choſes ſpirituelles, ayant préſuppoſé qu'il connoiſt toutes choſes, πάντα νοεῖ.

Enfin, quand il prouve qu'il n'a point d'organes, il prouve en meſme temps qu'il n'eſt point vni au corps, puiſque s'il l'eſtoit, le corps luy ſerviroit d'organe.

C'eſt-pourquoy tous ſes Sectateurs, qui n'ont pas fait cette Diſtinction des Parties de l'Ame, & qui ont dit abſolument, que l'Ame humaine eſtoit ſeparée, ſe ſont eſloignez de la Doctrine de leur Maiſtre, & de la verité.

Ils ont beau dire, qu'vne forme eſt ſeparée, quand elle ne dépend point du corps dans ſa ſubſiſtence ni dans ſes operations. Cela eſt veritable; mais elle n'a ces proprietez-là, que parce qu'elle n'eſt pas vnie eſſenciellement avec luy. Car ſi elle y eſtoit vnie, elle dépendroit de luy en ſes operations; l'vnion eſſencielle de deux choſes eſtant de telle nature, qu'elle rend leurs operations tellement communes, qu'elles appartiennent également à toutes deux, & ne ſe peuvent faire que par le concours de l'vne & de l'autre.

Pag. 249. *Mais*, dit le Cenſeur, *l'Entendement eſt dans l'Ame, & n'en eſt pas réellement different; il faut donc que puiſque l'Ame informe le Corps, l'Entendement l'informe auſſi.* L'objection n'eſt pas mauvaiſe; mais elle eſt expliquée en des termes ſi impro-

impropres, qu'il y a dequoy s'estonner qu'elle soit ainsi proposée par vn Philosophe. *L'Entendement*, dit-il, *n'est pas réellement different de l'Ame.* Comment n'en seroit-il pas different, puisqu'il dit que c'est vne faculté, & que l'Ame est vne substance? y a-t-il vne plus grande difference que celle de la substance & de l'accident? Et quand il conclud, que *l'Entendement doit informer le corps comme l'Ame*, Qu'il sçache que c'est parler improprement, que de dire que les accidens informent le corps, & principalement en ce lieu où nous traitons de l'information substancielle. Mais, sans nous arrester à ces incongruitez, nous disons que toute l'Ame est intellectuelle, & que par tout où elle est, l'Entendement y est aussi radicalement *in actu primo*, comme parle l'Eschole; mais elle n'est pas toute intellectuelle quant à l'operation *in actu secundo*, parce que la portion qui anime le corps n'est pas en estat de former aucune action spirituelle, à cause de la matiere avec laquelle elle est vnie. Il n'y a

que celle qui eſt libre, & qui n'eſt point attachée au corps, qui puiſſe s'eſlever juſques-là.

Pag. 251. *Mais ſi elle eſt libre, pourquoy dépend-elle ſi fort de l'Imagination, qu'elle ne puiſſe ſans elle former aucune connoiſſance? Et ſi elle eſt ſeparée du corps, comment a-t-elle vne ſi grande liaiſon avec vne faculté qui eſt toute corporelle? Car puiſque la maniere d'operer reſpond à la maniere d'eſtre, ſi l'Ame a des parties ſeparées du corps, elle peut operer ſans le corps, c'eſt-à-dire, ſans l'imagination.*

Si le Cenſeur avoit voulu lire exactement mon Syſteme, comme il eſtoit obligé de faire, puiſqu'il en entreprenoit la cenſure, il ne m'auroit pas demandé la ſolution de ces doutes, il l'auroit trouvée dans l'Article ſecond du premier Livre, & dans l'Article huit du cinquiéme, où je montre premierement, Que l'Entendement ne peut rien connoiſtre que par le moyen des portraits des choſes que l'Imagination luy repreſente; parce qu'il eſt impoſſible qu'il ſe joigne à ſes objets

eſtant renfermé dans le Corps, ni que ſes objets ſe joignent à luy, que par leurs images. Secondement, Que chaque choſe devant avoir vne operation propre, qui ſoit conforme à ſa nature; il faut que l'Homme qui eſt compoſé du corps & de l'eſprit, ait ſon operation principale qui ſoit compoſée comme luy. En vn mot, qu'elle ſe faſſe par le concours de l'Imagination & de l'Entendement. Car ſi l'vne ou l'autre de ces facultez agit toute ſeule, ce ne ſera pas la connoiſſance propre de l'Homme; & quelle qu'elle ſoit, elle luy ſera inutile. Iuſques-là meſme, que les Images ſpirituelles, qui ſe conſervent dans la memoire, & qui ne peuvent eſtre alterées par aucune cauſe materielle, deviennent inutiles, quand les materielles ont eſté effacées ou corrompuës par quelque maladie; car on ne ſe ſouvient de pas-vne, quoy que les ſpirituelles ſubſiſtent toûjours, parce que le ſouvenir eſt vne connoiſſance qui ſe doit faire dans l'Homme par le concours, & la jonction des idées & des phantoſmes,

comme nous avons amplement montré au lieu allegué.

A quoy j'adjouſte, que comme on n'a point d'autre fondement pour prouver l'Immortalité de l'Ame, que les actions ſpirituelles qu'elle fait; ſans la conſideration que nous venons d'apporter, il ſeroit fort difficile de conſerver ce fondement-là, & de reſpondre ſolidement à celuy qui diroit; que l'Entendement ne fait point d'actions ſpirituelles, parce que toutes les idées qui en reſtent doivent eſtre materielles, puiſque la maladie les corrompt, & qu'elle en fait perdre le ſouvenir. Eſtant vne choſe certaine, que ſi elles eſtoient ſpirituelles, la maladie n'auroit pas le pouvoir de les alterer. Il faut donc dire, qu'il n'eſt pas vray qu'elle les corrompe ou les efface; elles ſubſiſtent toûjours encore que les materielles ſoient diſſipées. Mais c'eſt qu'elles ne ſervent de rien quand elles ſont toutes ſeules, pour la raiſon que nous avons dite.

Pour retourner à l'Objection du Cen-

ſeur, qui dit, *que ſi l'Ame a des parties ſeparées du corps, elle peut agir ſans le corps.* Cela eſt veritable, parce que l'action de l'Entendement ſe fait par luy ſeul, ſans qu'aucune cauſe efficiente y contribuë; dautant que ſon action eſt ſpirituelle, & que toutes les autres puiſſances ſont corporelles. Mais il ne s'enſuit pas de là qu'il agiſſe ſans le ſecours de l'Imagination; car elle luy fournit l'objet, c'eſt-à-dire le phantoſme, ſur le modele duquel il doit former ſon idée, en quoy conſiſte toute ſa connoiſſance. Il en eſt juſtement comme du Peintre, qui fait tout ſeul ſes portraits; mais qui ne les peut faire s'il ne void les originaux qui luy doivent ſervir d'exemplaires.

ART. XXXI.

Cinquiéme Raiſon pour les Parties Libres, de ce que l'Entendement eſt indeterminé. Comment la matiere determine. L'Entendement forme des notions univerſelles qui ſont pures.

LA Derniere Raiſon que nous avons employée pour prouver que l'Ame a

» des Parties Libres, porte ; Que ſi toute
» l'Ame eſt vnie au corps, toutes ſes puiſ-
» ſances & ſes facultez le doivent eſtre
» auſſi, parce qu'elles ne ſont point diffe-
» rentes réellement de ſa ſubſtance, com-
» me quelques-vns ont creû, ou, du moins
» elles en ſont inſeparables. Or ſi cela eſt,
» il n'y en aura aucune qui ne ſoit déter-
» minée, dautant que c'eſt le malefice de
» la matiere, κακοποιὸν, comme parle Ariſto-
» te, de déterminer tout ce qui eſt joint &
» vni avec elle. Cependant, il eſt certain
» que l'Entendement eſt vne faculté qui
» n'eſt point déterminée, & qui a vne puiſ-
» ſance vniverſelle, puiſqu'elle peut ju-
» ger de toutes choſes, ἐπὶ πάντα νοῦς, & qu'el-
» le forme des notions vniverſelles. Il eſt
» donc neceſſaire qu'il ne ſoit pas vni avec
» la matiere, & qu'il y ait par conſequent
» quelque partie de la ſubſtance de l'Ame
» qui ſoit détachée du corps, pour mettre
» cette faculté en eſtat d'agir ſelon ſa na-
» ture.

Pag. 252. *Contre cette Raiſon, le Cenſeur dit, qu'elle ſe deſtruit par mon hypotheſe meſ-*

me ; car encore que les parties libres que je donne à l'Ame pour faire les actions intellectuelles, ne ſoient pas vnies à la matiere ; elles ont neantmoins, comme j'ay dit, leur extenſion, leur figure & leur ſituation propre, auquel cas, il faut qu'elles ſoient déterminées.

Ce Raiſonnement eſt vray en vn ſens, & eſt faux en l'autre. Car la portion de l'Ame qui eſt libre, eſt déterminée quant à ſon entité & à ſa nature ; mais non pas quant à ſa puiſſance qui eſt vniverſelle, puiſqu'elle peut juger de toutes choſes. Et ce n'eſt pas vn privilege qui ſoit affecté à elle ſeule ; il eſt commun à toutes les Cauſes vniverſelles. Car il n'y en a pas-vne dont la nature ne ſoit ſinguliere, & qui ne ſoit, par conſequent, déterminée : Et neantmoins, leur puiſſance s'eſtend à tous les effets qu'elles doivent produire.

Quant aux autres parties de l'Ame, qui ſont vnies à la matiere, elles n'ont plus cette puiſſance vniverſelle, quant à l'operation ; parce qu'elles ſont détermi-

nées par la matiere aux ſeules actions corporelles. Sur quoy le Cenſeur dit, Pag. 253. *Que la matiere de ſoy, & comme matiere, ne peut rien déterminer, parce que de ſoy elle eſt indefinie, & ſans bornes certaines.* C'eſt ce que dit l'Eſchole quand elle parle de la Matiere premiere, & qu'elle fait abſtraction de ſa nature, la conſiderant dépoüillée de quelque forme que ce ſoit, & de toutes les conditions particulieres qu'elle peut avoir. Mais ces ſortes d'abſtractions n'ont point lieu dans la veritable Phyſique, qui regarde les choſes dans l'eſtat qu'elles ſont dans le monde, & non pas comme elles ſont dans l'eſprit.

Quoy qu'il en ſoit, quand nous diſons que la matiere détermine l'Ame, nous ne voulons dire autre choſe ſinon, qu'elle luy oſte l'vniverſalité de ſa puiſſance, & la reduit aux actions materielles; parce qu'en vertu de l'vnion qu'elle a contractée avec elle, il faut qu'elle ait part à toutes les actions qu'elle fait, & qu'elle les rende par conſequent materielles.

Car

Car c'eſt la nature du mal d'infecter tout le bien qui eſt meſlé avec luy; il ne faut qu'vne partie malade pour rendre tout l'animal malade : Et comme la negation d'vne des propoſitions du ſyllogiſme en rend de neceſſité la concluſion negative; auſſi la matiere qui eſt vne ſorte de non-eſtre, deſtruit l'vniverſalité de l'Ame, & la reſtraint au pire genre de choſes qu'elle peut faire, c'eſt-à-dire aux actions materielles & corruptibles.

Quand le Cenſeur adjouſte aprés, *que l'Entendement ne ſçauroit ſe former de notions vniverſelles qui ſoient pures ; parce qu'il faut qu'elles ſoient toûjours jointes aux particulieres , c'eſt-à-dire, aux phantoſmes ; d'où il s'enſuit, qu'il n'eſt point ſeparé du corps, & qu'on ne peut tirer de la fonction qu'il fait, aucun argument qu'il y ait des parties de l'Ame qui ſoient libres & détachées de la matiere.* Pag. 255.

Il ſemble par ces paroles qu'il croit que les ſujets particuliers ſur leſquels l'Entendement forme l'vniverſel , ne ſoient autre choſe que les Phantoſmes ,

& qu'il n'y a que l'Imagination qui connoiſſe les choſes ſingulieres. Si cela eſt, il eſt bien abuſé, & ne ſçait point comment l'Entendement connoiſt, ni comment ſe forme l'vniverſel. Car il faut de neceſſité que l'Entendement connoiſſe les ſujets particuliers pour en tirer vne notion vniverſelle; ET il ne les connoiſt que par l'idée qu'il s'en forme, n'ayant point d'autre moyen de connoiſtre que celuy-là. Or cette idée n'eſt pas dans l'Imagination; elle eſt dans l'Entendement meſme, parce qu'elle eſt ſpirituelle: ET par conſequent, les ſujets particuliers ſur leſquels ſe forme l'vniverſel, ne ſont pas dans l'Imagination; d'où il s'enſuit, que ce ne ſont pas auſſi les Phantoſmes. Il eſt vray que l'Entendement forme ſes idées ſur les phantoſmes de l'Imagination, mais ils n'entrent point dans l'Entendement, ce n'en ſont que les modeles & les exemplaires.

D'ailleurs, *de dire que l'Entendement ne peut former aucune notion vniverſelle qui ſoit pure & legitime, parce qu'elle eſt*

toûjours jointe aux particuliers, c'est-à-dire aux phantosmes. Il y a deux fautes en ces deux lignes. La premiere est, qu'il croit que la notion vniverselle n'est pas pure estant jointe aux particuliers. Elle ne se peut faire autrement, parce que les particuliers entrent dans l'essence & dans la definition de l'vniversel, puisque c'est vne nature que l'Entendement conçoit estre également en plusieurs particuliers, *Vnum aptum inesse multis vnivocè.* La seconde est, que par le mot de Phantosme, il confond la connoissance propre de l'Entendement avec celle qui est propre à l'Homme. Celle de l'Entendement est simple & toute spirituelle, celle de l'Homme est composée comme luy, & est en partie spirituelle, en partie corporelle. C'est-pourquoy il ne peut connoistre aucune chose que le phantosme de l'Imagination ne soit joint avec l'idée de l'Entendement: Mais il n'en est pas ainsi de la Connoissance de l'Entendement, le phantosme n'en fait aucune partie.

C'est-pourquoy le Censeur, & son

Maiſtre Pomponace, n'ont pas parlé exactement, ni ſagement, quand ils ont dit,
Page 254.
que l'Entendement ſe forme toûjours quelque image corporelle dans ſes connoiſſances les plus abſtraites ; In omni quantumcumque abſtractâ cognitione intellectus idolum aliquod corporale ſibi efformat. Car il eſt autant impoſſible à l'Entendement qui eſt ſpirituel de former aucune image corporelle, qu'à l'Imagination qui eſt materielle, d'en faire vne qui ſoit ſpirituelle. Mais je ne m'eſtonne pas que Pomponace ait parlé ainſi ; il n'avoit garde de faire autrement, ayant de ſi mauvais ſentimens de l'Immortalité de l'Ame.

De tout ce que nous venons de dire, il s'enſuit, que la conſequence que le Cenſeur a tirée, à ſçavoir, que l'Entendement n'eſt point détaché du corps, & que l'Ame n'a point de parties Libres, de ce que les phantoſmes ſont toûjours joints aux notions vniverſelles : Il s'enſuit, dis-je, que cette conſequence ne vaut rien, puiſqu'il n'eſt pas vray que le Phantoſme ſe trouve dans l'action de

l'Entendement, & que ſa connoiſſance n'a rien de commun avec celle de l'Imagination, comme Ariſtote a tres-bien dit, νοῦς μηδενὶ μηθὲν ἔχει κοινόν.

ART. XXXII.

Concluſion de tout l'Ouvrage.

C'EST icy que le Cenſeur finit ſa Critique, ne voulant pas, à ce qu'il dit, examiner les Conjectures que j'ay euës ſur la Grandeur des Ames & des Anges, parce que je confeſſe moy-meſme que ce ne ſont que de belles viſions, & des ſonges agreables, qui ſont plus propres à divertir qu'à inſtruire les Lecteurs.

Il ne s'eſt pourtant pû empeſcher de *Pag. 256.* me faire vne reprimende là-deſſus, & de m'advertir *que j'ay trop laſché la bride à mes imaginations, & donné trop de licence à mon eſprit; qu'il ne faut pas ſe jouër en des matieres ſi importantes, & qui regardent la Religion; qu'enfin, on ne doit parler des choſes ſpirituelles qu'avec vne cir-*

conſpection tres-exacte, & ſur tout ne rien dire de Dieu qui ſoit indigne de ſa Majeſté.

Ces advis ſont fort bons. Mais ils euſſent eſté meilleurs dans la bouche d'vn autre que dans la ſienne. Car outre que c'eſt vne choſe odieuſe qu'vn jeune Novice qui eſt encore tout couvert de la pouſſiere & de la craſſe de l'Eſchole, ſe meſle de donner des leçons à ceux qui ont vieilly dans le meſtier : Il devoit avoir mis en pratique les conſeils qu'il a donnez, & n'eſtre pas coupable des defauts qu'il a voulu imputer aux autres.

Pag. 241. Pouvoit-il rien dire de plus temeraire, que d'aſſeurer que *l'Ame ne ſe joint pas au Corps par ſa ſubſtance, mais ſeulement par ſes puiſſances, & par ſon operation, de la meſme maniere que l'artiſan ſe joint à ſes inſtrumens ?* Ne devoit-il pas ſçavoir, que c'eſt vne erreur qui choque le Myſtere de l'Incarnation, & qui a merité les anathemes de l'Egliſe ? Et quand il

Pag. 74. ſouſtient *que Dieu ne peut créer d'autres Mondes ;* Eſt-ce parler avec la circonſpe-

ction qu'il conseille ? est-ce dire quelque chose qui soit digne de la Majesté Divine, que d'avancer vne proposition blasphematoire, qu'il y a prés de 400. ans Anno 1270. qui a esté condamnée comme heretique par la Sorbonne? Ie laisse à part qu'il luy oste son Immensité & son Immobilité, *en niant qu'il soit au delà des bornes du Monde, & qu'il ne veut pas qu'il soit dans les choses par sa Substance, mais seulement par sa Vertu, & par sa Puissance.* Qui sont toutes propositions si outrageuses à sa Grandeur, que je fais conscience de les escrire aprés luy, & d'en infecter mon discours & mon papier.

Aprés cela, de quel front a-t-il pû m'objecter que j'ay trop lasché la bride à mes imaginations, & que je n'ay pas apporté la circonspection que je devois en parlant de la Grandeur des Ames & des Anges? Y a-t-il quelque chose en ce que j'ay dit qui blesse la Religion, qui deprime l'excellence de ces Natures là, & qui soit contraire à l'ordre & à la providence de l'Auteur qui les a creées? Au contrai-

re, il n'y a rien qui ne les releve, & qui ne les fasse paroistre davantage.

Ouï, mais ! ce ne sont que des songes & des visions. Il est vray. Mais il faut qu'il sçache que tout ce que les Philosophes les plus esclairez ; tout ce que l'on dira jamais aprés eux de plus raisonnable sur les Natures Spirituelles, ne passera parmi les plus intelligens, que pour des conjectures, des vray-semblances, en vn mot pour des songes qui ont quelque ressemblance avec la verité, mais qui en sont aussi esloignez que les visions d'vn homme qui dort, le sont des actions de celuy qui veille.

Mais comme il y a des songes droits, ἰθυόνειροι, & d'autres qui sont tortus & confus, σκολιόνειροι, peut-estre que c'est en cela que mes Conjectures sont differentes des siennes. Car, pour dire la verité en quelque chose, je n'ay jamais veû de Censure si peu judicieuse, si mal raisonnée & si confuse que la sienne. Et ce n'est pas la premiere où il ait mal reüssi : il sçait bien quel succés a eu celle qu'il a

faite

faite contre Monſieur Voſſius. De ſorte que s'il eſtoit bien conſeillé, il ne s'appliqueroit plus à ce genre d'eſcrire, qui demande des qualitez & des connoiſſances qu'il n'y a pas eſperance qu'il puiſſe jamais avoir ; & qui aprés tout, eſt indigne d'vn homme d'honneur. Car bien que la deffenſe de la verité en ſoit le pretexte ordinaire, on ne peut neantmoins éviter le ſoupçon que l'envie & la vanité n'en ſoient les principaux Conſeillers ; & qui pis eſt, on ſe met au hazard de tomber entre les mains d'vn Ennemi ſur lequel il n'y aura rien à gagner que de la honte & du repentir. Vn honneſte Homme doit éviter ces mauvaiſes rencontres ; & s'il veut inſtruire le public, il y a d'autres moyens plus raiſonnables que n'eſt cette Cenſure orgueilleuſe qui preſente le cartel à vn Auteur, qui luy declare ouvertement la guerre, & qui veut triompher de ſa reputation pluſtoſt que de ſes opinions.

Si ces conſiderations ne ſont pas capables de corriger le Cenſeur, & qu'on ne

le puiſſe guerir de cette effrenée demangeaiſon qu'il a de critiquer : Il me ſemble qu'aprés les reprimendes qu'il m'a faites, je puis à mon tour luy donner auſſi quelques advis qui luy ſont tout à fait neceſſaires, & l'advertir charitablement, qu'il apprenne la modeſtie, & l'art de raiſonner, où il a ſi ſouvent manqué : Mais, ſur tout, qu'il s'inſtruiſe des principes de la Science dont il voudra parler : car faute de cela, il n'a juſques icy entrepris aucun deſſein dont il n'ait remporté de la confuſion ; & il ſçait bien en ſa conſcience que ce que je dis eſt veritable.

COMME je penſois finir icy, vn de mes Amis m'a adverti que je n'eſtois pas encore au bout de mon travail, que je n'en avois fait que ce qui eſtoit le plus facile & le moins important, & que j'avois à me deffendre contre les Canons du Concile de Vienne, & contre les Decrets de la Faculté de Theologie, qui, à ſon advis, condamnent ma Conjecture des

Parties Libres de l'Ame. Sur quoy je luy ay dit que ſi cela eſtoit veritable, je n'avois point de deffenſe à donner contre eux, & que j'eſtois preſt non ſeulement à me retracter; mais encore, s'il en eſtoit de beſoin, à effacer mon eſcrit avec la meſme confuſion que les loix de l'Athenée ordonnoient autrefois. Que j'eſtois Enfant reſpectueux & obeïſſant de l'Egliſe, qui ne voulois point avoir d'autres ſentimens que les ſiens: Et que je ne la tenois pas ſeulement pour la Colomne qui ſouſtient la verité, mais pour la Lumiere qui doit chaſſer, ſi-toſt qu'elle paroiſt, toutes les ombres & toutes les illuſions de la Raiſon humaine.

Que neantmoins j'avois bien de la peine à croire qu'elle euſt condamné vne propoſition qui n'avoit jamais paru dans le monde, & que ce n'eſtoit pas ſa couſtume de prevenir les penſées des hommes, ni de cenſurer des Opinions qui n'eſtoient point encore nées.

En effet, aprés avoir examiné les Paſſages que l'on m'objectoit, & où je de-

vois trouver ma condamnation, j'ay veû que je n'avois rien à craindre de ce costé-là ; & que ni le Concile, ni la Faculté ne donnoient aucune atteinte à ma Conjecture.

Il est vray que le Concile de Vienne tenu en 1311. sous le Pontificat de Clement V. *condamne ceux qui asseurent que l'Ame Raisonnable n'est pas de soy & essenciellement la forme du Corps humain.*

Et qu'entre les propositions condamnées par la Faculté de Theologie de Paris en 1226. il y en a trois principales sur cette matiere. *La premiere, que l'Entendement n'est pas uni à l'homme selon sa substance. La seconde, que l'Entendement, qui est la derniere perfection de l'homme, est totalement abstrait : Et la troisiéme, qu'il est separé du corps selon sa Substance, sa Puissance & son Operation.*

Pour sçavoir le motif qui a donné lieu à cette Censure, il faut observer qu'en ce temps-là la Doctrine d'Aristote estoit en grande vogue dans la France, & que beaucoup de gens y renouveloient les

opinions que quelques-vns de ses plus celebres Commentateurs, tels qu'estoient Themistius, Alexander Aphrod. & Averroës, avoient euës sur la Nature de l'Ame. Car ceux-cy croyoient que l'Entendement qu'Aristote appelloit χωριστὸς καὶ ἀμιγής, estoit vne Substance abstraite, & tout-à-fait separée de l'Homme, & vne Cause exterieure qui se joignoit à l'Ame de tous les Hommes pour produire les actions intellectuelles qui se formoient en eux. Et quoy qu'ils ne fussent pas tous d'vn mesme advis, Themistius & Averroës estimant que c'estoit vne Intelligence particuliere, & Alexander asseurant que c'étoit Dieu mesme ; tous neantmoins étoient d'accord que cét Entendement n'estoit point la forme essencielle du Corps humain.

Pour arrester le cours de ces Erreurs qui choquoient le Mystere de l'Incarnation, la Faculté condamna les Propositions cy-dessus marquées. Et depuis l'Abbé Ioachim les ayant remises sur le tapis, & ayant voulu prouver que l'Ame hu-

maine n'eſtoit point la forme eſſencielle de l'Homme ; le Concile fulmina anatheme contre luy & contre ceux qui tiendroient la meſme opinion.

Cela préſuppoſé, il eſt aiſé de voir que ma Conjecture eſt à couvert de ces foudres, eſtant tout-à-fait differente de ces Propoſitions, tant en leur fondement qu'en leurs conſequences. Car pour ce qui regarde le Concile, je tiens avec luy que l'Ame Raiſonnable & Intellectuelle eſt la forme eſſencielle du Corps humain. Il eſt vray que je dis qu'il n'y en a qu'vne partie qui ſoit vnie avec luy : Mais le Concile ne dit pas que ce ſoit toute l'Ame ou vne partie ſeulement ; & ne s'eſtant point expliqué là-deſſus, il me laiſſe dans la liberté de tenir le parti que je voudray. Qu'importe qu'il n'y ait qu'vne partie de l'Ame qui ſoit vnie au Corps, pourveu qu'elle luy donne tout ce qui eſt neceſſaire pour l'animer & pour luy faire faire toutes les actions auſquelles il eſt deſtiné.

Qu'on ne diſe point que cette Partie

n'eſt pas Raiſonnable, puiſque je tiens qu'en cét eſtat elle ne peut faire aucune action intellectuelle, & qu'il n'y a que celle qui eſt détachée du Corps qui ait ce pouvoir là. Car j'ay montré que la Partie qui eſt vnie au Corps eſt eſſenciellement & radicalement Raiſonnable & Intellectuelle *in actu primo*, quoy qu'elle ne le ſoit pas quant à l'operation *in actu ſecundo* : Et qu'il en eſt comme de celle des enfans, qui eſt long-temps incapable de raiſonner, quoy qu'elle ſoit eſſenciellement raiſonnable.

Quant aux Propoſitions condamnées par la Faculté de Theologie, ce ſont les meſmes que les Averroïſtes mettoient en avant : Car elles ſont toutes fondées ſur cét Entendement imaginaire, qu'ils diſoient eſtre commun à tous les hommes, & eſtre ſeparé de l'Ame & du Corps de chacun. C'eſt-pourquoy ils diſoient, qu'il n'eſtoit pas vni ſubſtanciellement à l'Homme, & qu'il en eſtoit tout-à-fait ſeparé. Et ſur ce fondement ils concluoient, qu'il eſtoit ſeparé de l'Ame &

du Corps tant à l'égard de sa Substance, que de sa Puissance & de son Operation.

Mais ma Conjecture des Parties Libres est bien esloignée de toutes ces Erreurs. Car je ne dis pas qu'elles soient separées de l'Ame, puisqu'elles sont partie de l'Ame, & que toute l'Ame est indivisible.

Ie ne veux pas mesme que l'Entendement soit absolument separé du Corps, ni selon sa Substance ni selon sa Puissance; puisque la partie de l'Ame qui l'anime est essenciellement spirituelle, & a la faculté de Raisonner *in actu primo;* ses Puissances ne pouvant jamais estre separées d'elle. Ie conclus à la verité que pour raisonner actuellement il faut que l'Ame ait quelque partie qui soit détachée du Corps selon sa substance, autrement toutes ses actions seroient materielles : Mais il ne s'ensuit pas de là que l'Ame intellectuelle ne soit pas la forme essencielle du Corps, puisqu'elle a vne partie qui l'anime, qui en est la forme, & qui

qui luy donne toute la perfection dont il est capable.

Aprés tous ces éclaircissemens, je croy que mon opinion, pour nouvelle & hardie qu'elle puisse estre, sera non seulement receuë sans scrupule, mais encore avec approbation, estant si bien establie, & confirmant si puissamment l'Immortalité de l'Ame. Car si elle a des parties qui subsistent sans la matiere, il faut qu'elles soient spirituelles; & si on gagne cela, c'est vn grand prejugé pour son Immortalité. Ie ne la fais passer à la verité que pour Conjecture: Mais je ne doute point qu'il ne s'en trouve quelques-vns qui la prendront pour vne découverte considerable dans vne chose aussi cachée qu'est la nature de l'Ame. Aprés tout, si elle est veritable elle sera vtile au public, & si elle ne l'est pas elle le divertira; dans l'vn ou dans l'autre j'auray obtenu la fin que je m'y suis proposée.

F I N.

ERRATA.

Page 37. ligne 13. effacez pas.
Pag. 86. ART. VI. lisez ART. IX.
Pag. 105. lig. 20. son lisez sont.
Pag. 240. lig. 11. oraison lisez orizon.
Pag. 252. lig. 20. catatroptique lisez catoptrique.
Pag. 282. lig. 20. huit lisez huitiéme.

Il faut adjouster cecy à la fin du XXIX. *Art. p.* 275.

Au reste ce que nous venons de dire des Parties coupées ou gangrenées, se doit entendre de toutes celles qui se dissipent à tous momens par la chaleur naturelle, ou par quelque cause estrangere que ce soit. Car les Parties de l'Ame qui les animoient, demeurent libres aprés la resolution qui s'en est faite, pour la mesme raison que nous avons dite des autres. Et si l'on joint à ce que nous avons dit cy-devant de l'Accroissement en l'Article vingt-septiéme, qu'il en est de mesme de la Nutrition, puisque ce sont deux fonctions qui ne sont pas réellement differentes l'vne de l'autre, comme enseigne Aristote: Dautant qu'il est necessaire que l'Ame se meuve pour aller donner la vie à l'aliment qui doit nourrir le Corps, & que les Parties de l'Ame qui animent les membres ne s'en détachent pas pour se joindre à cét aliment; & par consequent il faut que c'en soit d'autres qui ne sont point encore assujetties au Corps. De ces deux veritez, il s'ensuit que la merveille qu'on a découverte depuis peu dans la Circulation du sang qui passe incessamment des veines dans les arteres, & des arteres dans les veines, se trouve aussi dans l'Ame de l'homme, qui passe continuellement dans le Corps pour animer la matiere qui survient pour nourrir & faire croistre le Corps; & qui le quitte incessamment

par la resolution qui se fait à tous momens des parties qu'elle anime. Or tout cela ne se fait point dans les Plantes ni dans les Animaux, parce que leur Ame est materielle, qui se divise avec les Parties coupées ; & que lors que l'aliment qui les doit nourrir & faire croître, a les dernieres dispositions pour estre vni au Corps, la Partie de l'Ame qui le doit animer sort de la puissance de la matiere, *educitur è potentia materiæ*, comme parle l'Eschole, & s'engendre comme les autres formes qui naissent dans les matieres disposées.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR *Lettres Patentes du Roy, données à Fontainebleau le* 11. *jour d'Aoust* 1666. *signées, Par le Roy en son Conseil,* COVPEAV, *& seellées du grand Seau de cire jaune, il est permis au sieur de la Chambre de faire imprimer* La Deffense de l'Extension, & des Parties Libres de l'Ame, *par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, pendant l'espace de dix années; & deffenses sont faites à tous autres Imprimeurs & Libraires d'imprimer ou faire imprimer ledit livre sous pretexte de changement, augmentation, ou autrement en quelque sorte & maniere que ce soit, sans le consentement dudit exposant ou de ceux qui auront droit de luy, pendant ledit temps, à peine de trois mille livres d'amande, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long contenu esdites Lettres.*

Achevé d'imprimer le 20. Aoust 1666.